

JOSÉPHIN PÉLADAN



# Les Amants de Pise

  
Arbre d'Or



## LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses admirations avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

Trop d'ouvrages essentiels à la culture de l'âme ou de l'identité de chacun sont aujourd'hui indisponibles dans un marché du livre transformé en industrie lourde. Et quand par chance ils sont disponibles, c'est financièrement que trop souvent ils deviennent inaccessibles.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

## LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat. Vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Joséphin Péladan

# Les Amants de Pise



© Arbre d'Or, Genève, novembre 2001  
<http://www.arbredor.com>  
Tous droits réservés pour tous pays

## I

### « CÔTE D'AZUR RAPIDE »

*La vitesse matérielle accélère-t-elle la vie intérieure, et  
l'homme, avec des ailes, n'aura-t-il pas le même cœur et les  
mêmes peines?...*

Elle installa, dans son coin, les menus bagages tout neufs, avec une complaisance visible. Elle partait pour son plaisir, certainement; ses mouvements en témoignaient.

Blonde et grande, un peu forte, avec la taille fine, elle se révélait Parisienne, par cette grâce suffisante, qui fait hésiter sur la catégorie sociale et où le meilleur et le petit monde se confondent à l'aspect. Son complet gris à jupe courte lui allait bien, et une espèce de toque en paille la coiffait d'un air conquérant.

Elle tassa, à côté d'elle, un paquet de journaux illustrés, se cala, et sans doute fit des vœux pour que les longs Anglais et les larges Allemands qui passaient, valise en main, dans le couloir, s'installassent ailleurs; le hasard l'exauça, et à l'ébranlement du rapide, elle put étendre ses souliers jaunes sur la banquette d'en face et escompter la solitude sereine des heures prochaines. Nulle part le civilisé ne se révèle aussi insociable qu'en wagon: il s'irrite, à l'avance, du fatal coude à coude, du face à face avec un inconnu, rarement de même nature que lui. Les êtres nerveux, réellement, souffrent de passer des heures dans le même cube d'air et d'espace, en échange muet d'hostilité inexplicée ou d'indiscrétion involontaire.

La jeune femme augura bien de son voyage et, pour se mieux isoler, elle ferma la porte du couloir, tira les rideaux bleus, et, comme dit Goethe, donna audience à ses pensées.

Depuis deux ans que la mort de son mari, réellement pleuré, la forçait à envisager une vie de veuvage, elle s'était promis, toutes affaires réglées, de faire le voyage d'Italie. Cela avait été le rêve de Marcel Davenant, chef de comptabilité au Crédit agricole, et vaguement peintre par propension naturelle, consacrant à des pochades ses loisirs des dimanches et fêtes, et sensible aux chefs d'œuvre quoique faiseur de croûtes.

Elle le regrettait profondément et, à l'évoquer, un gros soupir s'exhalait de ses lèvres. Davenant avait été un mari modèle, d'humeur douce, ne se plaisant qu'à son foyer, rentrant avec hâte du bureau pour tenir constante compagnie à sa femme. Sans vanité et d'âme simple, il s'estima heureux et donna le calme bonheur à la compagne qui avait su s'accommoder d'une vie médiocre. Exemple employé, il ne réalisait pas un idéal et se trouvait quelque peu inférieur à sa chère Simone, mais il ne s'en aperçut jamais, et partant, n'en souffrit pas. Sa bonne volonté compensait sa médiocrité. Cet homme rare n'avait point de nerfs; il digérait bien et envisageait la vie d'une façon si modérée, qu'il évita la plupart des peines.

Son exactitude laborieuse lui avait valu un traitement de trois mille francs et, avec les dix-sept cents francs de rente qu'il possédait, il osa épouser M<sup>lle</sup> Simone Vernet, une orpheline qui ne possédait qu'une assurance de trois mille francs et s'annonçait coquette. Il eut confiance et bien lui en prit; la jeune fille se révéla raisonnable en acceptant une existence où il fallait compter, mais où on parvenait à nouer les deux bouts, sans privations et sans dettes.

Il ne fumait pas, n'allait jamais au café et ne dépensait que pour sa peinture. Elle ne fréquentait pas, par orgueil, les femmes d'employés, collègues de son mari. On n'accordait rien à la vanité; et en s'ingéniant, elle s'habillait assez bien et ne manquait pas de parfumerie.

Appartenant à un étiage social un peu plus élevé, fille d'un colonel, élevée à Écouen, elle avait passé de cette pension honorable chez une vieille tante un peu fantasque, à peu près ruinée, mais qui, quoique dévote, acheva l'éducation de la jeune fille, veilla sur ses manières et lui inculqua les habitudes du meilleur ton. Avec un sens très sûr des deux natures en présence, elle conclut ce mariage, un peu d'autorité, car la nièce regimba pendant de longs mois.

—Ma petite, disait la vieille femme, quand tu auras vécu, tu te conduiras, avec quelque chance, selon tes seules lumières. À vingt ans, une demoiselle bien élevée est une ingénue, et se décide sur des rêves. Davenant n'a rien du héros de roman, de celui à qui rêvent les jeunes filles: c'est un mari, mais de premier ordre. Il y a deux bonheurs pour la femme: aimer et être aimée; quand cela arrive en même temps, c'est la suprême fortune. Tu n'aimes ni Davenant, ni personne, tu ne renonces donc pas à ce bonheur-là, et l'autre s'offre; prends-le. L'être séduisant auquel tu songes, beau, spirituel, te ferait payer cher les dons brillants dont il serait revêtu, tu ne serais que le miroir de sa vanité; l'être moyen qui t'offre son nom et son cœur verra toujours en toi une supériorité et tu régneras au logis; crois-moi, il vaut mieux faire ses quatre volontés dans un petit appartement que d'être subordonnée, et querellée et parfois humiliée, au milieu du luxe. Tu es

aimée contente-toi de cette demi-félicité, et du reste tu aimeras à ton tour, sans romantisme, doucement, de la meilleure façon.

La prédiction se réalisa. Un peu mortifiée d'être la femme d'un comptable, un peu agacée de propos médiocres, un peu déçue de ne pas trouver dans son nid une seule plume des ailes de la chimère, Simone ne tarda pas cependant à jouir de son heur et à estimer les plaisirs de la monotonie.

En aspirant aux violentes impressions, la plupart des gens se trompent sur eux-mêmes ; leur imagination, échauffée par les lectures, se remplit de reflets passionnés qui les empêchent d'estimer leur vrai désir, assez semblable à celui des aventures chez l'enfant. Nous sommes heureux ou malheureux par comparaison, dépités en regardant au-dessus de nous, consolés en regardant au-dessous, apaisés en promenant notre analyse à notre plan. Sans doute M<sup>me</sup> Davenant n'était pas reçue chez le directeur du Crédit agricole, mais elle ne recevait pas non plus les collègues du comptable.

Une circonstance, banale en soi, apporta un élément précieux, qui lui permit, si le jour s'écoulait lourdement, de passer une soirée agréable.

Sur leur palier vint échouer un courriériste des théâtres, vieux journaliste sans notoriété. Il offrit des billets, un jour qu'il avait besoin d'un bouton à son gilet, à la minute même. Un échange de courtoisie commença : la domestique de M<sup>me</sup> Davenant s'occupa des habits du courriériste ; et celui-ci fit à la jeune femme un véritable service des deuxièmes représentations. Plusieurs soirs par semaine, les Davenant, par n'importe quel temps, prenaient des omnibus avec correspondances, et devenaient fauteuil ou galerie, comme dit Musset.

Ce fut là l'antidote au tête-à-tête, un peu terne, de ce ménage.

Simone se levait tard et ne faisait que sa toilette avant le déjeuner qu'elle prenait seule. Après midi, elle sortait pour les emplettes et se réservait pour le spectacle où elle arrivait exactement, amusée de voir la salle s'emplir et de respirer cette bizarre atmosphère qui ne ressemble à aucune autre et qui tient du boudoir, du grenier, du dortoir et de l'usine, indéfinissable mélange d'âcres et de subtiles senteurs où la poussière et le musc, le relent du bois trop sec et des étoffes se marient aux exhalaisons de la peau.

Simone fut remarquée, elle s'habillait avec une simplicité ingénieuse ; quelquefois un désœuvré prit le même omnibus, descendit derrière eux et écrivit le lendemain la banale demande d'un rendez-vous. Elle déchira le billet sans en parler.

Pas d'autre commensal qu'un employé du ministère de la guerre, aquarelliste rencontré un lundi de Pâques dans le bois de Meudon, qui causait peinture



avec Davenant et procurait des cartes d'expositions, grâce à une critique dans une revue ignorée.

Simone n'avait pas d'amie. Quelques femmes de petits rentiers venaient la prendre pour aller aux grands magasins ou à des concerts.

Lorsque Davenant s'alita un jour d'hiver, et que le médecin diagnostiqua une fluxion de poitrine, sa femme fut désespérée. Elle aimait cet homme doux et tranquille, qui l'admirait et n'avait jamais dit « non » à son désir.

Quand il expira, elle se sentit mourir aussi ; elle passa des mois dans un état de prostration invincible. Il lui sembla qu'elle ne reprendrait plus goût à la vie. Ayant cultivé, pour ainsi dire, la solitude autour de son foyer, elle n'eut pas les distractives consolations du monde et elle s'affaissa, le caractère détendu.

La question d'argent, qui se dresse presque toujours derrière un deuil, apparut inquiétante. Davenant avait accepté étourdissement, peu avant de mourir, l'héritage d'un oncle, lourd de dettes : elle dut se réveiller de sa torpeur, aller du notaire à l'avoué ; il fallut déménager, vendre des meubles trop encombrants dans le nouvel appartement plus petit. Ces soins irritants la forcèrent à agir, à s'affirmer : elle mit deux années à sortir de ces difficultés, et se trouva réduite à une médiocre rente, plus une fraction de mille écus qu'elle résolut de consacrer à un grand voyage, à celui-là même que le pauvre Davenant rêvait.

Le souvenir du disparu ne la tournait pas seul vers l'Italie, elle souhaitait se dépayser, réfléchir, car elle n'avait pas trente ans ; jolie, elle se sentait reprise d'un vif désir de vivre.

Le deuil lui interdisait le théâtre ; après les premiers mois d'hébétéude, elle s'était mise à lire, sans choix, tout le cabinet de lecture de la rue Boursault ; et puis, s'adressant à d'autres bibliothèques de prêt, elle dévora des livres, comme on boit, pour s'étourdir. La plupart de ces in-18 étaient des romans, mais si divers : *Anne Radcliffe* et le *Confessionnal des Pénitents noirs* succédaient aux *Pléiades* du comte Gobineau, le *Sorcier de Meudon*, d'Eliphas Lévy, au *Juif errant* d'Eugène Sue ; parfois un volume de littérature passa par ses mains, *Oberman*, *Adolphe*, *Dominique*, *Lélia*.

Cette lecture romanesque se greffait sur neuf années des théâtres de Paris ; elle se trouvait saturée d'idées fantasques et plus encline à l'amour qu'au moment de son mariage. Les vers de Musset sur l'Italie lui chantaient, comme une vague promesse d'une rencontre heureuse :

*Ta rive bénie  
Toujours sera la patrie  
Que cherche l'amour.*

Si on lui eût dit quel espoir bizarre se cachait sous sa résolution, elle aurait sûrement protesté. Avec nous-mêmes, nous dissimulons, pour surseoir au jugement de la conscience qui gêne. Au reste, de la velléité à la volonté, de la complaisance à la détermination, il y a tant d'incidences !

Le déjeuner au wagon-restaurant arrêta les réflexions de Simone. Le paysage fuyait à travers la glace ; les arbres, les fermes, les champs passaient vertigineusement ; et le passé aussi fuyait devant son esprit, avec ses tableaux tranquilles et un peu poncifs. Où allait-elle ? Vers quoi, ou plutôt vers qui ? Dans son dessein d'une aération, d'une récréation, après les jours de deuil et de dolence, se cachait un désir, informulable, de se refaire une vie.

Avec sa vision un peu puérile de l'Italie, elle se figurait, sur la foi de Stendhal, que toutes les personnes semblables s'y assemblaient, que les contemplations d'art tournaient à l'amour, et qu'une femme qui se trouve là, à propos, bénéficie de l'extase causée par une figure de Sodoma ou de Titien. Elle ignorait les hordes de gens à gibecières et à lunettes, un Bœdeker à la main, moutonnant le long des murs de chefs-d'œuvre et les inspectant plutôt que les admirant ; et à côté de la studieuse hébétude teutonne, l'impassible défilé anglais, promenant ses yeux de verre, sans arrêt, sans réflexion, et les Français parlant haut, jugeant avant de regarder, critiquant pour la galerie.

Revenue dans son compartiment, elle feuilleta ses journaux illustrés, distraitemment, sans les regarder ; tant de pensées accaparaient son attention ! D'abord, que trouverait-elle à Monte-Carlo ? Cette M<sup>me</sup> Marsollier rencontrée au théâtre, veuve d'emp-loyé, qui s'était retirée dans ce coin cosmopolite et luxueux, jolie et un peu mûre, qu'était-ce ? Un être sérieux et pratique ou bien une femme légère ? Brusquement une question se posa : irait-elle à Naples ? On lui avait dit qu'il y avait des paysages et des sculptures, des sites et un musée d'antiques. Pompéi cependant valait le voyage. Ayant assez de viatique pour pousser jusqu'en Sicile, pourquoi ne parachèverait-elle pas son pèlerinage par Syracuse et Palerme ? Seule ! Ces deux syllabes, elle les mâchait, tellement elles exprimaient son souci.

Pour une femme, être seule, vraiment seule, sans avoir dit un adieu au départ, sans prévoir un salut à l'arrivée ; partir d'un point où l'indifférence vous environne, où l'employé seul vous installe dans le train, pour débarquer dans une indifférence augmentée par la disparité de race et de langage, et où le facchino seul attend ; ne laisser personne derrière soi, n'avoir personne devant soi, c'est, morne sous la formule du voyage, l'amertume de l'exil.

Partout elle serait seule, sans entendre une parole intime, sans pouvoir la prononcer ; ou bien elle irait aux Veglione, elle se laisserait courtiser par les dé-



sœuvrés du salon de lecture et prendrait un aigrefin guignant ses bijoux pour un soupirant.

Elle admirait l'Américaine, partout chez elle, ne redoutant aucune promiscuité, allant à travers le monde sans que sa délicatesse souffrît, oubliant et faisant oublier son sexe, à volonté.

Pour une Française, la plus civilisée des femmes, il n'y a pas de vie personnelle souhaitable, dans le sens où la Yankee la pratique, garçonnière et indépendante.

Les vieilles races ont appris, au cours des siècles, que la femme n'a pas de plus grand prestige que sa pudeur ; et il faut l'entendre, largement, d'un soin jaloux de sa personne et des bienséances de ses actes.

Simone, d'une considération à l'autre, s'assoupit et ne se réveilla qu'à Lyon, à l'envahissement de son compartiment par une famille allemande. À peine installés, le mari aux lunettes d'or sortit son guide, la femme ouvrit un sac d'où elle tira des gâteaux ; la jeune fille, qui portait un appareil photographique en bandoulière, était jolie, fraîche, l'Éva des *Maîtres chanteurs*. Elle s'ingénia pour lier conversation avec Simone qui crut que, selon l'habitude utilitaire, elle cherchait une leçon de français gratuite. La demoiselle s'ennuyait. Attirée par l'élégante Parisienne, elle se comparait à elle, cherchant à saisir le secret de cette grâce latine, incommunicable, comme ce qui tient à l'exqu Coast nerveuse.

— J'admire la façon de votre costume ! Ce n'est qu'à Paris qu'on habille bien ! commença la jeune fille.

— Quand on est fraîche comme vous, on n'a pas besoin de toilette, répondit Simone. Attendez d'avoir trente ans.

— Oh ! à trente ans, j'aurai déjà des enfants, je ne serai plus rien !

— Vraiment ! En France, trente ans c'est la jeunesse, le temps de la coquetterie, et quarante, l'époque des grandes passions.

— Oh ! s'exclama l'Allemand, quarante ans c'est la vieillesse.

Simone sourit :

— Une femme qui ne veut pas vieillir, ne vieillit pas ou du moins vieillit très lentement.

— Ce doit être un secret.

— Je vous le révélerai, si vous voulez.

La Parisienne chercha, un instant, le moyen de se faire entendre.

— Au catéchisme, on a dû vous dire que pour plaire à Dieu, il faut agir, et même penser, comme s'il voyait et entendait. Eh bien ! pour ne pas vieillir, il faut constamment agir comme si un fiancé allait survenir, être constamment en état de plaire, c'est-à-dire si propre, si soignée que cela devienne une habitude.

L'Allemande eut un doute sur la moralité de son interlocutrice : ce propos sentait la galanterie.

— Une honnête femme, une fois mariée, n'a plus du tout à briller : elle a plu, on l'a épousée, elle passe au rôle de compagne.

Simone, sans notion sur la femme du Rhin, fut stupéfaite de cette abdication prématurée, de ce renoncement lâche. Elle en demanda la raison.

— Ce serait un double travail, dit la pratique enfant, de faire du ménage en soignant ses mains, d'épousseter sans se salir : ce serait accablant pour l'épouse. Chaque chose a son temps. Nous sommes coquettes jusqu'au sacrement, et après nous ne connaissons plus que le devoir. N'est-ce pas plus raisonnable ?

— Est-ce votre sentiment personnel ou les mœurs générales qui délimitent ainsi les périodes de la vie féminine ?

— Le contraire est l'exception, la mauvaise exception, et du reste, en France, d'après ce qu'on dit, les femmes toujours coquettes ne sont pas (je vous demande pardon) vertueuses.

— Comment le savez-vous ?

Par les romans où il n'y a presque jamais d'honnêtes dames.

Simone se mit à rire. Cela lui semblait si drôlatique de juger les mœurs d'après la littérature ou d'après le théâtre, qu'elle ne sentit que le comique de cette opinion. Elle questionna la demoiselle qui se répandit en confidences. Son père professait les humanités à Nuremberg, elle épouserait bientôt fonctionnaire ; et ses propos pratiques, utilitaires juraient avec ses yeux rêveurs et son charme presque poétique de fille très fraîche et très pure.

Un petit héritage avait eu pour conséquence le voyage d'Italie, utile au professeur, agréable pour ces dames.

— Avez-vous étudié et préparé votre voyage ? demanda la Franconienne.

Et elle sortit d'un sac un cahier fort volumineux et, assez fière, ajouta :

— Je puis vous dire tout ce qu'il y a de beau dans chaque ville.

— À Gênes, qu'y a-t-il ?

L'autre lut vite :

— Le port a 2'000 mètres de largeur.

Simone l'arrêta. Qu'une jeune fille pût noter la largeur entre deux môles, cela dépassait la vraisemblance.

— Parlez-moi des artistes génois, plutôt.

— Taddeo Carlone et Filippo Parodi.

— Quel est leur genre ?

La jeune fille s'adressa en allemand à son père, qui lança :

— Parodi, mort en 1702, coloriste facile.

Simone trouva stupide cet effort de mémoire des noms et des dates ; elle craignit que le professeur ne tentât d'étaler sa connaissance de la biographie universelle et se pelotonna dans son coin.

« Que les étrangers sont durs à supporter », pensait-elle. « Voilà d'honnêtes gens que je fuirais comme des pestiférés : ils sont si différents qu'ils en deviennent ennemis. On pardonne à ses compatriotes des torts que l'on partage, comme cela se chante dans *Guillaume Tell*. »

Revenant à elle, elle se repentit d'avoir pris le chemin de l'Italie : mieux eût valu voyager en France. Peut-être les Italiens seraient-ils plus sympathiques ? Leur réputation d'astuce l'inquiétait. Le cours de ses pensées s'assombrit et l'annonce du dîner leur fit diversion : à la même table que les Allemands, elle eut l'étonnement de voir manger la Nurembergeoise, comme mangent seules les Allemandes, indéfiniment.

Elle ignorait le solide estomac de cette race qui, aux entractes de *Tristan et Yseult*, ingurgite des charcuteries variées, sans cesser de vibrer à l'unisson de l'œuvre.

Ainsi, un mouvement instinctif d'antipathie la détournait d'une nation entière ; les voyageurs de ce train de luxe lui étaient répulsifs, et, malgré ces prémisses, elle attendait la rencontre d'un être qui la charmât.

Ce phénomène se produit souvent, qu'après un passé douloureux, la veuve s'accommode aisément, avertie par l'expérience, qu'il convient de se répéter les mots tristes d'Œdipe à Colone, « demandant peu et content de moins encore ». Mais, si les premières noces furent heureuses, elle augmente ses exigences. Simone, à cette heure, pouvant ressusciter Davenant, l'aurait fait avec joie : mais elle n'accepterait plus son sosie, elle le jugerait insuffisant. Vers trente ans, la femme songe à un amour très profond, préparée par les mille impressions de la vie ; elle n'apporte plus dans son choix cette ingénuité d'antan qui rêvait démesurément et s'accommodait de peu. Elle sait ce qu'elle veut : elle a un programme, des exigences précises, et, circonstance majeure, elle possède des éléments de comparaison. L'amour ne s'enveloppe plus de mystère, elle en connaît les rites et les risques : désormais compétente, elle choisira. Un peu de doute mélancolique survient. Choisir alors qu'elle ne connaît personne qui lui ouvrirait une porte mondaine ! Elle n'a pas de relations, de ces fréquentations ni amicales ni utiles, mais qui vous mettent sur le chemin des rencontres et à la source des renseignements. Isolée moralement, elle l'est aussi socialement. Cette M<sup>me</sup> Marsollier qu'elle ira voir demain à Monte-Carlo, pourra-t-elle l'entraîner jusqu'à Florence ?

À travers la vitre noire, la fumée blanche se déroule comme une écharpe au vent. Par moment les clartés d'une ville étoilent l'ombre vite reformée, et Simone

se sent petite et comme perdue en songeant à ces existences pullulantes sur la terre qui tendent aussi au bonheur, à ce bonheur qui dépend d'un être, unique et comme perdu parmi les autres.

À un point de vue grossier, les hommes diffèrent bien peu, de l'un à l'autre ; dans l'intimité, deux ne se manifestent pas semblables. À distance la pelouse se montre uniforme, et de tout près un brin d'herbe diffère tellement de son voisin ! Quelles lueurs diverses au brin de sable qu'on tient dans la main ! Ces différences perçues, dans le face à face, constituent les points d'attraction. Davenant était le contraire d'un original, et cependant il ne ressemblait à aucun autre homme. Ce voyage entrepris si allégrement déjà perdait son charme, sous le poids des réflexions. Simone s'efforça de ne penser à rien, mais les tableaux du passé s'imposaient à son esprit. Au matin elle croyait laisser loin derrière elle, à chaque tour de roue, le passé ; elle s'inquiétait de la vague d'oubli qui lui passait sur le cœur avec le soir, le souvenir revint, impérieux, projetant son ombre.

Elle se revit pensionnaire à Écouen, distinguée par l'aumônier comme une âme d'élite, bonne élève et de parfaite tenue ; et sous cet aspect, rêvassant de mariage fabuleux, de prince charmant.

Puis, sous la discipline de la vieille tante très lucide lui montrant la vie réelle et l'amenant par persuasion à épouser Davenant ; enfin, heureuse avec un homme que les romanciers appelleraient médiocre et qui ne l'était point, pour la constance du sentiment et l'égalité de l'humeur.

La dévote avait eu raison de lui dire que le bonheur prend deux aspects : aimer ou bien être aimée.

Elle avait été aimée. Au théâtre, Davenant ne s'émut jamais ni d'une femme de la scène, ni d'une dame de la salle et, en rentrant, presque toujours il lui faisait un compliment sincère, ne voyant rien de plus parfait que sa femme ; de cette calme tendresse sans intermittence elle s'était nourrie longtemps. L'avenir lui réservait-il l'autre perspective passionnelle ? Allait-elle aimer, à son tour ?

Ces pensées rétrospectives, ce tisonnement inquiet dans la cendre refroidie du passé l'énervaient. Des fantômes étaient montés à sa suite dans ce train, l'obsédant. Maintenant le trajet semblait interminable. La famille allemande dormait ; dans le couloir, un dos d'homme oscillait, avec des bouffées de fumée, par instants.

Déjà l'ennui commençait à lui souffler au visage son haleine affadissante. Pourquoi allait-elle en Italie ? Les fresques la laissaient si indifférente ! Elle cherchait à se distraire et absurdement s'imposait la fatigue de quinze heures de rapide. Il eût été plus agréable de s'arrêter à Dijon, à Lyon, villes qu'elle ignorait : à cette heure, elle serait dans un lit et dormirait.

À Marseille, elle pensa descendre, et puis elle hésita de telle façon que le train repartit. Et elle continua à s'ennuyer, s'étirant, incapable de trouver une posture reposante. Il ne fallait pas songer à s'arrêter à Toulon pour reprendre le train le lendemain. Si un hippogriffe avait présenté son dos aux écailles miroitantes pour la ramener à Paris, elle n'eût pas hésité. Cependant n'avait-elle pas brûlé ses vaisseaux, c'est-à-dire renvoyé sa bonne, et donné congé de son appartement pour le prochain trimestre, tant elle tablait sur un changement de sa destinée? Elle se jugea stupide, et son mécontentement d'elle-même monta à tel diapason que des larmes de dépit jaillirent de ses yeux. Elle aurait crié, si elle eût été seule. La calme personne qui fut l'épouse de Davenant, nul ne l'aurait reconnue dans cette énervée, à deux doigts de la crise absurde et bruyante, qui ne sait plus s'il y a des spectateurs et qui bat l'air de ses bras et crie des paroles sans suite.

Quand le train s'arrêta à Monte-Carlo, Simone s'aperçut qu'il ne restait rien de ses gants ni de son mouchoir.

## II

### MONTE-CARLO

*La société offre des lieux de réunion où ceux qui ne peuvent vivre d'intimité se réfugient. Dire qu'on envie ces malheureux qui vont inconnus se mêler à d'autres inconnus, et ajouter leur indifférence au flot des indifférents !*

On se figure qu'il n'y a sur ce rocher que la maison de jeu et des hôtels et qu'on y passe seulement, comme sur le légendaire pont d'Avignon. Il existe une colonie de gens, venus par économie, qui y séjournent chichement, sans risquer un louis sur les tables de fortune.

Mondains ruinés ou réduits à d'étroits viagers, miteux qui conservent des prétentions, vieilles mondanités impénitentes trouvent là l'ombre de leur ancien train.

À Monte-Carlo, il y a, en dehors du temple dédié au hasard, une atmosphère d'espérance. Tout n'est-il pas possible là où les poches se remplissent ou se vident en un moment ? Et parmi ceux et celles qui ne jouent pas, combien espèrent tirer quelque chose des gagnants ? Combien de bas Rastignacs promènent leur élégance sur les terrasses en une amorce vivante ? Combien de femmes à la côte espèrent, sous le costume clair qu'impose le doux climat, émouvoir un passant, qui sera leur dernier amour ou leur nouvelle ressource ?

On ne joue pas qu'autour des tables, et de l'or ; on ne tente pas seulement la veine des billes ; beaucoup se jouent eux-mêmes.

La catégorie la plus curieuse est celle des retraités de la mondanité, des vieux marcheurs qui ont enrayé, des vieilles gardes qui ont désarmé et qui trouvent en ce lieu bizarre, à très bas prix, l'illusion d'une vie élégante et luxueuse, jouissant de jardins magnifiques, de concerts hors ligne, et du caractère de passage de ce coin qui, à chaque saison, amène Paris et l'Europe même sur ses terrasses à la flore étonnante.

La dame que Simone devait retrouver à son réveil appartenait à cette colonie singulière des mondaines ruinées, qui s'efforcent à se tromper sur leur sort, un



peu à la façon de Don César, lisant les billets doux du comte d'Albe devant les cuisines.

Par compensation à son instabilité d'humeur presque fatale, la femme possède la faculté de se rasséréner aussi vite qu'elle se trouble : la mer seule montre d'aussi brefs passages de la tempête au calme. Simone, qui s'était mise au lit dans un état indicible de déplaisir, rouvrit des yeux clairs, souriante au soleil qui criblait de ses rayons l'imposte des fenêtres.

Elle avait quitté Paris par un temps maussade, gris de couleur, de température hésitante : elle trouvait l'été lumineux et chaud, et pouvait arborer le corsage de tulle blanc.

Elle préféra se présenter au matin, à l'improviste, chez M<sup>me</sup> Marsollier, pour satisfaire à une curiosité méfiante. Elle connaissait mal cette voisine de stalle avec qui elle avait fait des courses, ayant les chiffons pour objet.

Une petite villa sans jardin, à peine plus grande que celles que la spéculation élève sur le littoral, blanche, à contrevents verts, selon le goût de Jean-Jacques, indiquait peu de fortune, et la tenue matinale de M<sup>me</sup> Marsollier, dépeignée et dépoitraillée, amplifiait cette impression, malgré un mobilier pimpant et des bibelots. L'accent fut chaud, d'une bonhomie si cordiale que Simone aurait pu se croire attendue. Étonnée, mais réchauffée, elle assista à la toilette de la Montecarlaise, qui, tout en disparaissant par instants dans le cabinet de toilette, parlait avec abondance et vivacité.

—J'espère que vous allez rester quelque temps vous vous plairez ici... Le théâtre, le concert... sont excellents, vous le savez ; les bals, oh ! les bals merveilleux, ma chère ! Je vous aurai vos entrées aux concerts classiques : je connais un des principaux surveillants du Kursaal ; au reste, une femme, jolie, élégante, et surtout ayant du comme il faut, comme vous, on lui paierait ses gants, en lui faisant la révérence.

—Quel est ce monde, en somme, qui se presse au Casino ? demanda Simone.

—Tous les mondes, depuis l'archiduc incognito jusqu'à l'aigrefin, la jeune mariée et la vieille garde, les merlettes et les coquettes.

—Ce qui fait qu'on ne sait pas si c'est un archiduc ou un malfaiteur qui vous parle, conclut Simone.

—Il n'y a pas de malfaiteurs ici : la police y est faite incomparablement. Vous ne pénétrez pas dans le Kursaal sans qu'on vous surveille jusqu'à ce qu'on ait une opinion faite ; au bout de huit jours, on a une fiche. Pas de cambriolages ici ; des vols de réticules et des suicides, c'est tout. Si quelqu'un sort avec un gros gain, il est invisiblement escorté par les soins de l'administration. Figurez-vous un bal

masqué avec beaucoup de municipaux déguisés et vigilants... Je vous piloterai quand on vit ici à demeure, on forme son groupe. Ce soir, je vous présenterai mes amis ; il y en a un qui va s'amouracher de vous, rien qu'à vous apercevoir : il ne brûle que pour les blondes rêveuses. C'est un homme charmant et riche.

— Un veuf ? demanda Simone.

— Non ; il est marié !

— Ah ! fit la jeune femme subitement sur la défensive.

— Étienne n'aime pas sa femme, qui habite Nice ; une femme confite en dévotion, bien ennuyeuse, paraît-il.

— Ici, il doit trouver à se distraire.

— Ma chère, ce qui manque ici c'est la femme comme il faut, genre Bartet, votre genre. Vous ne sauriez croire le succès de Bartet, à Nice, tous les ans : elle représente leur idéal à tous. Est-ce assez drôlatique qu'on apporte ici un tel programme ?

Ces propos sonnaient mal à l'oreille de M<sup>me</sup> Davenant. Elle sentait une atmosphère de galanterie et, dans ce pays de l'or, une habitude d'acheter l'amour. Or, elle était vertueuse, de tempérament comme de volonté.

L'honnêteté d'une femme se forme d'éléments divers, mais on observe toujours deux phases : celle où l'éducation domine et l'autre qui résulte de l'expérience, des heurts de la vie. Simone, à la mort de son mari, avait épuisé les mérites d'Écouen et de la vieille tante, et peut-être elle eut envisagé le Péché d'un œil conciliant, sans sa fréquentation excessive du théâtre.

La pièce moderne blesse la morale par ses thèses et la proclame par ses peintures. D'Antony et des romantiques jusqu'à Dumas et aux sceptiques, l'amour quand même, l'amour libre, l'amour sans sanction ne représente que douleur et désastre. Un amant semblait à Simone un être de malheur, entraînant dans un dédale de péripéties la femme qui le suit et la précipitant, malgré lui, à l'infortune. Cette conclusion tirée de tant de fables passionnelles est juste. Le mariage seul garantit contre l'inconstance de la fortune et de l'amour ; et Simone était résolue à ne prendre qu'un mari, par les leçons pratiques reçues sur le fauteuil de l'orchestre ou des galeries. Chacun tire d'un spectacle des choses diverses, et là où une romanesque s'enfièvre et ne voit que l'incitation aux folles chevauchées, un être réfléchi, plus attentif au dénouement qu'aux tirades, forme des résolutions aussi sages qu'à l'église, sous l'exhortation du prêtre.

M<sup>me</sup> Marsollier n'était pas assez attentive pour pénétrer la nature de Simone ; chacun raisonne d'après soi-même et attribue sa propre mentalité aux autres. Une jeune femme qui voyage sans but cherche une aventure : cela lui paraissait clair.

M<sup>me</sup> Davenant ne se sentait pas fragile. Entrée dans la vie par un mariage de raison dont elle s'était bien trouvée, elle cherchait un amour raisonnable, c'est-à-dire un homme qui lui offrît non seulement son cœur, mais une véritable association pour traverser la vie. Au soir du même jour, lorsqu'on lui présenta M. Duquesnoy, Simone laissa voir son étonnement de le trouver si possible.

En effet, Étienne Duquesnoy avait les caractères extérieurs du joli homme, bien mis, sachant parler aux femmes, empressé sans faconde, louangeur sans poncif, vraiment aimable dans le sens exact de pouvoir être aimé.

Comme M<sup>me</sup> Marsollier l'avait annoncé, il fut aussi galant que les bienséances le permettaient et, quand il offrit de la reconduire, Simone accepta.

— Votre amie m'a dit que vous resterez peu de temps à Monte-Carlo, et cela me fait regretter de vous avoir connue.

— Pourquoi resterais-je ? demanda Simone.

— En effet, vous n'avez aucune raison. Votre amitié pour M<sup>me</sup> Marsollier n'est pas assez vive.

Elle rit et sincèrement :

— Elle est nulle.

— Ah ! vous êtes une femme étrange, étrangement sincère : vous me déroutez, je n'ose vous poser une question.

— Posez-la.

— Vous y répondrez ?

— Comme au catéchisme.

Il s'arrêta et avec un peu d'embarras :

— Est-ce que je vous déplaît ?

— À mon tour, une question ? Pour quoi faire ? Pour bavarder un soir de décembre, de la Condamine à Monte-Carlo, vous me plaisez !

— Pour cela seulement ? fit-il.

— Vous ne pouvez vous offrir pour autre chose, puisque vous êtes marié.

La nuit était tiède, le ciel clair et scintillant.

Étienne Duquesnoy s'arrêta encore.

— Je suis marié, mais je n'aime pas ma femme...

— Vous n'aimez pas non plus M<sup>me</sup> Marsollier et vous sentez que vous m'aimez, moi ! Voilà la déclaration, je la fais pour vous. N'êtes-vous pas soulagé ? Les rites sont accomplis. Un homme qui raccompagne une femme, ici surtout, doit lui dire ce que vous m'avez dit : c'est fait. Votre honneur d'homme est sauf ; vous avez poussé votre pointe : mon amour-propre satisfait vous salue.

— Si je n'étais pas marié, me parleriez-vous ainsi ?

— Vous l'êtes, et certainement les torts de la désunion vous reviennent. Mau-

vais mari, tel je vous juge, vous ne valez rien ; vous n'êtes bon qu'à offrir votre bras et à soupîrer pendant les quelques minutes d'un trajet comme celui-ci.

— Je n'aime pas ma femme.

— Vous avez cependant cru l'aimer, en l'épousant. Vous vous tromperiez encore, à propos de moi.

Il protesta d'une exclamation.

— Eh non ! cher Monsieur, vous n'avez pour moi aucune sympathie ; que souhaiteriez-vous de pire à une femme détestée que d'aimer un homme marié, qui ne peut rien donner, ni foyer, ni avenir, ni considération ? Un homme marié, Monsieur Duquesnoy, ne vaut rien, je ne dis pas pour une honnête femme, mais pour une femme sensée. Je ne vous propose pas de croire à ma vertu ; croyez à ma raison, et elle m'avertit que vous me voulez du mal, le plus grand mal qu'un homme désœuvré peut vouloir à la femme qui passe.

— Oui, fit-il un peu aigre, vous aviez fait un mariage de raison.

— Et M<sup>me</sup> Marsollier vous a dit, bien à tort, que je ferais une liaison de raison aussi.

— Vous raisonnez beaucoup, Madame : la raison revient sur vos lèvres comme l'amour sur celles des autres.

— Allons, fit-elle, n'enragez pas pour si peu ; c'est dépenser une bien belle monnaie pour une aussi piètre circonstance que de dire des vérités en réponse à des paroles vaines. Vous faites votre métier d'homme qui consiste à présenter sans cesse une requête : la honte est courte et parfois on est exaucé, peut-être souvent ; et sur ce, me voici arrivée : merci pour la conduite, et oubli pour la déclaration.

Simone rentra donc dans sa chambre, fort contente d'elle-même. Qu'elle était loin des pensées qui l'avaient assaillie pendant le long trajet du rapide ! Comme elle se sentait lucide, maîtresse de ses nerfs, femme de principe et de tenue, vraiment prude femme !

L'honnêteté a ses joies. On vit beaucoup avec soi-même et nul ne se lasse de sa propre estime. Comme on fait parade de ses charmes, quelquefois on jouit de montrer sa vertu, et Simone se sentait si estimable en s'endormant, qu'elle souriait.

M<sup>me</sup> Marsollier, le lendemain, vint la surprendre à sa toilette. Sans doute M. Duquesnoy s'était plaint et avait prié qu'on plaidât sa cause. Il ne fut pas question de lui. La matinale visite concernait le bal du soir, un grand bal où des Altesses incognito et des banquiers dont on donnait les noms devaient se trouver parmi une légion de jolies femmes de plusieurs parties du monde.

— Vous assisterez à une de ces soirées-là, chère amie : elles ne ressemblent

à rien de ce que vous connaissez ; c'est le bal de l'Opéra non masqué et aussi mystérieux. Les physionomistes y ont fort à faire d'appliquer leurs facultés d'observation : personne n'y connaît personne. Celui qui vous invite à danser est un nouveau mystère ; son mouchoir porte peut-être une couronne fermée, à moins qu'il n'ait sa fiche à l'anthropométrie des capitales ; vous bostonnez avec un homme qui vous donnera peut-être un collier de perles, et qui serait capable de vous voler vos bagues.

— Ce n'est guère engageant, cette perspective de songer à défendre ses bagues, si on vous serre les doigts.

— Avez-vous jamais lu dans les faits divers qu'on ait volé quelqu'un au Casino de Monte-Carlo ?

— Non, en effet.

— Ni qu'on ait suivi et détroussé l'heureux joueur à la sortie du Kursaal ?

— Non, fit encore, Simone.

— Il n'y a pas un coin du monde où la sécurité soit plus entière, grâce à une police préventive qui est admirable. Vous êtes ici depuis vingt-quatre heures et vous avez déjà une fiche et un gardien qui n'est pas un ange, mais qui vous surveille en même temps qu'il vous protège ; et les mauvaises gens savent si bien cela qu'ils feront plutôt boulevard des Italiens que boulevard de la Condamine. Je trouve un bizarre plaisir à coudoyer des êtres dangereux momentanément sans danger, comme on passerait volontiers sa main sur le dos d'une panthère.

— Mon Dieu ! quel feuilleton on ferait sur cette donnée !

— Je suis venue pour vous aider pratiquement. Il vous manque peut-être une dentelle, un rien votre toilette... Ici, tout est cher, je vous éviterai d'aller à Nice. Voyons, montrez-moi votre portemanteau, comme on disait au temps des diligences.

— Je n'ai pas de toilette de bal ; voici deux ans que je suis veuve, j'ai un peu grossi, et, du reste, du vivant de mon mari, j'allais au théâtre et non dans le monde. Mon portemanteau ne contient que des habits de voyage.

— Voyons, chère, qu'est-ce qu'une toilette de bal ! C'est un corsage sans manche et découpé fortement, devant et derrière, pas autre chose. Voyons, vous avez bien une robe de soie ? Eh bien ! Je vais vous faire bâtir un corsage en gaze noire, vous viendrez l'essayer après déjeuner, et tout ira.

Simone se demandait pourquoi M<sup>me</sup> Marsollier tenait si fort à la mener au bal. Pour qu'elle se retrouvât en face de Duquesnoy ou de quelque autre ? Elle fit des façons, se défendit encore sous différents prétextes et céda, curieuse malgré tout de ce mélange rare des plus grands et des pires, des princes Rodolphe, des Adrienne de Cardoville et des Vautrin.

Toutes les espèces de poissons se trouvent dans la mer, tous les genres d'individus se peuvent rencontrer dans un bal semblable, puisqu'elle s'y trouvera, elle-même, personne très honnête, très raisonnable. Tout le jour, elle se complut à l'idée de voir beaucoup de gens assemblés, de les observer.

Certainement, ce n'était pas là qu'elle rencontrerait le successeur de M. Davenant; mais depuis deux années la vie avait coulé lente et austère, sans théâtre, sans amitié, en face du vide laissé par le bon époux; et, en somme, ce bal était sa rentrée dans la vie mondaine. Elle se promit d'être jolie, non pour plaire, mais pour se retrouver bien vivante et, par conséquent, digne d'attirer celui qui mériterait sa merci.

Simone ignorait au bras de qui elle entrerait dans la salle des fêtes de Monaco. M<sup>me</sup> Marsollier était venue la prendre à l'hôtel, avec deux messieurs en frac; et comme aux présentations l'un n'articule pas et l'autre écoute mal généralement, surtout dans un vestibule banal, elle se trouva en plein éclat des lustres avant d'avoir réfléchi; les glaces multiples lui renvoyèrent le reflet de ses épaules blondes si séduisantes qu'elle s'en étonna: la coquetterie réveillée, elle répondit vaguement à son cavalier anonyme et regarda de tous ses yeux, aussi avide de découvrir les Altesses du Gotha que celles du cambriolage.

— Vous cherchez quelqu'un? demanda le cavalier.

Elle le regarda alors. Il était joli et il eût été bien partout, prince ou apache. Elle lui répéta les propos de M<sup>me</sup> Marsollier.

Le personnage ricana.

— L'imagination, madame, est sans doute une admirable faculté et notre amie la possède. Ses termes de comparaison affectent l'antithèse. Un frac, pour elle, est un prince ou un apache en vérité et d'ordinaire, ce sera plutôt un simple Niçois ou un Parisien qui n'a d'autres terres qu'un appartement à Monceau. Ici, comme partout aujourd'hui, c'est très Cook; oui, un tiers de ce monde va en Italie ou revient d'Italie; il y a des vieilles gardes, il y a des aigrefins, ni plus ni moins qu'à Bade, à Aix ou ailleurs. Il y a surtout des voyages de noces, des voyages de vacances. On va coucher à Venise pour s'en vanter ensuite, pour expédier cent cartes postales... Je parie qu'il n'y a pas ici un seul bandit, ni un seul grand-duc, mais énormément de petits bourgeois de partout.

— Que pensez-vous de M<sup>me</sup> Marsollier? demanda Simone en continuant à fouiller l'assemblée de telle façon qu'elle semblait, en effet, chercher quelqu'un.

L'autre toussa, et avec bonhomie:

— Elle m'a présenté à vous; je n'en pense que du bien, comme vous-même.

— Moi, j'ai été sa voisine de fauteuil souvent, mais je ne la connais pas. De-



main, après-demain, je pars, et sans esprit de retour. Vous voyez que ma question ne vous induit à rien de grave, même si vous y répondiez franchement.

— Vous vous méfiez un peu de notre amie, comme de moi, comme de tout le monde ici.

— Oui et non. Je suis dépitée de ne pas comprendre... Que faites-vous ici, Monsieur ?

— Exactement ce que vous y faites vous-même ; vous venez de Paris, je viens de Nice, c'est toute la différence. On vous a fait des contes ; rien de moins machiné que le Casino : il y a les joueurs, les passants d'une colonie très cosmopolite qui mène à peu près la vie de Paris avec des ressources limitées. Ici, on passe, qu'on s'asseye à la table de jeu ou à la stalle du concert ; mais les gens des environs y viennent ; et, comme Niçois, je connais quelques personnes qui y vivent, comme M<sup>me</sup> Marsollier. Je n'ai jamais joué, et, simple licencié en droit, je ne mérite pas votre suspicion, étant un bon jeune homme qui se mariera un jour ou l'autre, sans avoir fait ni le bien ni le mal.

— Vous êtes un assidu du Casino, faites l'office virgilien et nommez-moi ceux que vous reconnaissez.

L'avocat acquiesça de bonne grâce, parce que M<sup>me</sup> Davenant était fort séduisante ce soir-là. Il ne connaissait presque personne dans cette assemblée de passants, il inventa des noms et qualifications, et il lui montra, au hasard de l'élégante cohue, des boyards, des banquiers, des noceurs, des joueurs, des amoureux et des quidams.

Simone s'amusait de la diversité des types qui était extrême. Des couples berlinois, l'homme lunettes d'or, la femme lourde, et en robe vert chou ; des couples anglais, l'un et l'autre très longs et très raides ; des couples français jeunes et qui riaient fort ; des couples sans nationalité, de ceux qu'on rencontre aux tables d'hôtes et aux wagons-restaurants des rapides : une humanité déracinée, gardant à peine un accent de race, marquée de ce cosmopolitisme indéfinissable qui unit une certaine correction à une vulgarité foncière.

Le cavalier de Simone poussa une exclamation en apercevant un homme distingué, aux yeux clairs, portant beau, quoique grisonnant.

— Avec quelques cordons et plaques, on jurerait d'une altesse ; ce n'est qu'un simple journaliste viennois, mais de haute famille. Il vient perdre ici tout ce qu'il peut ; malgré cette triste vie, c'est un esprit lucide et intéressant, et comme les Autrichiens bien élevés, si italien, presque français, pour l'assimilation et le brio.

— Mon cher Stiloeg, je veux vous présenter à une Parisienne, M<sup>me</sup> Davenant. Le journaliste s'inclina avec une exagération de déférence.

—M<sup>me</sup> Davenant regarde curieusement ce monde fait de tous les autres : expliquez-le-lui donc, vous qui connaissez aussi bien les cours de Paris que les faubourgs de Constantinople et les Carpathes que l'Atlas.

—Ne l'écoutez pas, Madame. Le voyage est une des illusions de ce temps, qui en a beaucoup. Vous allez en Italie, et vous avez bien tort. Il ne faut pas connaître ce qu'on a trop aimé d'abord par l'imagination : aucune réalité ne lutte contre cette fée. Les bénéfices du voyage sont ceux d'une expérience inutile. Si vous saviez ce que c'est que Jérusalem et Athènes, vous plaindriez les malheureux qui ont voulu aborder à Jaffa et au Pirée. Les noms valent plus que les choses ; les noms, l'humanité les a dorés, diamantés, colorés si bien qu'ils ne correspondent plus qu'à des rêves. Rome, ah ! Rome ! Une rue étroite comme la rue Richelieu à Paris, voilà le fameux Corso. À moins d'études spéciales, verrez-vous la différence du Panthéon de Rome à celui de la place Sainte-Genève ? Ce qu'il y a de plus beau à Rome ? Les murs d'un établissement de bains, oui, les thermes de Caracalla ! Je suis allé partout et seuls m'ont intéressé les pays que j'ignorais, sur lesquels mon imagination ne me disait rien d'avance. Alors tout a été découverte et enchantement ; je ne m'attendais à rien, de là mon plaisir. Quand vous serez devant la *Transfiguration*, vous aurez un profond « ce n'est que ça ! » dont vous serez honteuse.

—Selon vous, on n'épouserait pas l'être qu'on aime, de peur qu'il ne réponde pas aux idées de la cristallisation sentimentale.

—Non, Madame, non. L'amour est un phénomène d'individu à individu, et les contes orientaux seuls nous parlent de princes mourant de consommation pour un portrait ou sur la foi d'un récit concernant la plus belle personne du monde. L'amour naît du regard, il faut avoir vu pour aimer, et posséder, ce n'est que voir, de tous ses sens. Tenez, la caractéristique de cette assemblée se relie à cette théorie. Ces gens-là n'ont point de passion qui les attache à un lieu, et faute d'amour, ils errent de casino en casino. L'humanité se divise en deux parts : l'une qui a une vie intérieure, heureuse ou malheureuse, mais profonde, comme Stendhal, comme un bon prêtre, comme un savant sans ambition ; l'autre, qui n'a qu'une existence extérieure et qui remue, s'agite, se déplace sans cesse. Croyez-vous qu'un homme qui aime viendra ici ! Cette atmosphère lui serait odieuse ; elle charrie trop de toxines d'indifférence. Celui qui peut sentir une forte émotion à apercevoir la lueur d'une lampe à travers une persienne, l'homme passionné, vous ne le trouverez jamais dans ces cohues. Ce sont des réprouvés, ceux qui piétinent ici en bottes vernies, des êtres qui n'ont jamais eu ou qui ont perdu la sensibilité. Quelle expression tragique que celle de globe-trotter ! Le moyen âge voyait, dans le juif errant, le type accompli du malheur, car au moyen âge, on

vivait intérieurement, en soi-même et pour un très petit nombre d'êtres. Quelle niaiserie d'estimer chez un homme le nombre des idiomes qu'il baragouine, le total des kilomètres qu'il a faits ! Le nombre des idées est en raison inverse de celui des mots et l'étendue d'un esprit dépend de son peu de mouvement matériel. Le *Discours de la Méthode* est sorti d'un poète de Hollande. Mais, pardon, je crois que je deviens pédant. Voulez-vous m'accorder cette valse ?

Et avant qu'elle eût répondu, il l'enveloppa d'un geste aisé et ils tournèrent.

Stiloeg, virtuose de la valse, ne tarda point à attirer l'attention. On fit galerie pour regarder ce couple élégant, et Simone sut gré à l'Autrichien de ce succès, un des plus vifs de sa vie peu mondaine.

Ils dansèrent ainsi toutes les valses, et comme intermède la brillante parole du Slave donnait à Simone l'impression qu'elle était fort intelligente pour suivre des propos aussi variés.

Plaisir de coquetterie, mais double, à la fois mondaine et intime, ne se prend pas sans griserie. Étourdie par le mouvement physique, étourdie par le mouvement imaginatif, flattée de plaire à Stiloeg, flattée d'être remarquée, elle s'amusa plus vivement qu'autrefois : et lorsque M<sup>me</sup> Marsollier vint avec l'avocat niçois et deux autres couples lui dire simplement : « Chère amie, allons souper », elle jugea cela naturel et ne remarqua pas si Stiloeg était un peu plus gauche et lent que de raison à lui mettre sa sortie de bal, et se trouva assise à côté de lui, en face de M<sup>me</sup> Marsollier et de l'avocat. Les autres, élégants et quelconques, semblaient se connaître fort bien. Les lui avait-on présentés ? Elle ne s'en souvenait pas. À demi-voix, avec un art véritable de l'aparté dans le coude à coude du cabinet, l'Autrichien ne cessait de l'étourdir de sa verve intarissable et de lui verser du Clicquot frappé queue buvait vite, un peu fiévreuse.

Les propos du Slave ne s'éparpillaient plus sur des sujets variés et miroitants ; graduellement attendri, il montrait un peu de son cœur qui avait voyagé sans servir, un cœur encore neuf et chaud qui s'était gardé pour une divine rencontre : suivait une description de la Béatrice rêvée, véritable portrait de Simone ; et inlassablement, sans quitter la conversation générale, en une sorte de pantoum, il entremêlait sa déclaration et les répliques aux autres convives. La perfection de ce manège inquiéta un peu la veuve. Un homme épris et qui rencontre l'élue ne reçoit et ne jette pas le volant à divers convives, tout en chantant sa romance imploratrice. La sérénade de Don Juan où les pizzicati rient si ouvertement de la langoureuse mélodie crépita dans son souvenir et, à ce moment, elle rencontra le regard de l'avocat niçois. Il y avait des colorations morales très diverses dans ce regard du dépit : il avait été oublié, dès la survenue du Slave ; du regret : il trouvait M<sup>me</sup> Davenant désirable ; de la pitié car il la croyait plus faible et plus

prise qu'elle n'était. Elle fit un effort, secoua l'espèce de magnétisme qui l'envahissait et chercha à pénétrer la pensée des autres convives ; leur attention quoique discrète signifiait à peu près la même chose : unanimement, on la croyait sinon séduite, du moins très touchée. Elle n'était que grisée de valse, de paroles, de lumière et un peu aussi de vin. Ces heures de mondanité vive succédant à celles, mornes et silencieuses, de son veuvage l'avaient étourdie.

D'un mouvement imprévu de détente, elle se leva, prit son manteau à une patère, et dit à l'Autrichien qui s'était empressé :

— Que personne ne me suive, je reviendrai.

Sans souci de l'impression laissée, elle partit vivement du restaurant ; l'air du soir la saisit, elle douta de sa démarche, elle craignit de tituber ; la tête encerclée, les pieds pesants, elle marcha cependant d'un pas accéléré vers son hôtel, sonna follement, se jeta dans l'ascenseur et ne respira que la targette de la chambre poussée.

À la clarté dure de la lampe électrique, les meubles semblaient vaciller.

Avait-elle bu deux ou trois coupes de Clicquot ? Deux probablement, et elle était ivre. Elle frissonna à la pensée du peu de résistance dont elle eût été capable.

Sa résolution fut prise à la minute même.

Demain elle partirait pour Gênes, sans revoir M<sup>me</sup> Marsollier, sans regard en arrière. Elle détestait le lieu d'un péril aussi grand et aussi niais. En se dévêtant avec des gestes mous, sans précision, elle se figurait le danger d'un tête-à-tête. Sur son lit, elle se figura qu'on lui avait versé un narcotique et s'endormit lourdement, se jurant d'oublier cette soirée, de l'abolir de son souvenir, pour l'estime d'elle-même.

### III

## BANALES RENCONTRES

*Les lieux ont le caractère de leur destination, comme les hommes celui de leur vocation.*

Simone se réveilla dans une immense chambre au plafond peint, aux murs chargés de grands tableaux sombres. Elle se souvint de l'interminable succession d'étages, de corridors, de paliers qu'il avait fallu suivre, en butant aux marches avant d'arriver à cette pièce froide et inhospitalière pour une femme habituée au petit appartement commode et ouaté. Enfin, elle était en Italie, dans une ville appelée la Superbe, et quand elle eut déjeuné, elle sauta du lit, résolue à tout voir ; comme autrefois elle voulait ne rien perdre du spectacle, pas même le lever du rideau.

Elle regarda les toiles appendues et se demanda si c'étaient des croûtes : elles ressemblaient à des œuvres de musée ennuyeuses, copies mal payées de tableaux bolonais ou génois, ce qui est pis. Comment son pauvre mari les aurait-il jugées ? Un vif regret l'étreignit. Avec lui, ce voyage eût été amusant ; il eût étudié les guides et tout expliqué. Maintenant, elle allait voir des tableaux sans nombre, dans vingt villes, et toujours seule en tête à tête avec de vieilles peintures ; elle soupira à cette idée.

Brusquement, le souvenir de Monte-Carlo lui revint avec une netteté désagréable. Elle s'était sentie faible, fragile, et elle avait fui, non qu'elle eût redouté la cour assidue de l'Autrichien : l'homme ne l'avait pas séduite, jamais elle ne penserait à lui avec regret. La valse, les phrases habiles, le premier succès mondain après une période d'esseulement et deux ou trois coupes avaient endormi sa volonté. Ainsi une femme parfois cède à la pression de circonstances fortuites, d'autant plus désarmée qu'elle a l'habitude de la sobriété, du silence et de l'effacement.

Le regard de l'avocat l'avait éveillée d'une torpeur d'oiseau sous un regard de reptile : c'était bien de la torpeur devenue physique, un état de malaise et non de passionnalité que le sien, après ce bal, à ce souper de malheur.

Vite habillée, elle descendit à la recherche d'impressions nouvelles qui effaçassent

sent cette vision où elle se jugeait si indigne d'elle-même, de son passé sans tache, de sa réalité sans faiblesse.

L'honnête femme frémissait au danger couru, et en tirait des fermes propos de prudence. Fâcheux début que le sien et si pesant à sa fierté ! Comme il faut conclure pour classer un fait obsédant, elle se dit que la Providence l'avait avertie en l'humiliant ; et sans la remercier, c'eût été un peu mystique de sa part, elle sortit de l'hôtel, avec des conseils de circonspection.

La rue sans trottoir, largement dallée, ne plut pas à Simone : le passant italien, au regard oblique trop chargé d'arrière-pensée, l'indisposa tout de suite.

Quelqu'un l'aborda, très humble, cauteleux :

— Madame est Française, Madame est seule. Si Madame voulait me prendre pour guide ?

Elle regarda le jeune homme aux cheveux noirs jusqu'au bleu, à la mise correcte mais un peu minable, d'un air courroucé.

L'autre répéta son offre en anglais ; elle dit « non » violemment et monta les marches de l'église dont elle ignorait le nom. Mal disposée, elle se scandalisa de ce plafond peinturluré et doré de *Santa Annunziata*. Habituee à la noblesse des églises de France, le luxe vulgaire de Gênes l'écœura ; tant de dorures, encadrant les fresques si criardes de Cortone, la firent souvenir de certains décors autrement suggestifs, et en sortant elle sauta dans une voiture de place qui passait, et à la demande du cocher, elle fit un geste vague et de mauvaise humeur. L'Italien comprit que la dame ne voulait rien voir et il la promena, sans l'importuner.

Tout le monde a remarqué la finesse du facchino, du cocchiere, du ragazzo, dans la Péninsule : ces bas individus devinent la pensée du voyageur et il n'y a pas besoin de leur parler pour être entendu. À juger sur ce spécimen, la race italienne serait la plus douée de l'univers. Cette faculté d'observation est superficielle, cette identification ne dépasse pas un certain degré, elle se manifeste parallèlement à la facilité en matière d'art.

Gênes est un Marseille morne ; au lieu de cette atmosphère exubérante de la vieille Phocée, où le passant vous regarde comme s'il vous reconnaissait et allait vous parler, une physionomie froide, où les yeux dévisagent ou se dérobent, un air de fausseté et de cautèle et surtout d'inhospitalité. Londres, implacablement indifférent, vous traite comme une chose ; Gênes vous regarde passer comme une proie.

Simone éprouva très vivement l'acuité de la foi génoise, calomniée peut-être, mais que la plupart des étrangers ressentent. Elle avait fui la veille une société dangereuse ; maintenant, il fallait fuir l'ennui d'une cité aigre et inclémente.



En longeant les trois rues qui se suivent également étroites le cocher, par acquit de conscience ou par habitude, nommait les vieilles demeures.

— Palazzo Brignole Sale, Palazzo Adorno, Palazzo Serra...

Elle ne voyait que des façades aux profils de pierre très saillants et, par les portes ouvertes, des colonnes, des portiques, des terrasses. Au seuil de ces monuments de marbre, des tôles peintes portaient des noms de banque, de compagnie maritime. Partout l'estampillage des affaires balafrant l'édifice, la destination désormais pratique de ces décors d'opéra ; le négociant installé dans un cadre de podestat, et partout l'argent brochant sur l'histoire et l'écrasant. À la place del Principe, le cocher insista pour qu'elle visitât.

— Palazzo Doria, *bellissimo... bellissimo*.

Elle descendit de voiture et suivit le concierge qui, d'une voix monotone, commença :

— Ce palais appartient encore à la famille Doria, mais elle ne l'habite pas elle loue des appartements aux particuliers.

Simone laissa échapper une exclamation. Cela lui parut si drôlatique, un bourgeois, sa dame et sa demoiselle s'installant pour une saison dans la demeure du vieil amiral de Charles-Quint et éclaboussant de leur ridicule ces salles où Jupiter foudroie les Titans. Elle alla au jardin. Le ciel très pur brillait d'un bleu délicat, au loin, une sourde agitation venait du port comme une houle de travail.

On ne se parle philosophiquement que dans les moments maussades où la vie se tait ; à pas lents elle médita. Ce Doria, après tant de lauriers et tant de dangers, vint vieillir ici : en quel esprit ? Ses prouesses tenaient-elles fidèle compagnie à sa décrépitude ? Faut-il compter sur les fantômes du passé pour peupler l'hiver de la vie ? Devant le mausolée du chien Radon, elle se demanda si c'était un ex-voto à Charles-Quint, qui avait donné l'animal, ou à la bête, pour sa fidélité et sa douce compagnie ?

Aucun instant elle ne pensa ni à Perino del Vega, ni à Montorsoli qui avaient leur effort en ce lieu. Elle avait regardé sans voir. Combien d'autres passeraient aussi indifférents ? À quoi bon tant de soins ? Et pour qui ? Pour quelques hommes tirant leur pain ou leur maigre prestige de l'étude du passé ? Et cependant, n'est-ce pas la gloire, d'avoir son nom dans les guides et que ce nom soit lu par des myriades d'êtres plus étrangers à l'art que les cailloux de l'allée ?

Le cocher la conduisit devant des églises, mais ses « bellissimo » ne la décidèrent pas à descendre : la dorure, le marbre, le clinquant des peintures l'offusquaient.

Il n'est pas rare que les tempéraments septentrionaux détestent la piété mé-

ridionale qui se joue dans le soleil et la bigarrure, et habille, aux jours de fête, jusqu'aux piliers, de mauvais damas rouges.

Simone se souvenait de Notre-Dame, si noble en ses proportions, de la cour du Louvre qu'elle remarquait par comparaison, et jugeait les monuments de Gênes odieusement vulgaires. Ne connaissant rien de l'histoire locale, elle se figurait que le doge ligurien avait été un simple président de chambre de commerce et non le rival de celui qui montait sur *le Bucentaure* pour épouser la mer. Elle eût exulté au mot de Louis XI. « Les Génois se donnent à moi, et moi je les donne au diable », en transportant ses droits au duc de Milan.

Si elle n'avait eu sa malle à fermer, elle se serait fait conduire à la gare, tellement l'ennui de cette matinée l'énervait.

Elle s'assit à une petite table, harassée quoiqu'elle n'eût guère marché, d'une humeur désolée au point de se joindre à une bande Cook, si elle en avait rencontré. Depuis qu'elle était en voyage de plaisir, son veuvage s'alourdissait d'heure en heure. Allait-elle traîner ainsi jusqu'à Naples, à la merci d'un cocher ou d'un cicérone ? Non, certes, elle n'en aurait pas le courage. Elle demanda l'indicateur.

Un express la mettait à Pise en quatre heures, elle respira mieux. Une autre nuit en cette ville détestable l'eût exaspérée. Le programme du jour annonçait le *Mefistofele* de Boïto ; ce ne fut pas assez pour la retenir quelques heures. Dans cette détestation subite de la cité marchande et sans chef-d'œuvre, il entra une espèce de terreur du voyage entrepris. La solitude, qui ne lui pesait pas à Paris, à l'étranger devenait odieuse. Avec une amie, avec moins que cela, une dame Marsollier, elle aurait pu exhaler ses nerfs. Rentrerait-elle à Paris, sans utiliser son billet circulaire ? Si un coup de baguette avait pu la transporter, quel soulagement en face de ce pensum renaissant des galeries et des églises, où le pied se lasse, où le cou se tord, où les yeux papillotent à force de visiter et de voir, comme par ordre et systématiquement.

Elle déchiffrait la carte imprimée, n'ayant désir d'aucun mets, quand survint un voyageur qui manifestait dans son allure la mauvaise humeur.

Il se laissa tomber sur une chaise, soupira et se mit à tambouriner sur la nappe. « Une victime de Gênes », pensa Simone. Elle ne se trompait pas, car le nouveau venu jeta au garçon :

— Tudieu, que votre ville est embêtante !... On crève ici, on crève d'ennui ; est-ce qu'on y crève aussi de faim ?

Pour cette parole, il fut sympathique à la jeune femme ; elle l'approuva d'un sourire qui fut perdu, car l'ennuyé ne l'avait pas aperçue.

Brun, bien mis, méridional, il touchait à l'artiste. Il ne pensait pas qu'il y eût, dans cette salle à manger, un visage appétissant, car en attendant son maca-

roni, il tira de sa poche une lettre à nombreux feuillets, trop longue pour traiter d'affaires et qu'il parcourut, comme pour y chercher quelque précision. Puis, il promena ses yeux dans la pièce, vit Simone, et son regard ne la quitta plus. Brusquement il s'avança.

— Madame, je vous ai entendue parler français ; ce ne serait pas une raison pour se présenter soi-même, en dépit des convenances. Mais nous sommes à Gênes, la ville où l'on crève, et les bienséances du Radeau de la Méduse suffisent. Vous avez besoin de secours ; moi, je suis à bout de forces : permettez-moi d'apporter mon assiette.

Avant la réponse, il joignit l'action aux paroles.

— Ailleurs, partout ailleurs, on me remarque pour ma timidité ; elle est justifiée. Je suis bavard et assez creux. Ici, Madame, ici, tout change. Songez que ce qu'il y a de mieux, ce sont les cages d'escaliers et les vestibules : les palais génois n'ont que leur entrée ; on ne dépasse pas la loge du concierge, si on est artiste. Je le suis, sans talent et sans prétention ; je le suis pour avoir le prétexte de regarder les jolies femmes. Oh ! je mets un nez à égale distance des yeux, quand je m'applique. Vous croyez que je songe à vous coller un portrait. D'abord ceux que je fais, je les donne, avec le cadre encore. Amateur, peintre amateur, est-ce assez ridicule. Comment diable une personne qui porte sur elle l'estampille de Paris, comme vous, échoue-t-elle à Gênes ? Avez-vous fait un vœu ? Est-ce une pérégrination de pénitence ? Maintenant, j'écoute votre histoire, et si vous ne la dites pas, je commence la mienne. Parlez, Madame, parlez, si vous voulez qu'enfin je me taise.

M<sup>me</sup> Davenant riait.

Il reprit :

— Un imbécile de Français, cela semble encore spirituel à l'étranger, n'est-ce pas ? Moi, j'ai une excuse de me trouver ici ; mais vous ?

— Moi, j'y suis parce que c'est une étape vers Florence.

— Il fallait la brûler, cette étape, et s'arrêter à Pise. Oh ! la douce ville, avec ses quais propres et déserts où, le soir tombé, on rencontre les fantômes de toutes les femmes de son passé ! À Pise, on se souvient de celles qu'on a fait souffrir ou qui vous ont fait souffrir. Elle est habitée surtout par les âmes du Purgatoire, elle sent la myrrhe. Pour les convalescences passionnelles, c'est le lieu béni, une mélancolie si douce ! Moi, j'y vais pour revoir mon passé.

— Votre passé ? Vous êtes bien jeune encore.

— Vous voulez dire, Madame, que je n'ai guère la fatalité de regard et la résorption d'aspect qui décèlent la grande passion. Tristan passerait à tort pour mon cousin : je n'ai pas risqué ma vie pour une cruelle, ni une infidèle, mais j'ai

eu beaucoup de petites amies. Mon âme ressemble à un jardin de banlieue où il y a des résédas. Quoi ! ce n'est pas la rareté de la fleur qui nous charme, c'est de la trouver là, à point nommé, pour la respirer et la cueillir.

Et devenant sérieux et confidentiel :

— Vous ne savez pas, vous autres femmes, que pour les hommes, vous êtes, à certaines heures, vous toutes, une chose et non une personne, des yeux miraculeux, des formes captivantes, et que vous donnez, ô grandes, ô petites dames, la même chose ! Oui, cela dérange votre idée, mais on dit la vérité, dans le désintéressement, et c'est mon cas. Vous êtes bien jolie et grave, Madame, et honnête, et enfin un être de prix. Que pouvez-vous donner ? Autant que la première venue donnera, pas plus ; tout dépend de l'état d'âme de celui qui recevra.

M<sup>me</sup> Davenant l'arrêta du geste :

— Vous parlez trop pour dire des choses sensées. La femme se trouve dans le même cas que l'œuvre d'art : le plus beau tableau et la pire croûte matériellement se composent d'une toile sur châssis peinte à l'huile ; mais l'un donne l'impression de la chose parfaite et l'autre du néant... Seulement, cela ne passe pas, comme on le croit. Ceux qui se pâment à Florence devant tel cadre, à Rome devant tel autre, sont des jocrisses ou des snobs. Il doit en être des œuvres comme des êtres. On ne comprend que certaines, comme on n'aime que certains. Par quelle correspondance mystérieuse reconnaît-on sa moitié de poire ? Quand on la rencontre, on n'hésite pas.

— Eh ! Madame, fit-il, la moitié de poire se rencontre à tant d'exemplaires ! Supposez que je vous revoie demain, et quelques jours encore, je tomberai amoureux fatalement. Comment démêler la correspondance mystérieuse dont vous parlez, du désir si vite éveillé ?

— Être désirée n'est rien, déclara Simone.

— C'est tout, la base même de l'édifice sentimental.

— Vous perdez à prendre le ton sérieux, observa Simone. Votre talent est dans le gracieux, ne vous forcez pas aux effets de profondeur !

— Sincère suis et sincère veux être ; à toute venante, je parle à cœur ouvert. Ne pas mentir aux femmes c'est beaucoup plus rare et original que vous ne croyez. Dès qu'on s'adresse à elles, on se force au sublime, on emploie les grands mots et on ment par amour-propre avec des « toujours » et des « jamais », on engage l'avenir. Oh !

— L'avenir seul intéresse une femme qui n'est ni fille, ni folle, répondit Simone. Vous autres hommes, vous trouvez dans l'heure présente une plénitude de satisfaction, parce qu'elle n'entraîne aucune conséquence ni matérielle ni morale. Ce qui s'appelle bonne fortune pour vous se nomme faute pour nous ; vous

trouvez de l'honneur à nous prendre tandis que nous nous déshonorons à être prises et même à vos yeux. Vous rencontrez une femme, comme moi ; elle cède à vos instances : charmant souvenir où la vanité s'épanouit, tandis qu'elle s'est diminuée et ne garde que la honte de sa passivité. Ces points de vue sont opposés comme le mouvement des plateaux de la balance : l'un s'élève quand l'autre s'abaisse ; la femme intelligente ne doit aimer qu'un époux : seul il lui apporte la compensation de ses risques, et puis il n'y a qu'une preuve d'amour, c'est de lier sa destinée à celle de l'être aimé.

— L'amour dans le mariage ! s'écria le jeune homme, en entamant un gorgonzola verdâtre. Autant évoquer une expédition au pôle nord à propos des quelques tours de roue qui mènent au cabaret. On a aisément les loisirs d'un souper ; le budget d'un ménage présente de graves calculs. Supposons que je vous offre l'amour dans le mariage, il faudra d'abord l'un et l'autre compter nos sous ; les convenances sociales, mille considérations surgiraient : engager sa destinée, c'est une grande affaire de conséquences illimitées, ou plutôt l'être qu'on épouse devient votre vivante limite.

— Cela vous donne la petite mort ! dit M<sup>me</sup> Davenant, en riant.

— Je ne suis pas mûr pour ces pensées nobles mais austères ; à une étape de la vie, on pense comme vous : je n'y suis pas arrivé. Pourquoi forcerais-je mon goût ?

Il hésita.

— Vous passez... Nous ne savons rien l'un de l'autre... Je ne suis pas indiscret, même en vous faisant une confidence. J'attends ici une dame qui tous les ans, pendant l'absence de son mari, passe la frontière et me consacre une semaine. On ne va pas voir les musées, je vous l'assure.

Simone fit une moue méprisante : la vulgarité de cet aveu lui rendit le personnage presque antipathique.

Elle se leva.

— Je vais fermer mes malles.

— Acceptez-vous ma compagnie ensuite pour vous conduire à la ferrovie ?

— Qu'en penserait la dame aux huit jours ?

— Elle tâcherait de m'en donner quatorze.

— Indiscret fat, voilà l'homme !

— Je vous attends dans le hall, n'est-ce pas Madame ?

Elle ne répondit pas. Ces rencontres l'attristaient et le prestige de Davenant augment chaque fois qu'un homme lui parlait. Elle l'avait cru quelconque, semblable à tous, et maintenant elle le jugeait extraordinaire et tellement supérieur aux autres, avec ses qualités moyennes.

Le malheur en amour vient souvent de la vanité qu'on y apporte; on veut quelqu'un de rare, prestigieux, et le critère du plaisir, l'envie seule le fournit. Peu de gens osent sentir par eux-mêmes, choisir à leur point de vue et obéir à leur propre sensibilité.

Simone comprenait tardivement le secret de la sagesse, identique à celui du bonheur. La suréminence de Davenant lui apparaissait et se blasonnait d'un mot simple, populaire: il avait été «son homme» dans la plénitude du mot, sans une pensée dispersée, sans un regard complaisant à une autre. L'imagination et les sens, les heures et les actes de cet époux ordinaire n'avaient jamais dévié d'une orientation constante vers elle. Il avait été sien, pleinement et sans cesse.

L'amour se définirait bien la dédicace d'un être à un autre, dédicace presque involontaire, toute d'élan, où le sacrifice disparaît dans l'espoir de joies profondes et durables; où en réduisant les termes aux conditions de la vie moyenne, l'amour est la manifestation passionnée de la solidarité. Deux êtres mettent en commun leur beauté et leur force, comme leurs tares et leur faiblesse pour faire face à la vie, et l'apport devient égal, si la bonne volonté est pareille.

Simone avait donné autant de paix et de tranquille joie qu'elle en avait reçu; sans doute, lui eut le mérite d'une humeur pacifique, d'une abdication naturelle; elle aussi replia les ailes de sa chimère, éteignit ses lueurs romanesques et fut de droit vouloir.

Le caractère combatif de la galanterie lassait Simone. Toujours se défendre, toujours cette impression d'être un gibier, moins que cela, une chose qui fait envie et qu'on obtient par ruse et artifice; et le mensonge de l'Autrichien, et le cynisme du Niçois, et la perverse bonhomie du troisième la persuadaient de se cuirasser contre l'attendrissement.

Pour celle qui n'a pas la coquetterie dans le sang, la poursuite masculine dégage un ennui profond, et sur ce point les hommes se trompent: on leur saurait gré souvent d'oublier qu'ils sont hommes et stupidement obligés à faire acte de donjuanisme, même en vain et comme à la cantonade.

Assise sur une malle, M<sup>me</sup> Davenant songeait ainsi, sans se souvenir du jeune homme brun qui l'attendait dans le hall. Il semblait qu'à ce moment de lucidité, elle devait prendre une résolution et se tracer un programme. Rester veuve dans le désespoir de retrouver un autre époux aussi digne que le premier, oui, plutôt ce parti de la solitude morne et déprimante que d'être la victime d'un égoïsme masculin. Rentrée à Paris, elle se créerait des habitudes, elle irait au théâtre, aux petites places, elle se ferait dévote au besoin et fréquenterait les archiconfréries. Sans ce circulaire maudit auquel elle n'osait renoncer, peut-être eût-elle pris le train pour la France.

Que la situation d'une femme esseulée lui paraissait misérable, en butte aux sollicitations de tous ne pouvant trouver ni appui qui n'eût son arrière-dessein, ni conseil qui ne fût vivement intéressé! Sans relations, sans cette aide qu'offre une coterie, un groupe, veuve d'un comptable, anonyme et vague, ayant juste les rentes nécessaires à la vie sans besoins, dans l'impuissance de recevoir, ni d'acheter les toilettes qu'il faut pour être reçue, elle eut un moment de détresse, des larmes montèrent à ses yeux, les plus sincères, celles qu'on verse sur soi-même.

Un tintement de la pendule la tira de son amère méditation: elle pensa à partir, comme on pense à fuir, et fut étonnée quand au passage le jeune homme l'arrêta.

— Il y a une heure et demie que je vous attends.

— Je vous avais oublié, fit-elle en le retrouvant dans le hall.

— Avez-vous reçu quelque mauvaise nouvelle? demanda-t-il en voyant les yeux rouges de la jeune femme.

Elle fit une moue triste qui refusait de répondre.

La courtoisie de cette attente lui parut un symptôme de l'indignité de l'homme. Une femme allait venir, surmontant des obstacles, courant des risques, et les quelques heures précédant le rendez-vous, cet amoureux les passait avec une voyageuse, une inconnue, et au moindre semblant de facilité il eût certainement tenté une conquête d'un moment.

Pour un être réfléchi, cette conduite bizarre de l'homme, à peu près identique à tous les degrés de l'échelle sociale, écoëure ou déprave: il est si naturel que la femme conçoive l'amour comme sa religion, puisqu'elle ne reçoit rien qui ne vienne de lui et qu'il arbitre les conflits de son existence!

Avec une curieuse spontanéité le jeune homme se mélancolisa.

— Au fait, disait-il dans la voiture qui roula vers la gare, il n'est pas besoin d'un événement pour pleurer, il n'y a qu'à réfléchir. L'homme n'a pas d'instinct pour le guider: cette loi d'espèce qui limite l'animal et le maintient conforme à sa série. Notre imagination fausse sans cesse nos perceptions, et les chimères achèvent de ruiner en nous ce qui résista aux réalités. Nous appelons sage un homme qui surmonte ses passions, et honnête, une femme qui met son devoir au-dessus de ses penchants, et nous les honorons sans grands frais de culte, en paroles et en écrits, dans des circonstances publiques. Ni la sagesse, ni la chasteté ne résolvent le problème de la vie; ils le suppriment: c'est bien différent. M. de la Palisse vous dira que, pour ne pas s'enivrer, le plus sûr sera toujours de ne pas boire, et que rester sur sa faim préserve à peu près d'indigestion. La belle trouvaille! Ce qu'il faudrait chercher et découvrir, c'est le point intermédiaire entre le renoncement et l'abus, entre l'us et le mésusage: et ce point n'existe pas, dans



la sphère sentimentale. Lorsque Jean-Jacques Rousseau commence son joli couplet : « Il faut être heureux, cher Émile ; c'est le soin de toute âme sensible... », il joue de la guitare ou du fifre. Il devrait dire : « Il faut être malheureux, cher Émile ; c'est le sort de toute âme sensible... » ; mais on obtient quelque tempérament à cette fatalité en choisissant ses maux, c'est-à-dire en ne tombant que du côté où l'on penche naturellement. Vous, Madame, qui paraissez si honnête, vous supporterez mieux l'ennui de la solitude que les transes d'un amour traversé ! Moi, qui manque de profondeur, je dois m'accorder des amourettes, sans aucune quête de la vraie passion trop lourde à ma faiblesse.

Simone aperçut la gare avec soulagement. Elle laissa le jeune homme faire timbrer son billet, enregistrer son bagage.

— Et maintenant, Madame, que je ne suis plus bon à rien, je vous souhaite un heureux voyage.

— Ce que vous venez de faire est bien et dans une tradition trop perdue. Sans rien espérer, vous avez été galant, serviable, vous m'avez évité les petits ennuis du guichet, des *facchini* ; enfin, vous avez agi avec désintéressement et ce n'est pas du premier venu.

Sensible à l'éloge, il s'écria :

— Mon Dieu, Madame, quand les hommes changent, les femmes ne restent pas non plus ce qu'elles étaient, et le peu de courtoisie que je vous montre n'eût pas été apprécié par toutes. La belle moitié du genre humain ne le cède pas à l'autre pour la grossièreté. Que de fois j'ai donné ma place, j'ai ramassé un objet, sans obtenir le gentil sourire qui est la « *bounamana* » du cœur que la plus vertueuse peut donner et à laquelle nul n'est insensible !

Cet être sans profondeur mais vibrant à toute sollicitation sentimentale s'attendrissait pour cette femme qu'il ignorait au matin, qu'il ne reverrait plus d'ici une heure et qui ne lui représentait ni quelque reflet d'idéal, ni un véridique regret, mais seulement une femme, aimable possible, nimbée d'inconnu et de ce prestige de la voyageuse qui encourage l'imagination à des cogitations d'autant plus vives qu'elles n'engagent pas même le vrai désir.

— Je garderai de vous, disait-il, un souvenir sans couleur mais parfumé, comme celui de l'arôme qui passe par-dessus le mur du jardin, de la mélodie qui s'envole de la fenêtre ouverte, de la bachelette aperçue à travers les arbres. Oui, vous êtes une vision de bonheur ; jeune, belle, sage, et vous êtes une inconnue. D'où venez-vous ? De quelle déception ou de quelle satiété ? Où allez-vous ? Vers quelle caresse ou quelle détresse ? Et le secret de votre avenir s'ajoute à celui de votre personne.

— Je ne vous rendrai pas vos bonnes paroles, quoique à ce moment vous soyez

tel que la sympathie pourrait naître. La femme aspire à celui qui effacera tous les souvenirs, qui lui paraîtra unique, annulant le passé et fermant l'avenir parce qu'il remplit le présent.

—Tristan! dit-il, la passion noire à force de profondeur, torturante par son intensité, j'en ai peur, je l'avoue. Qui croirait opérer son salut en imitant les mystiques se perdrait peut-être. Pourquoi se proposer un programme en une matière où la vie domine l'idée, où on ne fait rien de ce qu'on s'était proposé et tout ce qu'on s'était interdit, où on change à chaque heure, suivant le rythme insaisissable de la passion! Pourquoi dire j'aimerai de telle façon, sans connaître celui qu'on aimera! Nos rencontres vaines nous modifient toujours, et ce soir celle qui vient me rejoindre profitera de l'attendrissement que vous avez causé. Je lui apporterai l'émotion que vous me laissez.

Simone secoua la tête.

—Est-ce bien délicat? Le plaisir que vous donnerez serait gâté si on en connaissait la source. Vous apportez à l'une l'émotion causée par l'autre: vous mêlez des éléments ennemis, pour ainsi dire. Or, la femme, si souvent nerveuse, inquiète, troublée, sans deviner la cause de son état, perçoit confusément ces trahisons de détail, ce frelatement de la tendresse qu'on lui exprime: cette divination trouble son humeur. Oui, notre mobilité n'est peut-être qu'une perception confuse des mille blessures qu'on nous fait au plus vif de l'être. Qui sait si, à cette heure, celle qui vient vers n'éprouve pas des doutes, des craintes, un déplaisir sans autre cause que votre empressement auprès de moi, qui ne sera cependant jamais connu.

—Comme vous concevez profondément la passion, Madame! Vous avez été aimée par un homme d'élite.

Elle fit «oui» des paupières. Davenant prenait, d'une circonstance à l'autre, un plus vif prestige. Elle n'eût pas pensé à cette épithète pendant sa vie.

Le train arrivait: elle lui tendit la main.

—Soyez heureux, Monsieur, et soyez fidèle: c'est toute la poésie de l'amour.

L'autre s'inclina sur la petite main gantée et puis resta sur le quai, l'air attristé; dans le mouvement papillonesque de sa sensibilité, la femme qui allait disparaître semblait la vraie; et Simone, vaguement souriante à travers la glace, pensait que cet homme qui attendait sa maîtresse serait peut-être monté dans le train, si elle lui avait donné quelque espoir. Il lui sembla que, plus jamais, elle ne rencontrerait cette douce fidélité que réclame le marin maudit de Wagner.

Le Hollandais volant cherche, dans la femme fidèle jusqu'à la mort, la remise de son dam; ainsi le raconte la légende, qui comme toutes cache, sous les couleurs vives d'un récit, une vérité éternelle. La plus belle chose qu'un être puisse donner à un autre, n'est-ce pas la certitude, et en la recevant ne jouit-on pas

*LES AMANTS DE PISE*

d'une compensation aux maux divers qui, de leur emmêlement, tissent la trame des jours ?

## IV

### PISA-LA-MORTE

*Les villes ont une âme sans rapport avec les habitants de  
l'heure, une âme aussi allégorique que leur blason, une âme  
qui revient, comme en peine, se plaindre, auprès des êtres  
sensibles de leur infortune et accuser les nouvelles générations  
sans gloire d'usurpation!*

En rejetant les persiennes sur les murs, elle reçut comme une bouffée poétique au visage, la première depuis son départ.

Au pied de sa fenêtre, l'Arno limoneux, couleur d'automne, coulait lentement entre les quais dallés, déserts à l'heure matinale. Le passé, enfin, la saluait.

Elle regretta de n'être pas venue d'un trait jusqu'à Pise, la première ville italienne du littoral, pour le cisalpin.

De sa fenêtre, à l'hôtel Nettuno, elle ne voyait qu'une eau molle et triste encaissée profondément et, sur la rive opposée, un édicule précieux, comme un coffret, Sainte-Marie-de-l'Épine.

Elle fredonna, l'humeur rassérénée, et sortit ses toilettes des malles, comme pour un séjour, sans trop se rendre compte d'un empressement aussi irréfléchi.

Parce qu'elle devait se plaire à Pise, elle ne bougea pas ce matin-là, soignant sa toilette jusqu'à l'heure du déjeuner qui lui parut agréable dans le restaurant du rez-de-chaussée, vivant et bruyant.

Au hasard des rues solitaires, elle marcha, regardant avec complaisance les murs silencieux, d'un caractère indécis entre le palais et le couvent, aux fenêtres bardées de fer, aux portes basses et méfiantes. Sur son parcours, nul mouvement, mais aussi nulle activité citadine; point de portails sculptés, mais point de boutiques, de la pierre continue, de la pierre sans épithète, énigmatique; des dalles polies sous le pied; et cela lui plut, après l'horreur de Gênes.

Le passant, un vieux prêtre ou un loqueteux, en ces voies larges qui semblent ne mener à rien.

Au débouché d'une ruelle, Simone jette une exclamation: le hasard lui a ménagé l'impression la plus complète, la plus vive que peut donner le passé. Ensemble et multipliant leur effet l'un par l'autre, les quatre monuments si grandioses

dans leur groupement surgissent : Dôme, Campanile, Baptistère, Campo Santo ; et, au fond, les vieux remparts au ton de rouille. L'herbe pousse librement dans ce coin, tragiquement beau et qui assure à la cité un prestige incomparable. Ils sont magnifiques, ces quatre témoins d'une grandeur disparue. La jeune femme ne sait ni les dates, ni l'histoire. Elle ne connaît ni Burchetto, qui fit la cathédrale, ni Jean de Pise, l'auteur du Campo Santo, ni Diottisalvi, l'architecte du Baptistère, ni Bonnano, l'édificateur du clocher ; elle ignore jusqu'à leur nom ; pourtant elle a tressailli, jusque dans ses flancs, au génie de ces hommes qui plantèrent si fortement sur la terre l'éclatante et forte bannière de leur idéal.

L'art se révèle à Simone comme la vérité éclaira saint Paul sur le chemin de Damas, par un coup de foudre qui déchire son ignorance et illumine son esprit. Le mystère de la création humaine s'impose à sa pensée et elle honore son mari, qui savait dire doucement, sans autorité : « Les grands artistes sont au-dessus des autres hommes. »

Il est rare qu'une femme comprenne l'architecture, art austère, philosophie de la forme ; et Simone, à son insu, s'enorgueillit de son impression si vive.

Elle tourne autour du Dôme sans y entrer, et le marbre roux, qui par endroits ressemble à sa chair de blonde, vit à ses yeux. Elle relève sa manche, approche son bras de la fine colonnette et sourit à la parenté radieuse de la couleur.

Les baisers du temps ont vivifié le marbre, qui s'est ambré jusqu'à s'apparenter avec la peau humaine ; mystérieuse montée de la pierre à la dignité d'une chair plus durable que l'autre, qui vit bien au delà des générations qui l'ont taillée, et reçoit de chaque nouveau siècle un surcroît d'éclat.

Elle se souvient des admirations de son mari qui, rêveusement et sans vouloir la convaincre, disait : « Un Ruysdaël, un Corot sont des hommes différents des autres, ils voient ce que nous ne voyons pas. Oui, nous regardons, ceux-là voient, puisqu'ils montrent dans leur œuvre ce qui nous avait échappé dans la réalité. »

Elle s'attendrit davantage à la pensée du joyeux voyage qu'elle eût fait avec Davenant et des nobles émotions qu'ils auraient vécues à deux cœurs.

Avec sa douceur lentement persuasive, il lui aurait ouvert ce monde de l'art qui, pour la première fois, se révèle à elle, comme une terre promise de sensations délicates et si aristocratiques.

Il y a une vanité à fréquenter les gens illustres et une autre à se familiariser avec l'œuvre des grands morts : mais, ce matin-là, Simone était véridique, sans une phrase de guide dans la mémoire. Elle vibrait avec la sincérité d'une ignorante. Que le Dôme eût une importance de date et de type, elle ne s'en doutait pas : ce monument lui parlait. Pour la première fois, elle entendait cette voix des pierres plus éloquente que celle qui sort du livre, cette voix lointaine et solennelle qui a

proféré les plus grandes idées, de façon durable. N'aurait-on que les témoignages de l'architecture qu'on pourrait encore écrire à peu près exactement l'histoire de l'humanité : elle ne s'est jamais manifestée aussi pleinement qu'en mettant pierre sur pierre, à l'image de sa pensée.

Un autre motif expliquait la subite compréhension de M<sup>me</sup> Davenant. Femme, elle subissait l'ascendant de l'art mâle par excellence.

Un plan est un raisonnement qui conclut à la création de la beauté ; la logique emprunte les trois dimensions pour proposer aux sens un thème spirituel. Une phrase de Solness, le constructeur d'Ibsen, traversa sa méditation : « Je ne construirai plus des maisons pour les hommes, j'élèverai des temples au Seigneur », et comme tout, chez la femme, prend la tournure sentimentale, elle eut un élan vers l'architecte du Dôme, vers l'homme qui, à travers le temps, l'impressionnait si puissamment ; et mélangeant le falot personnage avec le maître d'œuvre du moyen âge, elle se figurait la joie de l'épouse contemplant l'œuvre qui sort de terre, l'arrivée des matériaux énormes, l'armée des ouvriers, le mouvement d'une Tour de Babel, pour la manifestation d'une pensée.

Fière de ses idées, Simone foulait d'un pied lent le gazon qui met son onde verte autour des quatre flots d'art de cette place. Le long mur du Campo Santo lui apparut sans qu'elle le nommât. Donnant une lire, elle entra par un tambour. Ce fut, cette fois, un ravissement ; ces portiques aux arcades ajourées, et ces murs entièrement à fresque, et les sculptures qui s'alignent au-dessous de cet ensemble, l'étonnèrent, comme la sonorité de ses pas sur les dalles. À une extrémité quelques personnes se profilaient dont on n'entendait pas la voix. Elle s'estima seule ; mais subitement austère, imprégnée par le lieu.

Elle ambula, embrassant du regard ces murs peints sans s'arrêter à aucune composition. Arcades et préau, marbres et peintures agissaient sur elle d'ensemble. Un conseil de vertu émanait de ces choses nobles, un conseil ferme et hautain. En somme, on vit avec soi-même, et dans la survie on n'emportera que la somme de ses sentiments bons ou mauvais. Nul n'évite le Campo Santo, dernière étape de l'homme baptisé ; n'est-il pas salubre d'en connaître le chemin et la sévère beauté ? Davenant aurait bien dormi dans un tel lieu. Quelques heures seulement voient passer le flot moutonnant des touristes, et puis le silence reprend son refrain imperceptible et berceur.

Mettre entre soi et le monde de grands murs, circonscrire ses pas, circonscrire les battements de son cœur, se détacher de tout, puisque aussi bien il faudra tout quitter, se dévêtir à l'avance comme à la menace d'un naufrage pour être prêt à la nage, au salut : quel beau sermon sur les fins dernières se dégageait de cette ambiance unique où l'artiste, substitué au prêtre, parle avec une persuasion si

intense et donne par des images une interprétation saisissable du mystère ! Triste, sans doute, mais d'une tristesse calme, rêveuse, le Campo Santo, palais de la mort, ne répugne point à notre esprit. À chaque pas, l'immortalité y est démontrée par des chefs-d'œuvre.

Simone, enfoncée dans sa rêverie, ne vit pas venir assez tôt pour l'éviter, la famille allemande rencontrée dans le rapide. Elle surgit presque inopinément à l'extrémité d'une travée, devant le *Triomphe de la mort* ; et la jeune fille tendit les mains avec effusion.

— Il n'est pas du tout certain que ce soit Andréa di Cione dit l'Orcagna, car à Santa Maria Novella..., ainsi le père professait à sa femme.

M<sup>me</sup> Davenant préféra s'écarter avec la Nurembergeoise que d'entendre des phrases de manuel.

Celle-ci voulut vanter Gênes, ses palais de marbre :

— Quelle est votre impression des Italiens, Mademoiselle ?

— Ils sont bruns avec de beaux yeux, mais ils ont un air en dessous ; c'est bien comme cela que vous dites, pour exprimer la ruse ?

— En épouseriez-vous un volontiers ?

— Plutôt que de ne pas me marier, certes, mais j'aime mieux les blonds ; ils sont moins jaloux, moins querelleurs.

— On dit cependant « querelle d'Allemand ».

— Envers les étrangers ; mais, entre eux, les Allemands sont très pacifiques. Et puis, dans le ménage, chez nous, la femme est soumise.

— Vous restez à Pise un jour encore ?

— Mon père dit que cela suffit pour avoir tout vu : j'ai reçu une lettre d'un étudiant, un élève de mon père, qui songe à moi. Voulez-vous, Madame, que je vous la lise ?

— La traduction va lui faire perdre beaucoup de son charme... Et elle est bien longue, fit Simone en voyant huit pages de papier pelure.

Elle est bête, pensa la Parisienne. Comme si une lettre d'amour qui ne lui est pas adressée intéresse une femme.

Devant les fresques, le professeur jeta des dates, des noms, des formules, sans un mot significatif, sans vibration d'enthousiasme, comme s'il cataloguait. Il sembla à Simone que le docte personnage ne comprenait rien aux chefs-d'œuvre, vérifiant leur signalement livresque, comme un inspecteur bénévole. Ce fatras documentaire vite épuisé, le pédant cessait de regarder et ses yeux cherchaient autre chose à vérifier encore.

— Qu'avez-vous vu de plus beau ici ? demanda Simone.



De plus beau... cela demanderait discussion ; ce qu'il y a de plus célèbre, c'est le *Triomphe de la mort*, là où je vous ai rencontrée.

Elles remontèrent jusqu'à l'étrange peinture.

—Voyez-vous, dit l'Allemande, il y a cinq actes dans ce drame ; à gauche la vie amoureuse, à droite la vie guerrière, au-dessus la vie cénobitique ; enfin en bas, la mort qui se refuse aux malheureux et fond sur les heureux, et tout en haut la dispute des âmes entre les anges et les démons.

—Chut ! fit la Parisienne, il ne faut parler en face du génie ; on ne l'entendrait plus. Croyez-vous que l'Orcagna ait besoin d'un commentaire ? Laissez-le s'exprimer lui-même.

Elle contemplait la shakespearienne composition, elle en chercha le centre d'abord sans le trouver. Puis, elle aperçut cette étonnante figure de vieille sorcière, à la chevelure blanche, aux ailes de chauve-souris, aux pieds griffus, qui d'un vol effrayant et la faux levée, se précipite sur la jeunesse, la beauté, l'amour et l'art, figurés par de jeunes couples musicant ou dansant dans un bosquet.

Au-dessous d'elle, la Mort a déjà couché une ample moisson de princes et de prêtres, d'hommes à mitres et à simarres ; et, corbeaux d'enfer, des diables arrachent non les entrailles mais les âmes, sous les traits de petits enfants qui jaillissent des bouches muettes et violacées.

En vain, infirmes et misérables supplient la redoutable guérisseuse de finir leurs maux. Non, l'égalité devant la mort n'existe pas plus que devant la vie. La mégère formidable se plaît diaboliquement à faucher les plus dorés épis du champ humain. La Mort se repaît des plus savoureux fruits de la vie et non de ceux trop mûrs ou tavelés par les épreuves. Les vieux, les malades, les désespérés, ne meurent-ils pas un peu tous les jours ? À l'ogresse fatidique, il faut de jeunes fronts, de belles chevelures, un sang vermeil. L'homme peut douter de tout, sinon qu'il naît et qu'il meurt : et cette cavalcade princière, cette chasse royale qui développe l'aspect des plaisirs et de la puissance, qui oublie dans son allégresse la vraie loi de ce monde, va buter en la personne des trois vifs, princes et grands d'ici-bas, à trois morts qui leur ressemblent étrangement et leur renvoient l'aspect qu'ils auront dans la tombe.

Frappés par ce miracle, iraient-ils au désert, imiter saint Pacome et les austérités de la Thébàide ? Le juste, le saint appartient à la faux exterminatrice ; la seule différence apparaît après la mort. Alors l'homme appartient aux anges ou aux démons, suivant ses mérites.

Cette méditation sur les fins dernières, composée avec des éléments si réels, révéla à Simone la peinture comme le Dôme, un moment auparavant lui avait révélé l'architecture. Elle revit, en un mouvement du souvenir, ces salons annuels

stupidement remplis d'exercices de palette, ces tableaux qui ne sont que de la peinture et n'expriment rien que l'impéritie ouvrière de l'exposant, paysages sans perspective, sans style, scènes de la vie semblables à des instantanés polychromes. L'art véritable disait donc quelque chose d'essentiel de suivi, de décisif; en une grande image, la tristesse du sort humain tenait toute, avec ses formes les plus variées. Combien de tableaux composaient cette unique fresque où les aspects de l'homme, ses splendeurs et ses misères, où les phases de sa vie, jeunesse et caducité, où ses activités, mondaines ou ascétiques, se trouvaient réunis, en une suite vraiment panoramique!

Quelle simplicité dans le thème! L'enfant illettré ne comprendrait-il pas cette œuvre où se plairont éternellement les plus subtils? Ce caractère d'universalité englobant l'ignorant et le savant, le raffiné et le rustre, n'est-ce pas celui même de l'art, conçu par dedans et par dehors, servant de bible aux simples et d'images aux initiés? La Parisienne, sans habitude de dévotion que la messe d'une heure, sans souvenir bien précis du catéchisme, et l'esprit rempli d'histoires réalistes et non de légendes, ne recevait qu'une impression atténuée et comme lointaine; tandis que l'être du moyen âge dont le théâtre représentait des mystères, ou qui n'avait pour spectacles que ceux, du reste incomparables, de la cathédrale, avait dû tirer d'une semblable peinture une puissante émotion tonifiante, moralisatrice. Ce n'était pas le sermon avec son texte latin, sa monotonie comminatoire et l'imperfection du prêtre, homme de caste, dont le rôle même implique un langage sévère et désolant. L'artiste, le plus indépendant des hommes, prenait le thème théologique et le revêtait d'une démonstration presque expérimentale. On meurt, seule certitude de l'être vivant, et l'on ne sait jamais quand ce sera; ni la jeunesse ni la santé ne nous défendent. La faux impitoyable siffle incessamment dans l'air et chaque minute de notre vie est un miracle, tellement les occasions de trépas foisonnent, depuis le caillou où bute notre pied, jusqu'à l'air qui entre dans nos poumons et les empoisonnera peut-être.

On a célébré le triomphe d'un peuple, ou d'une cité, ou d'une dynastie; mais ce peuple, par la suite fut vaincu, la cité ruinée, la dynastie éteinte; on a peint le triomphe de la foi, et le lendemain l'hérésie troublait les âmes; le triomphe du Christ, et tout à l'heure retentiront des blasphèmes; le triomphe de l'amour, mais les filles et les libertins le nient et le profanent; il n'y a pas d'autre triomphe, véritable et complet, sur la terre que celui de la mort; cette reine des épouvantes étend sa puissance d'un bout du monde à l'autre, et si loin que l'homme remonte dans ses annales, il ne sait que d'autres hommes ont vécu à Memphis et à Babylone que par des tombes: l'histoire n'est que le guide au Campo Santo de l'espèce humaine.

Un flot d'idées traversait le cerveau de M<sup>me</sup> Davenant, qui demeurait devant la fresque comme en extase, si bien que la Nurembergeoise, impressionnée, se taisait, patiente et, malgré elle, respectueuse de cette piété si vive.

Le cri du gardien : « Se chiuso ! » arracha Simone à la plus profonde méditation de sa vie. Il fallut sortir avec la famille allemande. Heureusement qu'elle ne logeait pas à l'hôtel Nettuno. Pressentant que la communion avec le chef-d'œuvre est un rare moment dans la vie d'une femme et qu'il faut en prolonger les fécondes harmoniques, la Parisienne se taisait.

— Madame, vous avez un sens de l'art très profond pour rester si longtemps en face du même ouvrage, quand il ne présente aucun problème.

L'Allemande, en écho de son père, estimait que la critique seule s'attarde devant le chef-d'œuvre, pour le classer !

Simone ne répondait pas, recueillie, craignant d'évaporer son impression ; elle quitta la famille à la place des Cavaliers, et rentrée à l'hôtel, s'assit près de la fenêtre.

Sur le quai, quelques hommes désœuvrés fumaient ; sur le fleuve, un lourd bateau, de forme archaïque, glissait ; l'eau lente aux reflets du couchant semblait rouge.

Jamais elle n'avait ressenti si vivement sa supériorité ; l'enthousiasme ajoutait ses ailes à la belle ligne de sa sagesse ; elle s'honora longuement. Placée dans un milieu favorable, elle eût été peut-être une de ces femmes dont l'éventail tourne au sceptre, muses, marraines d'œuvres, amantes, inspiratrices. Une image la charma : dans la nuit du passé brillent les génies comme les vers luisants sur la prairie nocturne, ils projettent leur lueur de diamant sur l'être élu à les comprendre ; alors la chose d'art s'anime, la figure vit, la pierre parle, le phosphore spirituel vit sur toute l'œuvre. À l'architecte du Dôme et à l'Orcagna elle envoyait, à l'aventure, le baiser de son âme.

Quel privilège de soulever la dalle moussue et de réapparaître, plus aimable que vivant, à l'imagination enthousiaste, et de conquérir des âmes à travers les siècles !

Elle savait que Wagner préférait le suffrage sentimental à l'approbation compétente et se remémorait la boutade de Musset :

*Vive le mélodrame où Margot a pleuré !*

Ce qu'il y a de plus doux dans la louange sort des yeux et des lèvres de la femme. Les immortels doivent jouir de l'émotion qu'ils causent à ces êtres jeunes et jolis et qui peuvent tout donner par une expression de visage.

Incroyable puissance de la grâce dans l'effet d'un jeu des paupières ou de la bouche ! Une lueur dans le regard, une certaine moue aux lèvres irradiant de la joie ou de la peine. Quel sujet d'étonnement si on y songe ! Cette lueur n'est vraiment qu'un éclair, éteint aussitôt qu'aperçu ; cette moue ne dure pas davantage : aspects plus fugaces qu'une ride sur l'eau ou que l'oscillation d'une feuille.

Cela agit pourtant plus fortement qu'une action. Les sens ne servent que d'instrument à cette manifestation si subtile, à ce rayonnement de l'être si précieux, que l'humanité ne connaît pas d'autre expression du bonheur. Être aimé, c'est obtenir d'autrui ce mouvement secret qui troublait à cette heure l'âme de Simone, pendant un moment éprise d'un architecte sans nom, sans image, et d'un peintre moyenâgeux privé de légendes et d'anecdotes et de tout ce qui fait flotter une figure, devant la rêverie lettrée.

En descendant au restaurant pour le dîner, elle avait un de ces airs indescriptibles qui font dire aux gens du Midi qu'on est « brave » ce jour-là.

Et brave signifie qui peut braver la critique, qui s'impose en gentillesse et accortise.

Les nombreux dîneurs furent de ce sentiment et lorgnèrent assez discrètement cette dame seule, dont la beauté blonde et le cachet parisien les incitaient à de multiples commentaires.

Elle hâta son repas ; l'assurance ne lui manquait point, mais il l'ennuyait de plaire à ces hommes quelconques alors qu'elle entendait encore l'éloquent discours du Campo Santo.

Ayant mis son chapeau, elle sortit et suivit le quai. Sitôt suivie, elle rebroussa chemin. Sur son ordre, un garçon alla lui chercher une voiture et elle se fit conduire au Dôme ; et la voiture restant arrêtée, elle regarda.

La lune se levait ronde et pleine, nacrant le marbre, pâlisant l'herbe ; tout paraissait plus vieux et plus grand, presque farouche. La nuit simplifie l'édifice, noie le détail et il ne reste que des profils, des masses. La tour penchée semblait une seule colonne. On eût dit que le Baptistère couronnait l'abside de la cathédrale, et les trois édifices, pour l'œil, touchaient au long mur du Campo Santo comme à une base collective. Toute la vie et ses quatre actes tenaient sur cette place. Ici, l'enfant reçoit un nom, et entre dans la communion véridique. Là, il viendra, homme, avec la femme de son choix ; là-bas, il ira reposer après l'amour, après la mort, et le Campanile a des voix de bienvenue pour le nouveau-né, des *laetare* pour les époux, des glas pour les défunts ; c'est lui qui parle et qui commente les cérémonies des trois temples, temple de la vie, par où on entre, temple de l'amour où on s'unit, temple de la mort où on s'endort.

Dans le soir clair et parfumé, les cloches sonnaient une fête du lendemain.

Simone ne se sentait plus seule, comme à Monte-Carlo, comme à Gênes. Les heures de cette journée avaient été vives, colorées, heureuses. L'âme de Pise accueillait son âme, en sœur aînée ; la jeune femme et la vieille ville échangeaient de doux propos, de cœur à cœur. Pourquoi M<sup>me</sup> Davenant ne bornerait-elle pas son voyage à un séjour à Pise ? Elle s'interrogea étonnée d'une telle idée, quand Florence et Rome, ces cités magiques, la sollicitaient.

Dans sa chambre, elle rêve encore au monde nouveau qu'elle a découvert, ce monde où l'on est accueilli sur le style de ses sentiments et où on ne rencontre ni envie, ni bonnes amies d'aucune sorte, ce monde pur et rayonnant où la désillusion est impossible, ce monde qui a donné à l'autre ses motifs de sensibilité, ce monde de création et d'amour où les hommes dieux travaillent pour le rachat de l'homme espèce. L'idéal, « la petite fleur bleue au cœur d'or » de Théophile Gautier, cette réalité spirituelle lui apparaît comme nouvelle.

Jusque-là, elle avait cru l'entrée des sanctuaires interdite aux profanes comme un temple juif, et qu'il fallait une lourde et minutieuse science pour affronter les merveilles.

Elle découvrait la sublime simplicité de la forme et aussi que la beauté luit pour tous, autant que le soleil dont elle est la sœur,

Que de chemin parcouru en un après-midi ! Quelle élévation subite de sa pensée ! Petite poupée de Paris qui se découvrait un cœur généreux, femme de comptable qui se présentait sans embarras devant les plus qualifiés des hommes ! Comme elle s'applaudissait d'avoir fui les vaines gens de Monaco !

Vraiment, ici, elle était attendue, et la destinée clémente lui donnait une impulsion de noblesse inoubliable.

En peignant ses cheveux, le dessin de ses bras nus, levés, et qui encadraient sa tête, la ravit ; bénéfice immédiat de la contemplation artistique, elle se regardait déjà avec des yeux de compétence et de complaisance. Des éloges de son mari lui revenaient ; il la qualifiait de femme de la Renaissance : « Tu n'as pas la tête de Botticelli, plus tourmentée que la tienne, mais tu as un corps analogue », cela ne représentait rien pour elle au temps où ce fut dit. Maintenant elle concevait que Botticelli était venu, après les Orcagna et les Pietro di Pucci, mêler le sentiment profane aux derniers traits de l'inspiration mystique.

Elle découvrit sa beauté physique ce soir-là, comme elle avait découvert sa beauté morale quelques heures auparavant ; deux fois flattée au plus vif de sa personne. Quand un être se tient pour précieux et rare, il se trouve dans la plus vertueuse situation. La femme qui se juge suréminente ajoute à son honnêteté ce que lui dit sa vanité ; et la plupart des tentations se trouvent écartées, sans lutte, par le simple jeu de la dignité.

Rien ne confirme davantage dans la vie droite que l'exagération de sa propre estime. Cette tension de vanité prépare à écouter un hommage, encore le faut-il rare et décisif; et de ceux-là aucune vie ne se trouve assourdie. Quand la pensée de Simone allait à l'architecte de la cathédrale ou au fresquite du *Triomphe de la Mort*, elle se voyait leur épouse et non leur maîtresse. Une raison pratique la suivait, au milieu de ses agitations, pour la guider; son esprit ne connaissait pas la prétentaine; les ailes de moulins, à son sens, ne se pavillonnaient que de coiffes folles; et le souvenir de Davenant suffisait du reste à l'empêcher de concevoir l'amour en dehors du mariage.

Elle ne s'avouait pas, ce soir-là, que le sosie de Davenant ne serait pas agréé; une ambition subite compliquait son choix, puisqu'elle se découvrait dans la même journée plus d'âme et plus d'attraits.

Elle se coucha avec un respect d'elle-même qui touchait à la vénération. Ne s'était-elle pas ignorée jusqu'à ce jour? Deux fois précieuse par la subtilité intérieure, par la forme artistique! Comme un s'apercevrait que son pécule a doublé, elle ne tarissait en jaculation d'avoir découvert son vrai prix, d'être proprement inestimable. Cette infatuation serait-elle aussi brève qu'elle avait été subite?

Pendant qu'elle durait, les heures coulaient charmantes; et elle eût voulu veiller, tellement elle éprouvait de joie à vivre. Avare qui a découvert un trésor, artiste qui a conçu un chef-d'œuvre, ne sont pas plus fiévreux ni plus heureux que la femme qui invente de nouveaux motifs de s'aimer.

Cette ivresse, d'où venait-elle? D'un mur d'église, de vieilles fresques à demi effacées et repeintes. Mystère de nos joies qu'on a plus de difficulté à expliquer que nos peines. Les sujets de larmes ou d'angoisse surgissent à chaque instant; les thèmes d'allégresse, très rares, s'inscrivent à une portée: celle de la personnalité.

Les tout-puissants despotes ne nous paraissent privilégiés que par la flatterie soutenue qui les entretient dans l'estime d'eux-mêmes. Combien plus enviable de n'avoir qu'à se pencher sur soi respirer le plus pur encens!

Simone s'endormit, les lèvres souriantes, le cœur épris d'elle-même.

V

L'ÂME ESTHÉTIQUE

*L'œuvre recèle une certaine vertu qui agit parfois plus vivement  
que n'aurait pu l'artiste en personne, car le temps ajoute sa  
puissance à ce qui lui résiste et qu'il n'a pu emporter.*

Simone après le déjeuner s'acheminait vers le Campo Santo, lorsqu'elle aperçut, lisant son bréviaire, un petit prêtre, maigriot, à soutane usée, qui se tenait à l'ombre du Baptistère. Une idée lui vint. Le guide lui répugnait : ce banal bouquin entrevu à toutes les mains, le cicérone plus encore, espèce de domestique de place ; en apercevant le vieil ecclésiastique, elle vit le meilleur explicateur des scènes de sainteté qui couvrent les murs du cimetière pisan. Ce serait certainement moins banal que les phrases bonimentaires des professionnels et la sécheresse de l'in-I2 percaline.

— Monsieur l'abbé, comprenez-vous le français ?

L'autre leva les yeux, regarda longuement l'interlocutrice.

— Je le comprends et le parle !

— Peut-on vous demander une heure de votre temps en vous offrant un secours pour vos pauvres ?

— On peut me demander une heure sans aucune offre, si mon ministère vous est utile, Madame.

— Je ne sais si l'explication des fresques rentre dans votre ministère. Je voudrais que vous entriez avec moi (elle montra le Campo Santo) et qui vous m'aidiez à déchiffrer ces légendes que j'ignore.

— Très volontiers ! fit-il en pensant : « C'est une protestante qui ignore la Légende dorée, mais c'est une Parisienne originale, de décision et singulièrement jolie. » Vous êtes seule à Pise ? demanda le prêtre.

Gracieusement, mais fermement :

— Pardon, Monsieur l'abbé, nous sommes convenus que c'est moi qui questionne.

- Oh ! fit-il, double méfiance du prêtre et l'italien.

Elle fit « non » de la tête.



— Simple fantaisie d'une femme qui arrange les choses pour son plaisir.

L'ecclésiastique s'inclina.

Elle voulut qu'il passât d'abord au seuil ; lui, très intrigué, la suivait. Elle tourna à gauche.

— Qu'est-ce que ce vieillard entouré de diables ?

— C'est Job.

— Pourquoi dit-on : pauvre comme Job, puisque le Seigneur le fit plus riche qu'il n'avait été ?

— Peut-être, Madame, parce qu'on souffre plus du manque qu'on ne jouit de l'abondance.

— C'est vrai, cela !

Enhardi, il commença :

— Il y avait quatre scènes. Andrea di Firenze, peu connu...

— Ah ! Monsieur l'abbé, je ne suis qu'une femme et, ayant la tête petite, je n'y mets que ce qui peut y rester. Que fait le diable auprès de Dieu ?

— Madame, il demanda la permission de tenter Job.

— Croyez-vous que la tentation ait toujours lieu par permission divine ?

— Sans doute : rien n'arrive contre la volonté divine.

À cette réponse un peu poncive, Simone pressa le pas : « Elle me prend pour un sot », pensa le prêtre.

Devant les Piétro di Puccio, elle le prévint :

— Attendez ! je crois m'en tirer toute seule ! Il était difficile de s'y tromper : dans la peinture sacrée, un homme et une femme nus ne pouvaient être qu'Adam et Ève.

— Comprenez-vous quelque chose à la Genèse ? demanda-t-elle.

« Elle est impénitente, pensa-t-il. Ce n'est pas même une protestante, mais un esprit fort. »

— Mon Dieu, Madame il y a deux façons de lire les livres sacrés : traditionnellement comme ont fait les artistes, ou positivement comme on le tente aujourd'hui. Ainsi, paradis veut dire parc ; arbre du bien et du mal, stèle de bois, stèle ligueuse, gravée de formules magiques. Préférez-vous qu'Ève ait déchiffré une inscription ? Moi, j'aime encore mieux le fruit ; image pour image.

— Ce sont donc des images ?

— Eh ! Madame, que voulez-vous que ce soit ? La surnaturalité n'a pas d'expression naturelle. Dieu le père est un vieillard vénérable ! À la réflexion, comment associer l'idée de divinité et celle de l'âge ? Les rationalistes sont des sots. Ils critiquent une opération dont ils ignorent les termes.

— Vous avez raison, dit Simone à l'étonnement du prêtre, pour les images.

Le catéchisme gagnerait à être un album. À l'œil tout cela se conçoit. Mais si on relit, après l'enfance, où on apprenait par cœur, on se perd. Voyons, monsieur l'abbé, qu'est-ce que le péché originel ? Est-ce le péché d'où les autres découlent ou bien ce péché découle-t-il de l'origine de l'homme ?

— Ceci est bien fort pour une femme ! Qui vous a dit cette formule ?

— Je vous donne ma parole que je pense à cette question pour la première fois.

— Où l'avez-vous lue ?

— Oncques n'ai lu un livre traitant du péché originel ; mais expliquez-moi votre étonnement !

— Il est extrême : car la théorie du premier péché, produit par l'imperfection et non par la volonté d'Adam, appartient à un ordre d'études qu'on appelle l'occulte.

— Eh bien ! j'en fais, sans le savoir, je vous jure. Mais le climat pisan convient à ma cervelle et je me sens plus intelligente que je n'ai jamais été.

— Alors, vous êtes amoureuse ?

Elle secoua la tête.

— Ou vous allez le devenir : c'est l'approche du dieu qui se fait sentir.

Elle regarda le petit prêtre, à la soutane piteuse.

— Vous avez des éclats d'étrangeté, Monsieur l'abbé.

— Moins que vous, Madame, moins que vous...

Elle sentait la curiosité de plus en plus vive du clerc et voulait y résister. Elle continua à regarder les murs. Dans les vendanges de Benozzo Gozzoli, elle ne reconnut pas Noé ivre et ses fils.

Le prêtre eut le plaisir de lui signaler le mouvement si curieux de Sein qui se prépare à jeter son manteau sur la nudité de son père, mais le dos tourné et sans regarder, trait souligné par la fameuse vergogneuse qui ouvre ses yeux démesurément derrière sa main aux doigts écartés. Elle ne déchiffra pas plus la malédiction de Cham. L'indication de son cicérone improvisé était brève, discrète : et il lui semblait pauvre. Elle le laissa rubriquer les compositions charmantes et qui dénaturent si heureusement le thème sémitique : ces victoires d'Abraham à la mode du quinzième siècle, ces noces de Jacob imitées d'une fête chez les Médicis, cette histoire de Moïse transposée en formes florentines : ce rajeunissement des vieux motifs de la foi la charma.

— Le génie, Monsieur l'abbé, c'est peut-être faculté de sentir l'âme des choses et des textes et de la faire sentir à d'autres âmes. Vous, les fils d'Aaron, vous avez été des paresseux, vous êtes des paresseux ; les artistes ont fait leur devoir, eux, ils ont rajeuni, vivifié, actualisé, ce que vous avez vieilli, endormi, momifié et

cliché. Avez-vous des sermons contemporains de Benozzo Gozzoli ? Ils doivent être assommants, illisibles.

— Oh ! Oh ! vous allez rudement dans la correction fraternelle. Nous ne pouvons pas apporter comme l'artiste, une vision individualiste ; possédant la vérité, nous sommes immuables.

— La vérité, pour vous, s'appelle la chasteté, et pour une femme, l'amour. Qui se trompe ?

— La femme !

— Non, personne ! Chacun la perçoit selon sa nature.

— Je cherche à quelle communion vous appartenez fit-il.

— Ne cherchez pas.

— Seriez-vous théosophe ?

— J'ignore jusqu'au sens de ce mot. Je suis une carpe, mais une carpe vivante et vibrante qui a des sentiments à défaut de doctrine.

Simone s'étonnait un peu de ses répliques, elle se sentait en intelligence, comme on se sent en beauté. Un peu vaine de jouer avec la perspicacité de ce prêtre, dont elle ne soupçonnait pas la bizarre supériorité et qui, cependant, se trompait sur elle, lui attribuant un développement intellectuel qu'elle n'avait pas.

Sans se l'avouer, elle s'essayait à la coquetterie cérébrale et se grisait d'y réussir aussi bien. Ce flirt des intelligences, nouveau, l'amusait.

— Ne me dites rien ici, dit-elle en arrivant aux Orcagna, le maître lui-même m'a parlé.

— Vous êtes donc déjà venue ? Permettez-moi de vous faire remarquer l'ange épouvanté du sort des âmes qui lui étaient confiées, et aussi comme le geste du Christ, montrant la plaie du côté et la plaie de la main, est supérieur à la colère jupitérienne de Michel-Ange.

Elle se tut, ne connaissant pas la Sixtine et désireuse de l'avouer.

— Voilà ce que vous donnez pour l'état parfait ?

— La Thébaïde ! Ceux qui renoncent sont les plus grands.

— Apparence ! Monsieur l'abbé. Si vous aviez une femme valétudinaire ou d'humeur fantasque et plusieurs enfants à nourrir ou à caser, vous seriez un peu plus à plaindre qu'à lire votre bréviaire. La famille ou simplement le mariage impose des devoirs lourds, lassants. À quoi renoncez-vous ? À la femme. Vous écarterez ainsi un élément de vertige, une cause de complications, et je ne sais pas s'il faut vous en faire un mérite : j'y verrais plutôt un calcul inconscient, un effet d'égoïsme inavoué. Si vous saviez ce qu'il faut de patience, de bonne volonté, de souplesse, de vertu pour rendre une femme, je ne dis pas heureuse, mais tranquille, calme, supportable, vous frémiriez ! Car l'inquiétude de sa nature éclate

dans toutes les conditions, et un homme ne sait ce qu'il vaut, que lorsqu'il a résisté aux épreuves de l'intimité, fût-elle la plus tendre. Est-ce que les anachorètes ont écrit leurs impressions ?

— Oui, nous avons la vie des pères du désert. Leurs tentations étaient effroyables.

— Forcément : elles venaient non de la nature mais de leur imagination, et c'est un serpent plus subtil que celui qu'on voit dans la fresque de Pietro di Puccio.

— Madame, vous avez des idées si particulières que je serais curieux de connaître ce que vous pensez du serpent.

— Je n'en pense rien, fit Simone.

Puis, se reprenant dans un mouvement de vanité :

— Je pense que le serpent était intérieur. Actuellement, il vous siffle l'incitation à la curiosité ; vous voudriez savoir quelque chose de moi, parce que je suis pour vous une inconnue, une femme assez bien pour avoir le droit d'être sotte et assez spirituelle pour se permettre de n'être pas jolie.

— Oui, il y a chez vous de l'antinomie.

— Antinomie ? demanda-t-elle.

— Antithèse, si vous voulez : deux éléments contradictoires, féminité et pensée.

— Chez la femme, la pensée est accidentelle, sentença-t-elle sans se douter que, cette fois, elle prononçait une formule profonde.

— La faculté réceptive de la femme se manifeste dans l'impression esthétique ; elle subit le rayonnement d'une œuvre comme elle subirait le magnétisme de son auteur, et souvent davantage, car elle le rêve cet auteur et elle le rêve avec l'auréole du chef-d'œuvre. C'est une possession artistique, noble, sereine, mais c'est une possession où, comme dans la diabolique, la patiente se trouve incidemment douée d'un entendement plus subtil, et parle une langue qu'elle ignore en son état habituel ; possession d'une volupté bien haute, car l'incube ici est génie, c'est-à-dire le mâle dans son expression transcendante.

— Voici l'histoire de saint Renier, patron de Pise, par Simone Memini et par Veneziano.

Il la raconta, semblable à mille autres. Le saint, après avoir donné son bien aux pauvres, part pour la Terre Sainte, où il se fait ermite ; il se bat contre le diable et contre des lionnes ; puis des miracles sans nombre s'égrenent.

Simone n'écoutait pas : elle songeait à ce mouvement vers la solitude qui caractérise le commencement de la perfection, cette fuite, du monde, nerveuse, irraisonnée de ceux qui cherchent Dieu, cette conception étrange du salut à

l'écart, qui supprime jusqu'à la possibilité des œuvres de Miséricorde, ce développement immense de cinq cents mètres de peinture conduisant à l'inactivité contemplative, conduisant à l'incomparabilité du désert.

— Les Pisans ont-ils été plus dégagés que les autres Italiens des intérêts du siècle ? demanda-t-elle.

— Non, Madame, ils furent plus malheureux que leurs frères, mais non plus sages.

— Alors cet idéal prêché sur tous ces murs n'a séduit personne ? Pourquoi le proposer ?

— Madame, si vous dissertiez sur l'amour humain, vous le définiriez fidèle, absolu. Pourquoi vous étonnez-vous que l'amour de Dieu prenne le même aspect ? L'amant n'a d'autre rêve que d'être seul avec l'aimé, que l'aimé soit homme ou esprit, parce qu'on ne possède rien que par l'intimité, le face à face !

Elle trouva que ce prêtre parlait bien de la passion et aussi que, en catégorie sociale, il représentait véritablement une élite, par la nature même de sa fonction. Pieux ou non, intelligent ou médiocre, l'homme qu'on appelle « homme de Dieu » prononce chaque jour les mots les plus formidables du lexique humain : ses mains, pour lourdes et grosses quelles soient, manient les reliques insignes et font des gestes d'une si grande signification ! Bénir, absoudre, lier et délier, consacrer enfin, quelle dignité indépendante de la personne ! Et comme elle avait compris l'art, Simone comprit la religion, son rôle nécessaire à la vie sociale, sa place marquée dans la civilisation. Aux scènes de la vie de saint Ephèse, elle regarda longuement le combat où on ne voit que des chevaux de bois et de lourdes lances, et se parlant comme à elle-même :

— Vu la rareté du génie et même du talent, le prêtre est frère de l'artiste, il en fait le perpétuel intérim.

L'abbé éprouva un déplaisir à cette formule, l'esprit sacerdotal regimba.

— Nous avons eu du génie, nous aussi ; ce que raconte un Giotto, nous l'avons conçu, enseigné, parfois vécu, et s'il n'y avait pas eu des saints, il n'y aurait pas de peintures sacrées. Mais l'immortalité et le génie n'ornent que les tombes de leur vert rameau, et je ne vois pas que l'art soit aujourd'hui mieux représenté que la foi.

— C'est selon, l'acteur sacré se donne moins de mal, en son art, que l'acteur profane dans le sien, observa-t-elle.

Visiblement l'abbé se montrait préoccupé et un peu nerveux, comme un qui se contraint et parle d'une chose en pensant à une autre, plus importante.

Pourtant, il se résigna à son rôle de cicérone, et étant écouté, il s'efforça d'intéresser, laissant s'exhaler, à propos d'une date, son amour pour la cité natale.

—Eh! oui, Madame, Giunta de Pise est le plus ancien maître, antérieur à Margaritone et à Cimabue; et Nicolas, et son fils Jean qui construisit notre cher Campo Santo, fut le premier sculpteur italien. Notre Dôme devance de deux siècles celui de Florence. Nous avons été, en tout, les précurseurs. Nous étions aux Croisades; la république de Pise fut héroïque, et cependant elle tomba dans la servitude, au moment où Florence et Milan resplendirent. J'ai pour ami un homme, encore jeune, qui porte le plus grand nom de notre histoire et qui vit oublié de ses concitoyens, tristement... Gherardesca!...

Il s'arrêta un peu, gauche, à force de vouloir dire une chose qu'il n'osait pas.

Curieux effet de l'habitude intellectuelle, ce nom, qui sonnait pour lui comme la trompette glorieuse de l'âge héroïque, ne signifiait rien pour une oreille et une mémoire cisalpines.

—Pise, c'est le commencement de l'Italie et aussi le bout du monde pour l'incuriosité du siècle. Sans Florence, nous serions admirés. Ah! Florence!

Il y avait de la haine, de la rage dans sa façon de prononcer ce doux nom.

—Vous avez souffert, à Florence? demanda-t-elle.

—Non, mais Florence a ruiné Pise. C'est de la rancune pardonnable, puisque je parle à une femme. Vous avez vu des rivales, des êtres moins beaux que vous, dans des fortunes admirables, cités et adulés parce que les circonstances les ont fait rencontrer avec des hommes puissants ou riches. Peut-être avez-vous une âme incomparable, peut-être êtes-vous pour l'amour ce qu'est le saint dans la foi une perfection? Qui le sait? Qui le saura jamais sinon l'aimé! L'amour est par lui-même un secret, et surtout quand il tend à Dieu, donc, ce que nous en voyons est bien peu et défie l'analyse. Ne dites pas: celui-là est un saint; l'artiste intérieur ne montre jamais son ouvrage. Connaissez-vous saint Labre? Il déplait aux dames; il n'intéresse l'orgueil d'aucun ordre; il poussa la douceur et l'humilité à un point extrême; son chef-d'œuvre fut pour Dieu. Et ne vous récriez pas: le besoin de suffrage est toujours une infériorité.

—Loin de me récrier, je n'ai qu'à regarder en moi, pour y trouver une ascétique qui n'a pas Dieu pour objet, mais tend à une perfection relative. Ce n'est ni la peur de l'Enfer, vous le pensez bien, ni celle de l'opinion qui arrête une femme au bord de la faute: c'est simplement l'idée de sa propre perfection qu'elle compromettrait. Le commandement fameux, le sixième commandement, la raison, la dignité le donnent aussi bien que la foi: l'expérience de la vie et la voix de l'égoïsme également l'approuvent: ce n'est pas un ordre pur et simple, mais le conseil le plus compétent qui puisse être donné aux deux sexes, pour leur bien. Vous ne vous doutez pas, confesseurs et casuistes, du mysticisme féminin et combien nous pensons à la perfection de notre état. Elle consiste à résister à ce

qui diminuerait notre prix. Nous allons beaucoup plus loin que l'Église; elle nous impose le mariage, mais nous considérons toutes que les motifs du mariage en forment la dignité, comme la qualité de l'époux. Qu'on s'unisse à un nom, à une fortune, qu'on se vende contre une situation ou des diamants, pourvu qu'on passe à l'Église, elle est satisfaite; notre conscience veut davantage. Le mot mariage exige une épithète, sinon il n'a qu'un sens législatif.

— Quand Dieu donna sa loi, sur le Sinaï..,

— Mais, Monsieur l'abbé, Moïse n'a pas inventé le mariage; et quoique je ne sache pas un mot d'histoire, j'ai entendu dire que ce prophète n'était pas très ancien.

— Pour vous, Moïse n'est pas ancien?

— Je ne sais pas les dates, mais l'Égypte était vieille quand Moïse monta au Sinaï.

— Je vois que vous donnez dans les idées du jour, vous critiquez la Bible.

— Moi! Je n'ai pas d'idées et je n'ai jamais lu la Bible. J'en sais ce que Pietro di Puccio raconte, les histoires, et assez mal, puisque j'ai eu recours à vous, pour m'expliquer le Campo Santo.

— Je vous ai bien peu servi.

— Vous m'avez aidé à penser.

La femme a besoin de réplique pour s'assurer son impression. Le sexe n'est tout à fait sûr des idées que lorsqu'il parle.

— Et vous allez voir l'Italie, toute seule?

— On cause si bien avec les immortels! Je n'oublierai jamais mon colloque avec l'Orcagna. Oui, j'emporterai de Pise un souvenir profond.

— Croyez-vous à l'influence des astres, Madame?

— Je crois à l'influence du nuage sur mon esprit, du brin d'herbe sur mon pied, de ce vous me dites et de ce que je répons.

— Madame, il y a ici un palais qui a gardé toute son ancienne décoration...

— Gênes m'a brouillée avec les palais, pourquoi cette question?

— J'avais cru voir en vous un être fatidique.

Puis il se tut, gêné d'avoir parlé et maintenant de se taire, et salua.

Elle lui tendit une pièce d'or, avec un gracieux sourire, et le quitta sans avoir rien accordé à sa visible curiosité.



## VI

### L'ESSEULÉ

*N'enviez pas les rejetons d'une souche illustre une fatalité  
insurmontable pèse sur les vieilles familles pleines de gloire.  
Les noms d'autrefois sont aussi lourds que les armures, et  
ils écrasent une destinée comme le harnachement guerrier  
écraserait nos corps d'aujourd'hui.*

Il ressemblait à Don Quichotte jeune. Quoique le noble hidalgo de la Manche ait été vu un peu différemment par chaque artiste, sous tous les crayons, c'est un homme long et osseux, au front bombé, au grand nez et à l'expression triste et exaltée.

À vingt ans, le chevalier de Dulcinée du Toboso devait ressembler au comte Ugolino de la Gherardesca.

Assis dans une cathèdre en bois dur bellement sculpté, devant une lourde table à cariatides, il achevait son déjeuner. Sur un plat d'argent cabossé, mais armorié, des pommes de terre à l'eau mettaient l'humilité de leur peau grise, et dans la coupe de vermeil au pied formé par deux lutteurs étroitement enlacés, il n'y avait que de l'eau.

Dans la salle lambrissée à mi-hauteur, les panneaux vermoulus laissaient couler leur poussière, au-dessous de vieilles fresques; et les portières de tapisseries des Flandres, aux trous déchiquetés, aux fils pendants, oscillaient au moindre vent. Le caissonnage du plafond sculpté, doré et peint, représentait le zodiaque, les saisons, en petites figures qu'encadraient des panneaux en grisaille jouant le bas-relief. Le plancher en marqueterie reproduisait des motifs du plafond, mais les lames remuaient au pas du domestique, un vieillard à l'aspect rustique, en bras de chemise et en pantalon de velours marron.

Le comte portait un complet gris. Les manchettes de sa chemise s'effrangeaient sur sa main longue et fine.

Un chat noir se frottait aux meubles, faisant ses griffes sur un coffre de mariage, inestimable.

Le vieux serviteur apporta du fromage et une sorte de compote dans des us-

tensiles précieux, et au lieu de se retirer, resta, décidé à dire quelque chose qui le hantait visiblement.

— Monseigneur... fit-il de sa voix rude.

Le jeune homme leva sur lui ses beaux yeux l'éclat fébrile.

— Monseigneur, il faut faire réparer la toiture, il pleut jusque dans la chambre d'honneur. Tout pourrit...

— Je le sais ! répondit, d'une voix musicale, le comte.

— Monseigneur, il vaut mieux perdre quelque chose que tout ce qu'on a. À la place de Monseigneur, moi, je vendrais quelque bibelot, pour préserver le palais qui croule... Il croule, Monseigneur !

— Sichem est revenu, fit le comte durement je t'avais défendu de recevoir ce corbeau qui guette ma dépouille.

— Monseigneur... Si Monseigneur voulait m'écouter... Il y a un poignard au grenier, un poignard qui ne sert à rien... Sichem en offre trois mille livres.

— Un chef-d'œuvre ! Une chasse court de la garde au pommeau ; il a fallu des années pour la tirer du fer.

— Il se rouille !

— Tout se rouille ici, moi d'abord ! Je t'avais défendu de laisser entrer Sichem et tu as profité de mon absence pour lui permettre de visiter de nouveau.

Le domestique tira de sa poche trois pièces d'or.

— De quoi vivre un mois... acheter du plâtre... quelques vitres... quelques tuiles...

— Oui, tu reçois trois pièces d'or ; mais tu ne sais pas si Sichem n'emporte pas un objet.

Le serviteur eut un rire muet.

— Comme on connaît les brocanteurs on les surveille... Il ne s'y risquerait pas.

Et, retroussant ses manches, il montra des bras musculeux.

— Il me pratique depuis des années qu'il guette les antiquités de Monseigneur ; il sait que s'il manquait quelque chose, sa carcasse ne tiendrait pas un jour entière.

Ugolino prit sa tête dans ses mains ; et le vieux serviteur s'en alla, contrit d'avoir ravivé la tristesse de son maître.

Le vieux palais aux murs de forteresse faisait fière et sombre figure sur la rue ; mais sa toiture ne le défendait pas de la pluie ; et les vitres brisées, les fenêtres sans ferrures, les conduites d'eau crevées ou absentes préparaient une ruine fatale, seulement ralentie par la sécheresse du climat.

Le noble seigneur, le menton dans ses paumes, regardait en face de lui. Il en

était réduit à vivre comme un pauvre, et on venait lui parler de réparations coûteuses. Autour de lui, les vieux objet précieux abondaient, pressés les uns sur les autres comme dans un musée trop étroit ; machinalement ses yeux parcouraient les murs, les consoles, et son visage s'apaisait. Sans doute, il pleuvait dans ses chambres, mais rien n'était encore sorti du palais, et cette idée consolait l'étrange personnage de tout le reste.

Baptista rentra, et d'un air peu assuré dit :

— Monseigneur, c'est Monsieur... Sichem !

— Au diable ! fit le comte.

— Merci ! fit une voix derrière la porte. C'est dans la tradition que les grands seigneurs rudoient ceux qui leur veulent du bien.

L'homme qui entra ne ressemblait à Shylock que par le type d'oiseau de proie et ce nez fatidique qui semble chercher la bouche pour y entrer. C'était un brocanteur de haut vol, patient, presque savant, qui ne faisait que de grandes affaires. Or, le palais des Gherardesca lui représentait un beau million de bénéfices. Il souffrait et il enrageait d'assister, depuis des années, à la maladie, à l'agonie des merveilles qui moisissaient, s'effritaient, pâture de l'humidité, des vers, de la rouille.

Il avait conçu le dessein ingénieux et vraiment esthétique d'acquérir tout le palais et de le vendre complet, depuis les lames du parquet et les caissons du plafond jusqu'aux fresques et aux anneaux de bronze du mur extérieur, à un musée américain. Cette opération valait son insistance inlassable. L'authenticité des objets et leur réunion en faisaient une série non pareille, comme expression de l'art italien au XV<sup>e</sup> siècle. Rassembler, même à prix de diamant, ce qui se trouvait là, eût été impossible. Le palais conservait non seulement les chefs-d'œuvre des appartements d'honneur, mais aussi ses meubles et ustensiles d'utilité et de ménage que leur vileté destine à périr, dès qu'ils ne servent plus. La cuisine gardait encore ses accessoires du XV<sup>e</sup>, et les chambres de domestiques étaient remplies de vieilleries usuelles, fort rares. Depuis des années, M. Sichem restait à l'affût de cette affaire, sans obtenir même les pièces à moitié perdues. Graissant la patte à Baptista, qui versait les bonnes mains dans le budget du ménage, il ne cessait de surveiller le palais ; il l'eût volontiers réparé à ses frais, tellement il souffrait à l'idée que cette grande aubaine lui échappât.

Une passion ne tire pas toujours sa force de l'objet, et la constance du brocanteur eût fait honte à celle d'un amant. Le monde moderne, en brisant les hiérarchies, n'a laissé d'autre différence entre les hommes que celle de la bourse ; et l'argent, devenu le seul pouvoir, le seul prestige, a pris la place des autres mobiles.

Autrefois, il existait des degrés que le riche ne franchissait pas, sinon par exception et à force d'intrigue : la société a toujours été corruptible. Aujourd'hui, elle rend à l'or un culte désintéressé, vraiment mystique. Un riche, cela signifie autant que jadis : « un sage, un noble ». L'or a été substitué comme synthèse aux diverses catégories et non comme moyen de réalisation, mais abstraitement, en lui-même ! Or, M. Sichem voyait beaucoup d'or dormir sous la poussière et les toiles d'araignées dans ce palais. Cela lui semblait un acte de démence, punissable socialement.

— Eh bien ! Monsieur le comte, il m'est enfin permis de vous voir...

— À quoi bon ! Nous n'avons rien à nous dire.

— Si fait ! j'ai à vous redire mes offres qui sont sages... Vous ressemblez à Tantale, à un Tantale volontaire, car celui de l'histoire ne pouvait changer son or en pain et en vin. Vous préférez périr au milieu de la fortune que de vous séparer de quelques objets dont vous ne jouissez pas et qui s'abîment. Puis-je vous proposer de payer certaines réparations, sans rien demander en échange ?

— Vous êtes donc bien sûr que ma dépouille ne vous échappera pas ?

— Je vous jure, Monsieur le comte, qu'en dehors de toute affaire je ne me résigne pas à assister à pareil désastre. Chacun a sa faiblesse ; il y en a qui ne peuvent voir un pauvre sans lui donner ; moi, je ne puis contempler un objet précieux en danger sans vouloir instinctivement le sauver, le réparer. Or, depuis que j'ai l'honneur de vous connaître, j'ai suivi, et avec quelle douleur, le salpêtre dévorant les fresques, les mites trouant les tentures, la rouille rongant le fer, le vert-de-gris couvrant le cuivre, l'argent s'oxydant, les boiseries en proie aux taretts. Écoutez, on entend les insectes vider vos panneaux. Tenez...

Il se baissa et prit entre le pouce et l'index une pincée de poudre de bois, et la mit sur le dos de sa main gauche.

— Voilà à quoi se réduit une œuvre dessinée par Pisanello et exécutée en cœur de chêne par un prodigieux ouvrier : ces palmes qui encadrent les médaillons sont-elles assez vermiculées ! Et cependant je fournis à votre Baptista l'encaustique qu'il faut.

— Ah ! vous faites encaustiquer mes boiseries ! fit le comte, parce que vous croyez qu'un jour elles tomberont dans vos mains. Je suis capable de tout brûler, le jour où j'en aurai assez de la vie et de me dresser un bûcher de Sardanapale !

Sichem avait verdi, et balbutiant :

— Ne dites pas des choses damnables comme celle-ci, des propos de fou. Détruire ces trésors, anéantir ces richesses, ce serait être un Érostrate, oui, Monsieur le comte, un Érostrate.

Il était sincère, l'idée de l'abolition de tant de choses précieuses l'affolait.

Dédaigneux, Ugolino dit :

— Que cela est étrange ! La beauté de ces objets, vous ne l'avez jamais sentie. Vous ne pensez qu'à leur pesant d'or. L'incendie de mon palais vous trouble au même titre que le geste d'un ivrogne qui jetterait au feu une liasse de billets de banque. Eh bien ! Monsieur Sichem, pour moi, je me croirais avili, si je pensais, fût-ce un instant, à la valeur vénale de ces choses. Elles n'en ont aucune pour moi, étant vraiment inestimables, et non par leur beauté, que je sens, moi, pourtant ; mais parce qu'elles sont le legs d'une race éclatante et malheureuse. Je ne suis qu'un revenant. Les Gherardesca sont morts depuis longtemps : le dernier périt de la peste en 1348. À onze ans, celui-là, Renier, fut nommé capitaine du peuple, tellement son père, Fazzio, était aimé des Pisans. Ces murs, ces fresques, ce qui orne ici, témoignent d'une de grandeur véritable ; custode de ces reliques, je mange un pain sec dans un cadre qu'aucun milliardaire ne peut acquérir. Ces fresques, ces tapisseries, ces meubles portent la guivre de sinople. Tout cela a été inspiré, commandé et payé par mes pères. Ne me plaignez pas trop, Monsieur Sichem : tant de gens vivent du présent si fugace ou de l'avenir si incertain ; je vis du passé. Les Gherardesca ont été tels que l'histoire les peint, ils ont bu et mangé dans la vaisselle d'argent dont je me sers, et je dors dans le lit où expira Manfred, vainqueur des Aragonais. Mais je vous parle comme à un chrétien et vous n'êtes pas un chrétien.

— Je suis un civilisé, Monsieur le comte, et vous conteste le droit de laisser l'œuvre du génie devenir la proie du temps. Vous n'êtes pas maître de détruire le patrimoine de l'humanité ; or, les chefs-d'œuvre lui appartiennent.

— Faites-vous partie de l'humanité, vous, Monsieur Sichem ?

— Je crois même l'honorer, j'ai sauvé bien choses destinées à l'admiration des siècles.

Rêveusement et se parlant à lui-même, quoique à haute voix :

— Oui, voilà ce qu'ils ont trouvé : l'humanité, terme vague et sentimental qui permet de cacher ses appétits sous une honnête apparence. Autrefois, vous auriez été un brocanteur, un bric-à-brac, un marchand ; maintenant, vous êtes quelque chose entre Mécène et Médicis, vous sauvez les chefs-d'œuvre ; demain, vous exigerez que votre nom soit sur le cadre du tableau déniché et rentoilé. On lira : « Vendu par un tel ».

— Monsieur le comte, je ne suis pas un homme de la bande noire, je travaille pour les musées.

— Bon Pandarus, excellent Phénicien, jadis vous vendiez des garçons et des filles aux débauchés, et vous étiez méprisé. Aujourd'hui, vous vendez des chefs-d'œuvre aux musées et vous voulez être honoré. Vous saviez la beauté de la

misère, du travail ; vous la sauvez encore de l'humidité, de la ruine. En somme, après l'artiste qui a fait le chef-d'œuvre, vient, en bonne hiérarchie, celui qui l'achète, n'est-ce pas ?

— Monsieur le comte, le destin de l'œuvre d'art n'est-il pas le musée ??

— Imbécile ! le destin de l'homme serait donc l'hôpital. Là aussi on soigne, on répare, on conserve. Le musée ! Le Campo Santo des belles choses. Si vous compreniez que l'œuvre d'art est une personne, qui reste vivante, tant que celui qui l'a désirée et aimée existe, vous jugerez qu'elle devient une morte lorsqu'elle passe à des mains étrangères. Si ce palais renfermait une collection, il y a longtemps que je l'aurais changée en bien-être. Je ne suis pas un amateur et n'ai ni galerie, ni cabinet, ni vitrines : je suis le comte Ugolino de la Gherardesca, et je vis avec les reliques de ma famille. Il ne me reste que des choses ; je ne les quitterai ni abandonnerai, elles sont miennes. Les mites, les taretts, les insectes mangent tout ici ; l'ennui, la solitude, le poids des souvenirs, l'absence d'espoir me rongent bien, moi. Je durerai moins que ces objets : leur vie et la mienne se trouvent si étroitement liées que, si vous repassez mon seuil, je vous traiterai comme je vous aurais traité en treize cent... Sortez !

Sichem ne broncha pas.

— Monsieur le comte, j'étais venu avec une proposition ; il faut que je la fasse. Laissez-moi photographier les quatre murs de chaque pièce, je ferai le catalogue avec vous, devant vous ; ceci est pour vous ôter toute méfiance, et laissez-moi seulement arrêter la détérioration, laissez-moi conserver, à mes frais, ces belles choses.

— Elles vivent de ma vie et mourront de ma mort. Avec les photographies et le catalogue vous pourriez traiter un beau marché et, ma foi, hâter ma fin, dans un vertige de millions entrevus. Allons, détalez, Pandarus du bibelot !

Et à Baptista survenu.

— Écoute, toi : je suis seul, pauvre à ce point que tu me procures, je le devine, une partie de ce que je mange ; j'accepte ton secours, Baptista ; sans toi, je devrais acheter mon pain moi-même, je suis à la merci de ton dévouement. Cependant si tu rouvres ma porte à cet homme, quelque indispensable que tu sois, quoi que je te doive, foi de Gherardesca, prends garde !...

Le domestique, médusé, se retourna vers M. Sichem et dit de façon à rassurer son maître :

— Filez !...

— Vous êtes un pauvre fou ! déclara l'antiquaire.

Le comte, calmé, reprit :

— Tu mens ! Je ne suis pas pauvre, puisque je possède, à ton estimation, des

millions ; je suis peut-être fou puisque je prends la peine de te donner des raisons d'âme à toi, homme des trente deniers. Il y a quelque chose que je t'aurais vendu, c'est le trésor de l'Aragon enlevé à Luco-Cesterno par Rieri, comte de Donoratico ; cela n'était que du butin. Si ce trésor m'est rendu, je te ferai appeler ; tu auras la préférence sur tes collègues.

Quand le marchand fut sorti, Ugolino promena un regard d'affectueuse complaisance sur ses murs ornés, il salua d'un regard aimant ces témoignages de sa race, et de la splendeur de cette race, qui l'empêchaient de désespérer, par le rappel perpétuel du grand passé dont ils étaient les admirables épaves.

Baptista, revenu, se planta devant son maître, comme il lui arrivait chaque fois qu'il avait quelque chose à dire qui dépassait sa fonction.

— Monseigneur, le trésor d'Aragon, j'ai idée qu'il est ici, derrière quelque boiserie. Quand je regarde les lézardes des murs, toutes ne me paraissent pas l'œuvre du temps.

— Allons ! Le trésor a été emporté dans château de la Maremme pendant la guerre de quatorze ans. Depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, depuis 1509 où Florence mit pour toujours le pied sur Pise, personne n'en a parlé comme d'une chose existante et la ruine de notre maison atteste que nul n'a possédé ni connu ce trésor.

La cloche de l'entrée sonna avec un timbre de bronze conventuel.

— Donna Sérafina ! fit Baptista.

Le comte soupira et fit un geste évasif et résigné, murmurant :

— Après le juif qui guette le palais, la dévote qui guette la couronne comtale.

D'un mouvement résigné, il se leva. Il était grand, très mince et très droit, et donnait une ligne d'épée, mais sa tête un peu lourde penchait à gauche et ses cheveux longs et crépelés le rendaient archaïque. Pour le moins observateur, c'était la fin d'une race, la branche séchée d'une tige illustre ; la pauvreté enlaidissante de l'habillement soulignait son grand air de vaincu.

La dame qui entra tendit une main dure et lourde et s'assit comme une personne qui vient d'habitude. Elle était forte, aux lèvres duvetées, dans le genre qu'on nomme virago.

— Eh bien ! seigneur comte, comment la vie vous traite-t-elle ? Moi, je reviens de mes fermes ; j'ai vendu des bêtes à bon prix, les récoltes seront excellentes : je tirerai cette année quinze mille livres au bas mot !

Doucement, implacablement, il laissa tomber :

— Qu'est-ce que cela peut me faire ?

— Ce que cela peut vous faire ? Cela peut vous faire heureux : tout ce que j'ai est à vous, quand vous le voudrez.



— Je ne le voudrai jamais, vous le savez bien. À quoi bon cette persistance ?

— Pour vous, je serai toujours une paysanne, une fermière, une ancienne serve...

— Vous serez ce que vous êtes : une femme butée qui a dans la tête un dessein impossible.

— Impossible ! Pourquoi ? Dites-moi pourquoi ?

— Pourquoi la tour de Pise est-elle penchée ?

— Est-ce que je sais ?

— Enfin, elle est penchée et nul ne la redressera : c'est l'image de mon esprit.

— Si vous attendez de découvrir une femme aussi noble que vous, vous n'en trouverez pas dans toute l'Italie. Les Visconti, les d'Este, les Gonzagne, les della Scala, les Médicis sont éteints ! Vous êtes le plus authentique comte de la péninsule.

— Et parce que vous avez vingt mille livres en bêtes et en fourrage, vous pensez que vous pouvez devenir un jour la comtesse de la Gherardesca, pauvre folle !

— Ah ! cet orgueil du noble ! Qu'il est insupportable !

— Vous me forcerez à des déclarations peu obligeantes.

— J'en ai tant entendu !

— Pourquoi les provoquer ?

— Voyons vos déclarations, voyons-les...

— Vous l'aurez voulu et cela terminera probablement nos rapports. Ce n'est pas votre allure que j'envisage quand je vous juge, c'est votre vulgarité d'âme, entendez bien, c'est votre vulgarité intérieure, foncière, vos idées plus lourdes que vos mains, vos actes plus brutaux que vos pieds. Fille de mes fermiers, enrichie des dépouilles de ma maison, vous pensez acheter mon nom, avec ce que vos pères et grands-pères m'ont volé. Je m'ennuie et je vous reçois, comme je reçois le juif qui convoite mes objets d'art : à vous deux, vous me donnez à domicile le spectacle de l'ignominie humaine : et cela entre dans mon hygiène de me fortifier dans mon mépris des hommes. Sans le juif, sans vous, la solitude me pèserait ; à vous deux, vous me la faites aimer.

— Si je ne comprends pas cette fois, ce sera de ma faute, certainement ! Il n'y a que Baptista qui trouve grâce devant votre dédain.

— Baptista n'a jamais pensé qu'il hériterait de mon titre et de mon nom : il me sert sans arrière-pensée, il sert ma maison plus que moi ! Au reste ma maison est la sienne : Baptista est chez lui dans ce palais ; je ne dirai pas qu'il a les clés, puisque je n'ai rien, mais s'il voulait vendre, à mon insu, tel objet, il serait riche ; il mourrait plutôt que d'y penser. S'il me désobéit, c'est par zèle, et encore sur

certain points d'honneur il ne transigerait pas. Combien de fois lui avez-vous offert de quoi améliorer mon régime ?

— C'est vrai !

— Un jour, je l'ai trouvé dévorant, de bel appétit, des tranches d'un jambon succulent, et ce jour-là, vraiment, je n'avais pas très bien déjeuné. Je ne pouvais pas l'accuser de m'avoir rien pris, et son festin m'étonna. Avec beaucoup de confusion, il m'avoua qu'il n'avait pas osé refuser ce jambon que vous aviez envoyé, mais il n'eut jamais le courage de m'en servir. Cet homme, qui a un penchant pour la gourmandise afin de toucher au Sancho, ce qui achève ma physionomie de Don Quichotte, sait bien que je ne dois rien accepter, pas un fruit, pas même un gibier, de cette fermière qui ose...

— On a vu des rois épouser des bergères.

— Ils les aimaient et leur croyaient un cœur noble.

— Je n'ai pas le cœur noble, moi !

Il se tut, méprisant.

— Vous ne me pardonnez pas d'être une fermière.

— Je ne vous pardonne pas d'être vous-même, c'est-à-dire la négation vivante de l'âme immortelle.

— Le doyen du chapitre m'estime autrement.

— Parbleu ! il n'a qu'à vous confesser, à recevoir vos dons, et il en est quitte avec une dévote qui a la main large.

— Vous avez trente ans, seigneur comte, vous paraissez davantage. Vous vivez si chichement que plus est impossible ; votre palais s'effondrera un jour sur votre tête, les murs menacent même le passant ; ce qui est précieux ici se perd. En m'épousant vous auriez vingt belles mille livres de rentes, je n'en garderais pour moi que trois. Vous restaureriez tout ici, et moi, je vivrais dans une de mes fermes : vous ne sauriez pas même si j'existe. Je n'ai jamais pensé qu'une paysanne mûre pût être la vraie femme d'Ugolino de la Gherardesca, mais je ne comprends pas que vous refusiez ce qui vous manque, contre votre nom, contre une visite à la mairie. Ça a été le rêve de ma vie, quand j'ai suivi les étapes de votre ruine, de devenir la comtesse, non pour les salons qui ne m'admettraient pas, où je serais un objet de risée, mais pour la campagne où je serais dame, là où tous les miens furent serfs. Prenez des garanties, je signerai le contrat que vous voudrez. Rien ne m'intéresse autant au monde que votre nom ; je n'ai voulu ni mari ni enfant, je n'ai voulu que ce nom du seigneur, et je m'engage à n'avoir pas d'enfants. On opère pour ça ; je me ferai opérer.

Ugolino leva la tête ; ce dernier trait d'une intensité singulière l'amusa ; il

connaissait la violence du tempérament italien et la puissance de l'idée fixe, surtout chez l'être rustique.

— Donna Sérafina, vous savez qu'un titre se lègue par testament.

— Un testament se refait.

— Supposons que je vous lègue mon titre et que je vous prenne pour gouvernante : il arriverait... que pour devenir comtesse...

L'œil noir de la paysanne se fonça.

— Le titre, excellente femme, cela s'achète : épousez un sacristain un bedeau — il y en a de fort bien, ma foi, au Dôme — et achetez-lui un comtat romain ; vous aurez cela par le doyen, qui vous estime.

Sombre, elle jeta :

— Je me moque du titre ! Comtesse du pape ! La belle affaire, quand on a de l'argent ! C'est le nom de mes maîtres, des seigneurs, que je veux porter... et que je porterai un jour !

Un homme moins affaîssé qu'Ugolino eût été inquiet du geste affirmatif qui souligna ces paroles ; lui, souriait, il n'espérait ni ne craignait rien, des êtres ni du sort.

— Signora Sérafina, vous m'amusez et je ne m'amuse pas souvent. Comment ferez-vous pour me prendre mon nom ? Sichem peut me voler par des hommes à lui : on détache une tapisserie d'un mur, on déménage nuitamment bien des choses, et cela est possible ; mais prendre un nom, vraiment cela me semble difficile !

La paysanne restait muette, le regard fixe.

— Peut-être, reprit-il, avez-vous pensé à me faire enlever et transporter dans le Maremme, et là, par la faim, la soif, la torture au besoin...

Elle haussa les épaules.

— Vous avez trouvé mieux, signora Sérafina ?

Elle ne répondit pas ; ni amour ni haine ; une idée fixe, vraiment immuable, pouvant tout inspirer, même le crime, animait la rustique. Le comte la contemplait curieusement, lorsque Baptista vint annoncer :

— L'abbato !

— C'est le jour des visites ! fit le comte. Signora Sérafina, vous pouvez vous retirer.

Elle sortit, la tête droite, cambrée, lourde et puissante, et le plancher de marqueterie cria sous sa pesée. Ugolino sourit :

— Dulcinée ! Et voici mon curé ! Rien n'y manque que l'hallucination du chevalier !

Petit, vif malgré ses cheveux blancs, l'œil brillant sous des lunettes, l'abbato, sur le seuil, regardait la Sérafina s'éloigner.

— Venimeuse, venimeuse, cette sorcière : Jupiter, Saturne, amour des grandeurs, fanatisme, obsession... venimeuse... Comment va, mon cher comte Ugolino ? Je suis content : l'archevêque de Gênes est mort à peu près au temps que j'avais dit, à peu près de la façon que j'avais dite, et il rôtit en enfer à la façon que frère Orcagna a dite. Ah ! ah ! c'est la graine sacerdotale qui grésille le mieux au feu éternel... Ah !... je me suis occupé de vous... oui... Vénus vous regarde positivement. Parions que vous allez avoir une aventure, une vraie aventure. Vous ne croyez pas à mes pronostics ?

— Mon pauvre abbé, vous m'avez prédit que je serais riche un jour et que je deviendrais fou aussitôt.

— C'est vrai ; je n'ai pas donné de dates, mais je certifie les présages.

— Que je devienne fou, c'est possible, mais riche ?

— Vous allez devenir amoureux !

— De Sérafina !

— Méfiez-vous de Sérafina, surtout si vous étiez amoureux : il y a du sang dans ses regards.

— Mon cher abbé, je ne crois ni aux physionomies ni aux horoscopes ; et vous ne me convaincrez pas, même si une de vos prophéties se réalisait. Vous avez tant vaticiné...

— L'imperfection de l'adepte ne prévaut pas contre l'infinie dignité d'une science. Songez donc, mon cher comte, je m'adonne à l'astrologie à peine depuis dix ans ; je ne l'ai connue que dans ma disgrâce, par un livre bien étrangement rencontré à la sacrée Pénitencerie, où il y a un Pinturricchio inconnu, de premier ordre, entre parenthèses.

L'abbato Pignatelli, neveu d'un évêque de Parme, n'était plus qu'un vicaire de San-Spirito à Pise. Imaginatif, souple, mais décousu, capable de machiner une intrigue et trop versatile pour la mener, il avait travaillé à l'élévation de son oncle, qui, une fois mitré, en fit son grand vicaire. Paresseux et ombrageux, retors et franc par accès, un peu bohème, très bizarre, Pignatelli n'était ni un mauvais prêtre ni un apôtre, mais un original, incapable de suite et trop étourdi pour réussir dans une race et une carrière où la circonspection joue un rôle décisif.

Pour décrocher la barrette convoitée par son parent l'évêque, il avait fait des choses blâmables, si blâmables qu'on l'avait envoyé à la Pénitencerie, dès la mort de l'oncle protecteur. Là, il avait fouillé une bibliothèque poudreuse, et dans l'ennui de la retraite, un astrologue était né. Lorsqu'il eut étudié le lot horoscopique égaré parmi les ouvrages théologiques, il écrivit une longue lettre au secrétaire du

pape et fut élargi le matin. Qu'y avait-il dans cette épître ? Sans doute autre chose que des supplications ; quelques-uns des secrets qu'il tenait de l'oncle.

Il en savait assez long pour se faire libérer, non pour obtenir un beau poste ; il demanda un vicariat à Pise, sa ville natale, et se consacra à l'art de prédire. On souriait de sa manie ; dans le peuple il passait pour un peu sorcier. Son archevêque ne l'aimait pas, mais superstitieusement le ménageait. Un Italien n'est jamais tout à fait sceptique aux prestiges occultes.

Il s'était lié avec le comte Ugolino, en venant lui demander des dates familiales. Il pratiquait l'horoscope rétrospectif, cherchant les aspects du ciel à la naissance des hommes illustres. Il avait beaucoup travaillé sur les Gherardesca, et le comte lui représentait une de ses principales expériences. Si son horoscope se réalisait, l'astrologie devenait une science certaine pour lui. Il pensait s'offrir au Vatican comme astrologue, sans titre officiel.

Réellement, il avait un coup d'œil assez lucide ; il devinait le caractère sur la physionomie, et, parfois, au confessionnal, il stupéfiait le pénitent, en lui citant son péché.

— Baptista, cria-t-il au vieux domestique, vous êtes un brave homme ! Vous irez au ciel, je vous en donne ma parole. Eh ! il n'y aura pas tant de monde qu'on croit chez Notre-Seigneur !

— Je servirai encore Monseigneur, là-haut ? fit le vieil homme un peu goguenard.

— Oui et non. Vous serez son écuyer, vous monterez en dignité... Dites donc, Baptista, méfiez-vous de la dame qui sortait tout à l'heure... Méfiez-vous, c'est la pire ennemie de votre maître.

Et au comte :

— Vous me promettez de me dire vos confidences si Vénus survient dans votre vie?... Venez donc faire un tour ; il faut prendre le soleil. Le soleil, c'est la santé et la chance. Savez-vous pourquoi le catholicisme n'a pas triomphé ? Parce que nous avons une robe noire, un vêtement qui absorbe la chaleur au lieu de la rayonner, ce qui correspond à cette tristesse chronique du culte, de la discipline, de l'ascétique. « *Hommes noirs, d'où sortez-vous ?* » Nous avons tort d'être noirs, d'être tristes comme la vie.

Et le prêtre astrologue et le comte Ugolino sortirent ensemble.

## VII

### AU SOLEIL DE PROVINCE

*Il y a un soulagement tel à parler de soi, que qui vous écoute  
vous rend service.*

C'était l'habitude de l'abbé Pignatelli, lorsque le soleil poudroyait sur les dalles pisanes, de venir chercher le comte Ugolino pour une promenade.

De secrètes affinités existaient entre ces deux hommes anachroniques, tenant si fort au passé, l'un par ses études et l'autre par la religion de sa race.

Le comte ne croyait pas à la science du prêtre, mais le prêtre comprenait la passion du noble et respectait en lui les pages les plus belles de sa propre patrie.

— *Credo*, disait le vicaire, *credo sed non intelligo*. Je crois à tout ce qu'on m'a enseigné; je ne comprends rien au train dont va le monde. On a exterminé et surtout fricassé de pauvres gens qui croyaient à un double principe: c'étaient de simples positivistes; l'expérience de la vie sublunaire, que nous montre-t-elle? Partout le règne du mal! La Providence, comment la concevez-vous?

Il s'arrêta, comme il faisait aux questions graves, et n'importe où:

— Prenez garde, dit Ugolino, en le tirant de côté.

Une voiture venait sur eux, qui les frôla; le comte aperçut une jeune femme blonde, une étrangère sans doute, et il s'immobilisa à suivre des yeux le véhicule; sous la lumière vive, la nuque de la femme avait jeté au passage des reflets dorés.

— Allons vers le Dôme, voulez-vous, abbato?

— Allons! fit l'autre, qui sans lunettes à ce moment n'avait ni vu la passante ni remarqué l'émotion du comte. Celui-ci espérait revoir la fugace apparition dans ce coin de la ville où les quatre monuments s'isolent comme pour se tenir hautaine compagnie et fuir la vanité des temps nouveaux.

— Dans vos remarques de physionomiste, que trouvez-vous sur les femmes blondes?

— Elles sont plus faibles, plus douces, plus malléables et moins fidèles, moins vibrantes, moins personnelles; elles sont plus femmes en bien et en mal; il ne faut pas les juger aux cheveux: le teint, voilà la véritable signature. Il devrait

exister un consultateur des mariages on lui présenterait les fiancés pour qu'il dise si ce sont éléments de bonne combinaison.

— Les intéressés corrompraient son diagnostic...

— Eh! on peut tout corrompre, même le juge, même le prêtre. Dans n'importe quelle fonction, il y a l'homme, c'est-à-dire un arbre vivant du bien et du mal...

— Malgré votre prédiction, je n'espère pas rencontrer une femme que je puisse aimer et qui m'aime; pauvre et triste, je n'inspirerai aucun sentiment.

— Erreur, comte, erreur. Il y a une espèce qui n'aime que les gens accablés, de votre sorte, et qui voit en eux une œuvre sublime à accomplir. L'office de la femme est consolatif encore plus que voluptueux, voire curatif pour les états de l'âme. Avec quelle facilité la fille de mauvaise vie se transforme-t-elle en sœur de charité au chevet de l'amant malade! La femme du monde baignée de luxe, de paresse, entourée des cérémonies de la vanité, quitte soudain sa vie de chatte, et se dévoue et s'enivre de dévouement... Les saintes femmes croyaient plus que les apôtres à la divinité du Christ: la femme, qui peut souffrir plus que l'homme, disent les physiologistes, subit l'attrait de la douleur: une grande infortune, une absolue détresse deviennent des séductions pour certaines natures.

— Ces natures sont divines.

— Oui, puisqu'elles sont chrétiennes et que le christianisme seul révèle le mystère de la vie.

— Seul, dites-vous?

— Seul, il le révèle complètement, par le gibet le Golgotha! Renan, qui était un esprit très rusé, n'a-t-il pas dit que les autorités constituées ne se laveraient jamais de la condamnation de Jésus? Et c'est vrai. Un Socrate refuse de fuir pour obéir aux lois; vous ne retrouverez plus rien de semblable dans notre ère. Nous ne croyons plus à la loi puisqu'elle a frappé notre Dieu: de là, cet esprit de révolte spirituelle qui agite l'histoire moderne, et le fond anarchique de nos idées. Dites à la femme la plus écervelée: «L'être le plus noble que j'ai connu crevait dans un coin.» Elle ne fera aucune objection d'étonnement, l'être noble n'a pas de place dans ce monde! Et nous, avec nos expressions, le monde, le siècle, nous avons achevé de dresser un autel à la misère, à l'isolement, en un mot, à l'exception. Tout cela en revient à vous démontrer que vous êtes bien propre à inspirer l'amour, car vous êtes exceptionnel.

— La misère ne constitue pas un prestige.

— La misère de n'importe qui, non. Mais la misère d'un Gherardesca! Il y a une telle antithèse entre le capitaine de Pise et vous, qu'aucune imagination n'y résisterait.



— Mon bon abbé, Gherardesca n'est pas un nom connu, hors de l'histoire italienne du moyen âge. Combien peu savent que le sinistre Ugolino portait ce nom ! Visconti, Médici, Sforza, Malatesta, même Castruccio, sont dans les mémoires, mais Gherardesca !

— Le cadre recommande le tableau et en indique la valeur par ses sculptures : or, vous avez un cadre, votre palais, qui témoigne, non des vertus civiques de vos ancêtres, mais de votre ancienne splendeur. Votre palais, vous avez sagement fait de le conserver croulant mais complet. La seule chance d'être moralement reconnu pour ce que vous êtes gît dans ces objets du passé, dans ce décor ancestral qui constitue le titre sentimental que vous présenterez...

— À Vénus ! fit Ugolino avec un triste sourire.

— Ne rien espérer, tout attendre, voilà ma devise. Espérer fatigue l'imagination ; attendre est plus aisé. Il n'y a qu'une chose qu'on ne saurait attribuer à la mauvaise ou la bonne fortune, c'est sa constance : et il y a un être dont on peut tout augurer, c'est la femme. Seule, elle discerne certains mérites ; seule, elle intervient dans des destinées qui ne doivent rien recevoir des hommes. Vous êtes dans une situation où il n'y a aucun thème ni pour la chance ni pour l'amélioration ; l'amour, lui, logera encore chez vous et s'y trouvera bien ; car l'amour, perturbateur des existences heureuses, est réformateur des malheureuses. Il apporte d'ordinaire avec lui la contradiction, par un jeu si mystérieux...

Le comte l'interrompt :

— Au nom d'une science vraie ou fausse, vous dites : « Mystère ! » là où l'inconscience dit « hasard » et la foi « providence ». Ces trois noms désignent la même force et cependant n'ont pas le même sens...

— La nature forme des êtres par paires, il y a quelque part une idéale comtesse de la Gherardesca qui ne sait où vous êtes.

Ugolino haussa les épaules.

— Et que les mauvais génies détournent de mon chemin. Conte que cela, conte pour la veillée des campagnes !

— Les contes donnent l'image vive et colorée, l'image esthétique des lois du monde.

— Si je meurs dans mon palais, si vous échouez au vicariat de San-Spirito, c'est en exécution d'une loi occulte ?

— Oui. Tout ce qui se produit en nous, autour de nous est légal, normal.

— Et si Vénus vient frapper à ma porte, ce sera en exécution d'une normalité...

— Parfaitement.

Sur la place du Dôme, des gamins jouaient à la marelle, un vieux prêtre cour-

bé lisait son bréviaire, des touristes, la jumelle en bandoulière, le cartonage voyant d'un guide à la main, regardaient, minuscules et falots, au pied des monuments.

— Et dire que c'est cette espèce — le comte montra les passants — qui a fait ces merveilles !

— L'homme est un dieu et une bête, un dieu quand il crée, une bête le reste du temps ; mais une pauvre bête travaillée par des influences si contradictoires ! La lutte de Jacob avec l'ange, c'est l'état permanent de notre âme ; seulement Jacob est toujours vaincu !...

Puis, brusquement, l'abbé sauta à une chose oubliée et subitement revenue à son esprit.

— Il y a trois jours, la veille de mon départ pour Lucques, il m'est arrivé une aventure ici même. Je lisais mon bréviaire lorsqu'une dame française, très belle, très distinguée, m'aborde et me demande de lui expliquer les légendes du Campo Santo, en m'offrant un secours pour mes pauvres. Je crois qu'à l'inspection de ma soutane, elle a pensé que j'étais mon premier pauvre.

— Vous voilà cicérone ?

— Ah ! que vous auriez pris ma place avec enthousiasme, raison et justice ! Car cette femme, sous l'influence du soleil, naturellement blonde, la peau comme dorée et très claire, réalisait votre type complémentaire. Celle-là pouvait vous aimer, comte Ugolino.

— Nulle de celles que j'aimerais ne peut m'aimer. Pourquoi sans cesse évoquer l'amour devant un être qui en est séparé plus rigoureusement qu'un prisonnier de la lumière ! Mon ancêtre, lorsque l'archevêque jeta dans l'Arno la clé de la Tour, était condamné à mourir de faim. Le palais de la Solitude fait pendant à la Tour de la Faim. Je vis avec la vermine qui ronge, avec l'humidité qui pourrit, avec la lézarde qui disjoint. Ma jeunesse s'émiette et poudroie, comme mes vieux meubles aux pieds vermoulus, aux cuirs éventrés. L'autre jour, je touchais un délicieux Amour qui bande son arc dans la niche d'un bahut, et une poudre brune remplit ma main, tel le son d'une poupée. La statuette conserve sa forme, mais elle est vidée comme moi.

— Mon cher comte, chacun console avec ses moyens. Vous me savez de bonne foi. Comme je vous ai prédit que vous pouviez devenir fou, je vous dis que Vénus se trouve dans votre horoscope. Je ne vous flatte point, je vous donne le résultat d'une science que vous ignorez, que vous niez, que je sais et à laquelle je crois. Or, je vous le répète, cette femme, une Française qui voyageait seule, correspondait à votre tempérament, à ce point que si je n'avais craint votre refus, et si je n'étais pas parti le soir même, vous m'auriez vu disant : « J'ai aperçu au

Campo Santo une comtesse Gherardesca. » Une autre circonstance m'arrêtait. Elle était à Pise depuis la veille et on ne reste pas plus de deux jours en notre ville. Que signifiait de vous signaler une passante que vous n'aviez d'autre occasion de rencontrer que sur cette place et qui prenait peut-être le train le lendemain ? Oh ! j'aurais fait le Pandarus : car j'étais intéressé. Oui, il y avait chez cet être une faculté d'assimilation stupéfiante et une grâce... des choses profondes dites simplement et une défense contre ma curiosité. Ah ! l'habile commère ! Quand les Françaises sont intelligentes, elles le sont prodigieusement. Par instants, je ne cachais plus mon étonnement.

— Vous devez avoir du penchant pour le bleu aux jambes des dames.

— Oh ! Oh ! nous possédons cet article en Italie.

La dame disait d'elle-même : « Je suis ignorante comme une carpe, mais comme une carpe vibrante. » Non, je ne me laisserais pas prendre à un pédantisme. Elle n'a lu que des romans, celle-là, et certainement n'a pas emporté un Joanne dans sa valise. C'était une pure impressive. Les fresques la faisaient penser comme le soleil fait chanter les cigales. Très curieux phénomène, très séduisant. Une telle personne doit donner beaucoup de plaisir et du plus pur. L'Italienne, exubérante en sa joie, s'assombrit dès qu'elle devient attentive ; et, passionnée, elle tourne au tragique : *comediante, tragediante* ! La Française montre un peu du génie de Racine, elle ne sacrifie pas la grâce au sentiment. Si fort que batte son cœur, elle discipline son expansion ; elle sait qu'en cessant de plaire elle perd ses chances, et dans le désespoir même, elle s'agencera à rester jolie. Merveilleuse femme que celle-là, où il ne reste presque plus rien de la femelle, tellement la civilisation l'a transfigurée. Sans doute, elle est très loin de la nature, mais les sots seulement proclament l'excellence de la nature naturante qui nous donne l'égantissime, tandis que l'homme a fait la rose. Nos fruits n'existent pas à l'état sauvage, l'homme les a corrigés et accomplis. La société ressemble à un jardin. Quelles abjectes, puantes et détestables choses, on met au pied du pêcher ou de l'oranger ! Elles se transforment en saveur délicieuse et en pulpe éclatante : ainsi de l'être humain. Voyez l'individu élémentaire, la Sérafina : prend-elle la peine de colorer son envie démente ? A-t-elle jamais songé à vous flatter, au moins, par un dévouement de serve ? Non, elle possède un peu d'or et elle veut acheter votre nom. Inlassable, elle offrira ce marché. Elle commettrait un crime pour réaliser son dessein, et risquerait sa tête, mais il lui est impossible de prendre une attitude touchante et de couvrir son calcul d'aucune bienséance. M. Sichem, pour qui vous représentez des millions, n'a pas su envelopper sa brocante courtoisie.

— Il m'a anathématisé quand je lui ai dit que finirais comme Sardanapale, dans un incendie qui consumerait mes richesses.

— Un tel homme ne menace jamais par congestion cérébrale, par un éclat d'humeur. Ah!... vous avez deux ennemis.

— J'ai banni la Sérafina comme le Sichem.

— Parce que vous ne les verrez plus, croyez-vous qu'ils cesseront de rôder, comme des corbeaux autour d'un animal blessé?

— Eh bien! l'abbé, je les regretterai peut-être certains jours, tellement la solitude pèse, tellement on se désole d'être étranger à tous, et de vivre au milieu de la totale indifférence des êtres. Oui, on préfère un visage ennemi que pas de visage, et la parole de la perfidie plutôt que silence.

— Dans votre situation il faudrait une étude, un travail. Écrivez l'histoire de votre maison.

— Dites à Laurent d'augmenter le feu sous son gril. Si je voulais enrager à mourir ou à perdre la raison, je ne ferais pas autre chose. Me plonger dans mon passé de gloire, de vertu et d'honneur, ma raison s'y engloutirait. Si je pouvais oublier qui je suis, je ne serais plus malheureux, je ne serais que pauvre. Mon nom m'écrase, mes souvenirs m'affolent: j'ai vu mon père exproprié de sa dernière ferme; ma mère mourir dans le palais de Pise, sans feu en hiver, avec la bise sifflant aux portes mal jointes et répétant sans fin: « Mon enfant, j'ai froid! Oh! comme j'ai froid! » Si je pouvais oublier mon nom, je serais employé à la mairie de Pise, je vivrais grassement avec douze cents liras. Mais je suis toujours le podestat de Pise, et le podestat de Pise ne peut pas être employé à la mairie de Pise! Il y a un an, on vint m'offrir deux mille livres par an pour figurer au conseil d'administration de je ne sais quelle assurance de Livourne. Pouvais-je vendre mon nom comme enseigne d'une spéculation, fût-elle honnête? Changez mon état civil, appelez-moi Pantaleone ou Arlequino, et je ferai docilement le plus humble ouvrage; mais Ugolino de la Gherardesca doit mourir immaculé. Oh! vous me direz qu'ainsi je n'ajoute rien à notre histoire. Je le sais. Les dictionnaires, après avoir honoré Rénier, capitaine du peuple à onze ans, mort de la peste en 1348, ajoutent: « La famille Gherardesca, affaiblie à cette époque par le grand nombre d'hommes que le fléau lui avait enlevés, se retira dans ses fiefs des Maremmes et ne prit dès lors que peu de part au gouvernement de Pise. » Depuis 1348, ma race décroît et agonise, ou plutôt elle a péri avec Rénier, l'immortel enfant, cet ange de la liberté pisane. Depuis 1348, les Gherardesca ont orné le palais, c'est leur acte visible. Ce palais est mon Campo Santo, à moi revenant lamentable qui fait rire et non trembler. Vous me parliez d'amour et d'une Parisienne. Regardez-moi donc, long et maigre dans ces habits trop courts; je ne trouve pas ma mesure au rayon des confectons et vous ne la trouverez pas non plus au magasin des cercueils, il faudra commander une bière; j'en ai les plan-

ches coupées dans le dernier chêne de ma dernière motte de terre, il n'y aura plus qu'à les équarrir et à les visser.

— Puisque vous remuez déjà votre propre cendre, une question ? Que deviendra le palais, quand vous mourrez ? La ville vous a offert de le conserver à ses frais.

— À condition que j'en sorte de mon vivant... pour une mince rente. Eût-elle été considérable, je suis une pauvre tortue qui traîne sa maison trop lourde, mais qui meurt si elle en sort. Nos peines, mon cher abbé, font corps avec nous ; en arrachant le javelot que la destinée vous a planté dans la poitrine, dès le berceau, on meurt de la plaie béante par où tout le sang jaillit. Le malheur et moi, nous sommes nés le même jour et, jumeaux de la destinée, nous finirons ensemble. Pour me servir de vos expressions : dominés par les mêmes planètes, au même degré, nous sommes solidaires.

À ce moment, un couple élégant passa, l'homme surtout se remarquait à sa tenue correcte et soignée. Cette vue attrista encore davantage le comte.

— Voilà un quidam aussi élevé de stature que moi, aussi maigre, sans rien de caricatural. Il est habillé sur mesure et par un bon tailleur. Certes, je dédaigne profondément le souci de la toilette, je n'aurais pas été dandy étant riche ; cependant, on a le droit de désirer d'être vêtu et non costumé en meurt-de-faim. J'évite de passer devant une école, à la sortie des enfants ; ils me raillent sur mon pantalon qui ne joint pas mon soulier, sur ma manche qui laisse sortir mon poignet, sur mon veston qui ne descend pas assez. Le podestat de Pise fuit devant les gamins de Pise. Et vous me parliez tout à l'heure d'une dame élégante, d'une Parisienne qui aurait pu faire attention à moi, comme si je pouvais mettre mon âme par-dessus mes habits. Miséreux et pittoresque, en haillons fantaisistes, en rapin, voire en Robert Macaire, on peut encore plaire, mais en complet trop court, on doit vivre à l'écart.

L'abbé Pignatelli plaignait Ugolino et lui prêtait une oreille patiente, quand la plainte, longtemps contenue, s'exhalait. Puis, au lieu de banalités, il tâchait de déplacer la causerie.

— Vous ne savez pas à qui attribuer la madone de votre chambre à coucher ? Eh bien ! comme je suis allé au musée l'autre jour, je puis vous assurer qu'elle est d'Andréa di Firenze.

— Qu'alliez-vous faire au musée ? Vous auriez dû venir me prendre.

— J'ai conduit cette dame dont je vous parlais ; à la sortie du Campo Santo, j'aurais bien voulu vous l'amener.

— L'amener chez moi ! Pourquoi ?

— Pour vous distraire et pour lui faire voir vos belles choses.

— Suis-je en état de recevoir une femme élégante? Elle me prendrait pour... Pour quoi me prendrait-elle?

— Comte, dans votre cadre, c'est-à-dire dans votre palais, vous n'êtes plus le même que sur le pavé; entouré de merveilles, vous cessez d'être pitoyable: vous passez pour un maniaque, ce qui vaut mieux.

— Étrange destinée où il vaut mieux paraître insensé que d'avouer sa détresse!

— Il ne faut jamais avouer ni ses fautes, ni sa détresse: c'est le premier commandement pratique du monde. Celui qui peut faire acte de bizarrerie cache sa misère. Il est sage de n'y pas manquer. On craint la contagion de la malchance autant que la peste. Déclarez-vous toujours l'auteur de vos maux; qu'ils soient volontaires. Si vous accusez la destinée, vous vous avouez lépreux; les dieux sont contre vous, et quel homme prendra parti contre les dieux? Si Jésus n'avait pas voulu sa mort, elle eût été stérile: son supplice fut l'accomplissement de son Verbe. Permettez donc à l'amitié de se faire conseillère et de vous dire: Comte Ugolino, si un jour vous êtes en présence d'un être que vous voulez toucher, ne lui dites pas: « Voyez l'état où Jupiter m'a réduit. » Soyez un malheureux volontaire, un singulier personnage, un fol; et vous intéresserez.

— Cette leçon, je n'aurai pas l'occasion de la suivre.

— Il arrive toujours quelque chose de mal dans la prospérité, de bien dans le sort senestre: c'est une loi d'interséquence.

— Je ne vous ai pas demandé si votre sermon avait obtenu des suffrages, à Lucques.

— Oui, beaucoup plus que d'habitude, grâce à la dame du Campo Santo.

— Encore cette femme! Elle vous hante.

— Elle m'a fait des réflexions si justes sur les acteurs italiens qui multiplient trop les jeux de physionomie, qui grimacent et crient, que je les ai mises à profit: j'ai été plus sobre de gestes, plus ménager des éclats de voix, et j'ai été félicité.

— À votre coup d'œil d'observateur, qu'était cette femme?

— Elle a défié mon coup d'œil. Je la crois honnête. À quel monde appartient-elle? Question. Elle est bien distinguée pour une bourgeoise, bien profonde de pensée pour une mondaine!

— Veuve ou mariée?

— Seule.

— Vous n'avez rien appris sur elle entre le Camp Santo et le musée!

— Rien, littéralement rien. Elle a vu ma curiosité et lui a opposé le silence pur et simple.

— Une femme supérieure enfin.

—Ainsi je la juge, puisqu'elle m'a dit ou à peu près : « Je sais que je suis intelligente, aujourd'hui. » Parole notable, la pensée étant intermittente dans le sexe.

— Et vous avez eu sérieusement la pensée de me l'amener ?

— Je l'ai eue, certes, mais elle se méfiait de moi comme Italien, comme sultane élimée...

— Elle doit être partie.

— Depuis quatre jours ? Sans aucun doute.

Ugolino regardait l'herbe drue qu'il foulait, passant et repassant entre l'abside du Dôme et le Baptistère, comme on se promène en province, pour prendre le soleil.

Le prêtre maintenant se reprochait d'avoir projeté cette image devant l'imagination d'Ugolino. Son but avait été de lui montrer une lueur d'espoir, lueur céleste, clarté des étoiles puisqu'elle venait d'un calcul astrologique ; et, au lieu de reconforter le déshérité, il l'avait poussé à se souvenir de sa détresse.

Combien de fois le comte, en pensant à l'impossible amour, avait vu ses rêves se disperser, à son propre aspect d'homme ridiculement mis ! Les gamins avaient crié ; les touristes, aussi, avaient souri, à le voir si long « comme un jour sans pain » et si las dans ses mouvements.

Les derniers visiteurs sortirent du Campo Santo et du Baptistère ; la place monumentale retomba au silence.

Côte à côte, le prêtre astrologue et le comte misérable, sans se parler davantage, se serrèrent la main ; l'un allait confesser à sa paroisse, l'autre rentrait dans son palais moisi et morne.

Sur la place des Cavaliers, Ugolino rencontra un des syndics de Pise, qui le salua. À la place où s'éleva jadis la Tour de la Faim, une horloge marque les heures. Démolie au XVI<sup>e</sup> siècle, la Maison du Supplice, englobée en partie dans d'autres constructions, ne subsiste plus que dans les sextines de Dante.

Le descendant du condamné n'existait-il pas davantage dans l'ombre de sa vie sans issue ?

Lorsqu'il leva le marteau de bronze à chimère ciselée, il l'écoula retomber avec un frisson. La résonance lui sembla plus funèbre que d'habitude.

Baptista, en ouvrant, s'écria :

— Monseigneur, le portrait de votre père s'est décroché, il a glissé jusqu'au fauteuil sans s'endommager. C'est extraordinaire, le portrait s'est assis comme un portrait peut s'asseoir. Ça doit signifier quelque chose et de bon augure.

Le comte, très nerveux, suivit le vieux domestique et se plaça devant la médiocre peinture représentant un grand vieillard triste, mais moins triste ce jour-là ; du moins cela paraissait ainsi.



Que de gens ont vu les portraits modifier leur expression, qui n'oseraient en témoigner !

Derrière son maître, Baptista recueilli attendait.

Au bout de quelques minutes il n'y tint plus et, à voix basse :

— Moi, Monseigneur, je ne m'y trompe pas ; le comte, votre père, a meilleur air que d'habitude ; et je parie une lire contre un soldo qu'il nous arrivera quelque chose de bien.

## VIII

### L'ACCIDENT

*Une cause n'est pas petite qui a un grand effet; et le hasard serait Dieu s'il était l'auteur de tout ce qu'on lui attribue.*

Malgré l'étonnement de l'hôtel, malgré la difficulté de sortir, dès le soir, sans être accostée (et en langue inconnue ce qui est pire), malgré l'invraisemblance même, M<sup>me</sup> Davenant était encore à Pise au bout de quatre jours. Elle ne s'ennuyait pas.

À prendre le train et à changer de place, que verrait-elle? D'autres dômes, d'autres fresques, d'autres tableaux. Ceux de Pise lui étaient amis.

Elle ne s'expliquait pas ses motifs de conduite, depuis qu'elle avait découvert en elle une nouvelle femme, si supérieure à l'ancienne. Pourquoi allait-elle au Campo Santo le matin, afin de ne pas rencontrer l'abbé cicérone? Et pourquoi prenait-elle maintenant ses repas dans sa chambre? Pourquoi se cachait-elle, ne connaissant personne, ne redoutant rien?

Elle aurait pu raconter le demi-kilomètre de fresques du Campo Santo, compartiment par compartiment. Aux heures matinales, elle avait visité San-Caterina où saint Thomas professa, San-Paolo avec ses colonnes en granit oriental, San-Stéfano remplie de drapeaux, trophées de l'ordre de Saint-Étienne.

Rentrée avant midi, elle prenait un bain et déjeunait. Ensuite elle se jetait sur le lit et siestait ou plutôt rêvait jusqu'au moment de prendre une voiture et d'aller boire du lait à San-Rossore, ou sur la route de Livourne.

Elle s'étonnait de demeurer en cette ville dont elle avait épuisé le rayonnement et qui lui avait révélé la volupté des chefs-d'œuvre. La chapelle Médicis, la Tour du Bargello, le couvent de San-Marco, la place de la Seigneurie et les Offices et le Pitti l'attendaient à deux heures de distance. Un alanguissement inexplicable la retenait. Elle n'avait plus rien à voir, elle était reposée, et elle restait. Craignait-elle, en sortant du territoire de la vieille république, de perdre le don de subtilité qu'elle y avait reçu?

Le quatrième jour, elle s'inquiéta de se sentir mystérieusement retenue contre toute raison, boucla ses malles et ordonna de les mener à la gare. Quand elle

eut le bulletin, elle prit son sac à main et monta dans une voiture de place. Une grande heure lui restait ; elle voulut revoir les murs Campo Santo, les murs du Dôme ; elle s'attarda à cette contemplation, avec une mélancolie indéfinissable. Une demie qui tinta la rendit à la réalité : manquer ce train c'était rester encore, pour n'arriver qu'à minuit à Florence. Elle pressa le cocher, promettant un fort pourboire s'il arrivait à temps. À cette invite, l'homme enleva d'un violent coup de fouet son cheval surpris, qui galopa à travers les rues dallées, faisant arrêter les rares passants, étonnés de cette allure plus extraordinaire à Pise qu'ailleurs.

Au tournant des rues, la roue raclait la borne, en grinçant.

La montre à la main et fiévreuse d'arriver trop tard, Simone harcelait le cocher de ses objurgations. Soudain elle jeta un cri ; la roue gauche se détachait et la jeune femme, se dressant apeurée, tomba de la voiture que le cheval traîna quelques pas encore. Le cocher sauta du siège et saisit le marteau de la première porte aperçue : car M<sup>me</sup> Davenant gisait, inanimée, le long du mur.

En attendant qu'on ouvrît, il s'approcha ; elle ne paraissait pas blessée. Un ouvrier parut dont à demanda l'aide, et quand la, porte de la maison s'ouvrit, les deux hommes avaient déjà soulevé Simone et passèrent le seuil, sans prendre le temps d'un mot à Baptista stupéfait.

Car c'était au palais des Gherardesca que le *veturino* affolé avait frappé, par hasard ou fatalité.

— Où la mettre ? dit le cocher.

Baptista, étourdi de l'aventure, les précéda dans la chambre d'Ugolino ; on déposa Simone toujours évanouie sur le vieux lit ; les deux hommes descendirent précipitamment, avec le même instinct de fuir les enquêtes de police, et refermèrent la porte hâtivement.

Baptista se trouva seul, en face de cette femme étendue. Un nouveau frapement le ramena à l'escalier ; sur le seuil de la rue, le cocher lui tendit le sac à main et courut vers sa voiture où l'ouvrier s'essayait à remettre la roue. Cette aventure imprévue dans une ville aussi morte et surtout dans cette solitaire demeure ahurissait Baptista, moins empressé de prévenir son maître que de se demander s'il n'aurait pas dû s'opposer à cette entrée intempestive d'une femme en syncope. Il n'y avait au palais ni cordial, ni serviettes présentables, ni surtout l'argent nécessaire à n'importe quel achat, fût-ce pour un repas, fût-ce pour un pansement. Pendant qu'il se posait ces questions, Ugolino, au bruit des pas multipliés dans sa chambre, était descendu du second étage où il emménageait les meubles vermoulus et les objets malades. Au seuil de la vaste pièce, béant de surprise, sans voix, sans poulx, toute sa vie se concentra en ses yeux démesurément ouverts et indescriptiblement angoissés.

« Suis-je fou ? » fut la première idée qui se détacha des autres, confuses et grouillantes. Était-ce une hallucination ou une réalité ? Il oublia le piétinement qui l'avait attiré, et cette femme lui parut apportée comme par enchantement.

Le chapeau tombé dans la montée de l'escalier, la chevelure blonde se répandait d'un côté sur l'épaule, exaltant de son or chaud la pâleur du visage. Simone évanouie rayonnait de cette beauté des mortes où les traits spiritualisés semblent à peine retenir l'âme, tant elle transparaît à fleur de peau. Un bras pendait comme une liane brisée, et la main, gantée de suède gris, touchait le tapis usé.

Ugolino approcha lentement, comme s'il eût craint de l'éveiller ou plutôt de la voir disparaître.

Elle était belle ; elle lui sembla sublime ; et il la contemplait émerveillé, craintif et si vivement extasié qu'il ne songeait qu'à son émotion.

— Eh ! Monseigneur, il faut la secourir ! murmura Baptista qui s'impatientait, le petit sac à la main.

Le comte répéta :

— La secourir !

— Eh ! oui, Monseigneur. il faut la dégrafer, la coucher, la réchauffer et vite. Elle est tombée de voiture, elle est peut-être blessée !

— Blessée ! s'exclama Ugolino tout à coup venu à la réalité.

Et déjà il touchait au corsage de Simone, lorsqu'il arrêta son geste :

— Me le pardonnerait-elle ensuite ?

Baptista haussa les épaules.

— Elle vous pardonnera bien moins de la laisser mourir !

Une idée vint au Comte.

— Va chez les Sœurs de Saint-Joseph. Cours ! Ramène celle qui saura le français : dis que je donnerai un tableau au couvent. Va, va vite !

Le vieux serviteur se précipita vers la porte.

— Donner un tableau, *Per Baccho* !... Monseigneur est changé... Il ne l'aurait pas dit pour la reine de Saba.

Ugolino, avec un tremblement, ôta les épingles restées dans les cheveux, tira doucement les gants, défit le col, mais n'osa pas davantage.

Extasié, il ne pensa que tardivement à lui mouiller les tempes. Il se sentait inutile, impuissant, sans expérience, sans instinct. Absurdement, il pensait à ranger la chambre, pour qu'elle lui sourît à son réveil. Une crainte égoïste, une crainte affolée de déplaire, l'immobilisa en face de l'évanouie. Dominant tout, la peur de blesser une pudeur qu'il estimait extrême, et de l'expier, le rendait inapte au moindre secours. Les minutes passèrent ; un souffle sortit des lèvres de Simone, puis elle gémit, murmurant d'une voix d'enfant :

— Mon pied, mon pied me fait mal !

Il lui ôta ses souliers, elle gémit plus vivement ; il aperçut alors une entorse au pied gauche : il en déduisit qu'elle n'était pas vraiment blessée, mais condamnée à rester chez lui pendant une semaine ou deux. Il joignit les mains et ses yeux se levèrent pour la seule action de grâces qu'il eût rendue dans sa vie.

La religieuse parut au moment où l'étrangère se ranimait.

— Ne prononcez pas mon nom à la malade ! souffla le comte en disparaissant.

Sœur Saint-Augustin était une de ces admirables filles qui font le bien en chantant, sourient aux plaies et bercent les malheureux comme des enfants. Laide, si la bonté jaillissante des yeux permet la laideur ; âgée, s'il y a un âge sous la cornette qui unifie les filles de Dieu, elle s'empressa, tandis que Baptista disait derrière la porte :

— Je suis là pour attendre les ordres.

— Des draps propres, une taie d'oreiller d'abord, commanda la religieuse.

Baptista courait, gesticulant et grommelant.

— Elle demande ça simplement, une taie d'oreiller ! Elles sont toutes déchirées.

— Où suis-je ? faisait Simone, en gémissant.

— Dans la maison où on vous a portée, évanouie.

— Quelle maison ?

— La plus proche de l'endroit de votre accident.

— Ce n'est pas l'hôtel Nettuno, ici ? C'est poussiéreux... et riche. Oh ! que je souffre !...

— Vous avez une entorse... je vais vous déshabiller, vous coucher, et on enverra chercher le médecin.

— C'est vous qui me soignerez ?

— C'est moi. Regardez ma vieille figure, elle inspire confiance !

Simone la regarda, et fit :

— Oui, ma Sœur.

Elle eut une défaillance.

Les meubles magnifiques en chêne sculpté n'offraient pas une place où mettre une blessée. Sœur Saint-Augustin dut l'installer sur un savonarole bas, pour que Baptista pût faire le lit.

Le vieux serviteur, toujours manches retroussées, avait un air grossier qui étonna Simone.

— Enfin, où suis-je ? demanda-t-elle en geignant.

— Chez le signor Raniero qui est absent, son domestique a ouvert la porte aux coups de marteau du cocher, et ne sachant que faire il est venu me chercher.

— Mais si le signor Raniero revient ? je suis une femme, et blessée, dans un pays qui n'est pas le mien. Je peux tout craindre.

— Je ne vous quitterai pas, Madame, que vous ne l'ayez permis.

— Jurez-le-moi sur la croix que vous portez au cou.

La religieuse gravement mit la main sur son crucifix.

— Je vous le jure sur mon salut, Madame.

Baptista se retourna :

— Que Madame me regarde : je ne suis pas beau, mais bon serviteur ; s'il arrive quelque chose à Madame, dans le palais, je veux bien être damné.

Sœur Saint-Augustin traduisit à la malade cette protestation tandis qu'elle le regardait.

— Bien, mon ami, je vous récompenserai.

Il se répétait en fermant la porte : « Mio amico, mio amico ! » Et déjà il était conquis, et butant contre son maître, il lui dit, tout allègre :

— Monseigneur, elle m'a dit : « Mio amico ! »

Et sur la gentille donna il ne tarit plus en *issima*...

Ugolino l'écoutait avec ravissement, opinant des yeux. Brusquement le serviteur devint grave.

— Une entorse n'empêche pas de manger... il y a deux œufs au poulailler, mais pas de pain frais, pas de beurre, pas de lumière pour la nuit.

— Il faut pourtant, il faut tout cela ! gémit le comte.

— La bonne Sœur va dire exactement ce qui est nécessaire. Si Monseigneur voulait frotter un peu un des plats ronds, ceux qui ont des bêtes autour, pendant que je vais chez le médecin. Et puis, je prendrai un tout petit fiasco de septante centesimi d'orvieto, et si Monseigneur voulait prêter sa coupe, et puis tout ce qu'il y a de beau ; Monseigneur n'aura jamais meilleure occasion.

— Baptista ! appela la religieuse.

Il entr'ouvrit la porte, juste ce qu'il fallait pour bien entendre.

— Des œufs, du pain, seulement, ce soir, et le médecin. Allez chez Spavento, vous le trouverez sûrement. Dites-lui que c'est Sœur Saint-Augustin qui le demande.

Ugolino, arraché à son état où la torpeur et le ravissement se mêlaient pour l'accabler, descendit à la salle à manger et réfléchit à tout ce qu'il devait faire transporter dans la chambre de l'inconnue. Il réunit sur la vaste table une salière représentant Amphitrite et deux dauphins, des flambeaux de bronze où couraient les amours et les panthères d'une bacchanale. À la clarté vacillante de

la chandelle, cet argent et ce bronze s'animaient et jetaient un reflet de richesse. On eût dit une vitrine de musée vidée pour le nettoyage. Il voulait prodiguer ce qu'il possédait et ainsi rassurer cette inconnue. Une vague crainte pouvait lui faire quitter le palais, dès le lendemain. Baptista rentra avec le docteur Spavento. Ugolino était si troublé, si incertain de ce qu'il devait dire, si anxieux de compromettre le court bonheur survenu, qu'il attendit le départ du médecin.

— Ce n'est qu'une entorse, lui cria Baptista ; il faut de l'immobilité pendant quelques jours.

Et apercevant l'amas d'argenterie :

— Mais, Monseigneur, en combien de fois est-ce que je monterai ça ? Il y en a cent kilos.

— Tu as des bougies, tu vas les faire tenir dans les flambeaux ; tu traîneras la table en marqueterie près du lit et tu y placeras les drageoirs. Puis tu mettras sur le grand plat d'argent la coupe, les plats ciselés, les burettes de vermeil, la salière, la poivrière : et tu serviras les œufs dans le vieux calice aux émaux. Ensuite tu viendras chercher le reste.

Simone, qui avait souffert au massage du médecin, ne prit pas garde au va-et-vient de Baptista. Elle gémissait doucement, le dos tourné à la table.

Lorsqu'elle se retourna à l'invitation de la Sœur qui lui présentait à boire, elle fut éblouie et se passa les mains sur les yeux.

— Qu'est-ce que tout cela ? demanda-t-elle, une table des *Mille et une Nuits* ?

Sœur Saint-Augustin était Pisane et tenait un Gherardesca pour un homme qu'on sert à l'occasion, sans songer à scruter sa pensée.

— Vous avez promis à Baptista de le récompenser, Madame, et le brave n'a trouvé rien de mieux que de vous servir aussi bien que possible.

— Ma Sœur, si tout cela est authentique, cela vaut une fortune. Le signor Raniero ne serait peut-être pas content de voir de pareils objets à l'usage d'une inconnue.

Elle prit la coupe que lui tendait la Sœur, et regarda les lutteurs qui en formaient le pied.

— C'est un péché que de boire dans une pareille merveille. Le signor Raniero est donc bien riche... Ces chefs-d'œuvre ne vont pas avec le manque de soin qui s'accuse partout ; il y a des tableaux qui semblent fort beaux et où pendent des toiles d'araignées.

— Le seigneur Raniero est un original qui laisse tout à faire à ce vieux domestique.

— Je suis inquiète du zèle de ce serviteur, il sera blâmé ; remuer tant de choses précieuses !



— Mon Dieu, Madame, il a vaguement compris que vous aviez de la méfiance, et c'est tout ce qu'il a trouvé pour vous rassurer.

Elle sourit un peu.

— Je n'ai pas craint le vol, ma Sœur, je crains ce que toute femme jeune doit craindre.

— Je vous comprends, Madame.

— Un calice, à présent ? fit Simone, en voyant entrer Baptista.

— Non, des œufs ! fit-il.

Et il prit par la croix d'or le couvercle de l'eau chaude s'éleva.

— C'est insensé ! s'exclama Simone.

Elle regardait le vieux vase du XIV<sup>e</sup> siècle avec ravissement.

— Bello ! fit le domestique.

— Je crois bien que c'est beau, trop beau pour moi : c'est donc un musée, ici !

M<sup>me</sup> Davenant mangea les deux œufs, but un peu d'orvieto dans la coupe et s'assoupit, la tête fatiguée de tant d'impressions diverses et confuses. Mais on gratta à la porte et Baptista parut, soufflant et tenant dans ses bras une magnifique madone en bois sculpté, qu'il posa en vue du lit.

— Pour la bénédiction de la nuit, dit-il.

Simone fut touchée. L'art du passé venait à son chevet la reconforter dans cette chambre où les chefs-d'œuvre se pressaient, littéralement. N'était-ce pas une volonté de l'Orcagna, et des maîtres du Campo Santo ? Cela se brouilla bientôt, et elle s'endormit sous l'œil de la vieille Sœur ; et, sauf le sac à main posé près du lit, rien ne démentait la parfaite image d'un intérieur princier de la Renaissance : une dormeuse et une religieuse n'ayant pas de date.

Un conciliabule avait lieu dans la salle à manger où le maître, jubilant et fiévreux, trouvait un écho dans la gaieté subite et l'empressement du domestique. Ce n'était pas aisé de donner l'hospitalité au palais Gherardesca. Que mettre dans la vaisselle plate ? Le linge manquait, point de serviettes même grossières ou déchirées.

— Que Monseigneur invente une toilette... Le petit sac à main doit contenir du savon, inutile d'en acheter. Pour le pot à eau et la cuvette, nous ne craignons personne, pas même les rois : seulement la grande glace de Venise a perdu son tain ; la petite servirait mieux, on y voit encore la moitié de son nez.

— Oui, disait Ugolino, elle a une entorse, donc elle ne bouge pas de son lit ; tout se passe dans sa chambre, on fera encore figure... Baptista, c'est la mienne qui m'inquiète.

— Monseigneur devrait mettre son vieux costume de chasse le dernier qui ait été fait sur mesure.

— Il est déchiré.

— Oui, mais il est à la mesure et il y a les boutons ciselés.

— Car il faut que je me présente devant elle.

— Oui, Monseigneur, quand elle permettra, on dira que vous êtes arrivé, à l'improviste, de la campagne, de la chasse.

— Écoute Baptista, ne parle de la dame à personne, et je n'y suis pas même pour Pignatelli. On jaserait sur cette dame.

— Oh ! fit-il, j'ai l'habitude du silence.

— Cette fois, il s'agit peut-être...

Il s'arrêta.

— Monseigneur n'a pas besoin de parler : le portrait du père de Monseigneur est descendu du mur, il s'est assis : je sais ce que cela veut dire, une visite heureuse...

— Fais tout ce que tu pourras, Baptista.

— Oh ! comme pour la Madone, car elle a dit : « Mio amico. »

— La baignoire de bronze, il faudra la frotter.

Une partie de la nuit, ils travaillèrent pour l'inconnue.

— Que Monseigneur aille dormir.

— Et toi, Baptista ?

— Moi, quand je suis content, je n'ai pas sommeil.

Le comte, avant de monter à la recherche d'un grabat pour la nuit, quitta ses souliers et vint coller son œil à la fente de la porte ; il lui sembla voir une chapelle. Les deux bougies éclairaient mal, mais elles allumaient partout des reflets de métal. N'eût-il conservé ses trésors que pour faire un oratoire de cette chambre, où dormait cette radieuse femme, il s'estimait payé de ses privations. Il était impossible que l'inconnue ne fût pas frappée d'un accueil si singulier et dissuadée de juger mondainement. Il redevenait, lui, pour un moment, l'homme de son passé, le capitaine du peuple, podestat de la République de Pise, et donnait une hospitalité respectueuse à une dame de haute vertu et d'incomparable beauté. Les circonstances romanesques, malgré leur simplicité, le charmaient. Un cocher qu'on presse et une roue qui se détache en heurtant une borne, une femme qui s'évanouit en tombant et qui s'alite pour une entorse : quoi de plus banal ? Mais une femme jeune et belle, venant tomber précisément devant la porte du palais de la Solitude, et maintenant couchée dans son propre lit, c'était bien un miracle de saint Renier.

Les grands événements font dans l'âme comme la pierre dans l'eau, d'abord

un giclement, puis des cercles de plus en plus excentriques qui, en s'élargissant, se prolongent harmonieusement.

Ugolino, terrassé par l'événement, songe dans l'obscurité, car il faut économiser la chandelle, étendu sur un lit vermoulu qui craque de vétusté et dont les matelas répandent une odeur fade et humide. Au cours de sa délicieuse insomnie, il voit en arrière les mystérieuses prémisses de l'aventure. C'est bien la dame à la nuque dorée qu'il a vue sur le Lung Arno, c'est bien la dame du Campo Santo, dont Pignatelli fut le cicérone. L'astrologue a dit vrai : Vénus est apparue. Qu'espère-t-il, lui, qu'on n'a pas encore vu, lui qui tremble de se montrer ? Déjà heureux, il contraint sa pensée à demeurer dans le cercle rigoureux du présent : la plus belle et la plus noble des femmes dort dans son lit. Et c'est bien, pour lui, la plus belle et la plus noble, même la seule qui soit au monde : Elle, avec cette majuscule qui hausse un être au-dessus de l'humanité.

Quel tort de faire jurer à Sœur Saint-Augustin de la veiller ; sa vertu eût été en même sûreté, avec lui, au chevet.

Ce doux rêveur, brisé à toutes les articulations sur le chevalet de la vie adverse, ne demande, comme dit Musset, qu'une larme et pas même : la permission d'adorer et de se souvenir ensuite.

Parmi ses pensées, aucune qui soit un doute ou même une interrogation sur la qualité de l'inconnue, venue du ciel comme une hirondelle blessée, vers lui, pauvre cœur agonisant de solitude. Inconsciemment, il estime si grande et belle la pureté de son sentiment qu'il ne suppose pas qu'on le repousse. Depuis qu'il l'a vue, il est à genoux, en esprit. Belle, une femme peut n'être pas vertueuse : il y a de séduisantes créatures qui ne sont point prudes femmes et d'autres fermées à l'idéalisme : il ne s'en souvient pas. Elle, car c'est Elle, s'élève au-dessus du jugement. Le pauvre isolé ne se permet pas de curiosité. Il adore l'inconnue comme le suave mystère de sa mystérieuse destinée. Même si elle disparaissait magiquement comme elle est apparue, il aurait encore vu son rêve ; et un fantôme lui tiendrait mélancoliquement compagnie, à lui, le revenant du XIII<sup>e</sup> siècle.

Déjà elle a dormi dans son lit, bu dans sa coupe, promené son regard sur les objets de cette chambre qui ne sera plus si froide. Elle y aura respiré, rêvé, elle se sera reflétée dans les vieilles glaces et laissera derrière elle le parfum de la vie aimable.

Et Ugolino, qui ne priait plus, se signant, magnifie la bonté infinie qui lui envoie ces heures de paradis.

## IX

### PRÉMISSSES SENTIMENTALES

*Bien vaines sont les paroles d'homme à femme, les paroles tendres; mais cette vanité, est encore ce qu'il y a de plus passionnant pour tout être qui les profère ou les écoute.*

Le soleil matinal entre par les quatre fenêtres du levant; la chambre étincelle des vieux ors réveillés, des argents fourbis la veille; les couleurs des panneaux s'avivent, la grande vierge de bois sourit, et Simone se soulève en une exclamation.

— Mon Dieu, que c'est beau!

En effet, la chambre resplendit tout entière, même la soie des toiles d'araignées; même les poussières brillent et s'irisent: tout ressuscite. Pour un être sensible à la beauté, la minute est émouvante, la joie des choses remplit l'atmosphère. Tout est heureux, le bois, le métal, les étoffes; tout salue Simone; elle le sent et s'écrie:

— Ah! ma Soeur, quel réveil vous m'avez fait!

Baptista survient, apportant du lait et du café, dans des récipients de musée, oxydés et magnifiques.

— Madame a bien dormi?

— Comme si j'étais un ange.

— *Chi lo sa?* dit finement le rustre, qui a compris et qui couve la jeune femme d'un œil de chien fidèle.

Elle est bien rassurée maintenant.

Mais ses étonnements ne sont pas finis et Baptista apporte les ustensiles de toilette. La table est si chargée de belles inutilités, et ce qu'on a accumulé la veille restant là, Simone charmée finit par rire de cette chambre qui se change en Cluny dont on aurait vidé toutes les vitrines.

Elle se sent si bien, en ce palais, qu'elle serait désolée de partir, de retomber malade dans la banale chambre d'hôtel; elle tire de son sac le bulletin de son bagage et donne un billet de cent francs en même temps.

Le vieux valet refuse l'argent.

— Monseigneur ne permettrait pas !

— Monseigneur ? fait-elle.

— Mio signor, Monsieur Raniero, corrige-t-il.

— J'arrangerai cela avec M. Raniero quand je le verrai ; mais jusque-là, je veux payer ma dépense ou je ne reste pas.

— Quelle dépense ! Deux oeufs, deux sous de lait, fait Baptista.

— Eh bien ! alors, ce sera de la bonne main !

Le vieux domestique reste visiblement embarrassé ; refuser, c'est obéir à son maître ; accepter, c'est aussi le mieux servir - car avec cent lires on pourra bien nourrir la dame. Il porte le billet à ses lèvres et s'incline, un peu vexé. Désormais son zèle ne sera plus du zèle : il est tellement payé ! Il pense au comte, et généreusement il lui sacrifie sa physionomie de vieux serviteur légendaire. Ugolino ignorera tout. Tant de fois déjà, il a mis de l'argent, gagné à faire quelques menues affaires, dans le ménage et accepté quelque chose de Pignatelli et de la Sérafina, sans le dire !

Le comte, à ce moment dans la chambre de son domestique, achève sa toilette. Il a suivi le conseil de Baptista, il a revêtu un très vieux costume de velours à côtes, râpé aux manches, décousu sur le côté, mais qui peut passer, à la rigueur, pour une tenue de chasse très négligée. À sa main, belle et soignée, il met de lourdes bagues ; et puis longuement il se regarde dans la petite glace devant laquelle Baptista se fait la barbe ; il se trouve mieux qu'il ne croyait, tant une vision heureuse se reflète vite sur le visage. Ses grands yeux brillent très doux, rassurants, caressants ; ses lèvres un peu pâles s'ouvrent sur de belles dents. Enfin, avantage inappréciable à cette heure, il parle le français très aisément et sans accent. Maintenant qu'il n'a plus rien à faire pour se mieux arranger, il brûle de passer ce seuil qui n'est plus le sien, mais celui de la dame, unique, ineffable.

La religieuse allait quitter la blessée lorsque Baptista monta la grande malle et dit :

— Madame, le signor Raniero vient d'arriver, je l'ai trouvé à la gare. Il va venir et attendra la permission de vous saluer.

— Vous lui avez dit ce que vous avez fait ?

— Il m'a beaucoup approuvé.

— Ma Sœur, ayez la bonté de m'aider à tirer quelque chose du bagage pour que je reçoive décemment celui qui me donne une si merveilleuse hospitalité.

Quand elle fut arrangée, elle se trouva jolie et dit à Sœur Saint-Augustin :

— Voulez-vous dire que je suis prête à recevoir et à remercier M. Raniero ?

Puis elle attendit, en promenant son regard sur le prodigieux amas de choses anciennes et précieuses. Malgré la juxtaposition exagérée, l'ensemble ne donnait

pas l'impression du bric-à-brac. Visiblement, ces objets avaient tous servi à la même famille, les armoiries en témoignaient; et il n'y avait pas de disparates, l'un était le fils ou le petit-fils de l'autre, et de pur style italien; les dates seules les séparaient.

L'homme qui gardait ces trésors dans un palais presque abandonné ne pouvait être que très singulier, un véritable excentrique, peut-être un peu fou. Elle trouva l'attente longue, ne se doutant pas que, depuis le départ de la Sœur, Ugolino se tenait derrière la porte, tremblant comme un homme qui va jouer sa vie sur une impression féminine.

Baptista frappa et annonça :

— Si la signora permet, voilà Monseigneur.

Ugolino fit un effort et parut; il inclina sa haute taille profondément. D'un coup d'œil rapide, Simone se rassura. Ce grand diable lui inspira une soudaine confiance. À travers la chambre, elle lui tendit la main d'un geste qui parut spontané.

Baptista avait tiré la porte. Ugolino dut avancer, prendre la main offerte; il l'effleura avec une timidité qui acheva de mettre la jeune femme à son aise.

— Monsieur, je suis confuse des bontés qu'on a pour moi et que vous avez approuvées, m'a dit votre Baptista. Vous avez là un serviteur comme il n'y en a plus que dans les contes.

— Oui, car, à votre sujet, il a deviné ma pensée et a fait d'instinct ce que je lui aurais ordonné.

— Si quelque chose consolait d'un accident douloureux, ce serait de se réveiller dans un cadre pareil.

— Souffrez-vous, Madame?

— Un peu... Cela est supportable.

Les regards du comte excitaient au plus haut point sa curiosité: c'étaient des regards si dévots, si chargés de respect et de tendresse qu'elle se dit: « Cet homme m'aimerait à la folie qu'il ne me contemplerait pas autrement; et il ne peut aimer, comme cela, en coup de foudre! »

— Vous avez fait un gros chagrin à Baptista, fit-il avec un sourire: il vous a entendue faire jurer à la religieuse de ne pas vous quitter cette nuit et le pauvre vieux n'a pas encore digéré ce soupçon.

— Monsieur, je suis seule, étrangère, je m'évanouis dans la rue, je me réveille dans un palais merveilleux, mais singulier, blâmez-vous ma prudence? Au reste, mon soupçon ne vous touche pas, je ne vous avais pas vu.

Il la regarda de ses yeux sincères.

—Et maintenant, Madame, que vous m'avez vu, vous croyez-vous en sécurité?

Elle but ce regard comme un rayonnement de soleil, tellement la sincérité s'en imposait, et gravement, avec lenteur, elle lui retendit la main.

—Entièrement, fit-elle.

—Vous venez de payer bien généreusement mon hospitalité, Madame, et pour ce mot, je demeurerai éternellement votre obligé. Le plus haut plaisir d'une âme n'est-il pas d'être reconnue par une âme... telle que la vôtre?

—Mon âme, vous l'ignorez, elle vous décevrait peut-être.

Il sourit :

—Votre âme est un mystère que je respecte, mais que je sens. Maintenant, Madame, je n'abuserai pas de la circonstance qui me favorise; je perdrais tout droit à votre gratitude, si, parce que mon palais a l'heur de vous plaire, je vous imposais un peu trop longtemps ma personne.

—Vous avez quelque affaire?

—Non.

—C'est par discrétion que vous sortez?

—Sans doute.

—Voulez-vous m'approcher ce savonarole?

Il s'empessa d'obéir.

—S'il vous plaît de m'obliger tout à fait, vous considérerez qu'il y a deux Baptista ici, pour vous servir.

—Vous vous mettez à mes ordres, Monsieur Raniero. Eh bien! asseyez-vous.

Elle lui montra le siège.

Si troublé qu'il fût, il était de trop haute race pour éprouver de l'embarras; il s'assit, comprenant la sympathie exprimée par cette invite.

—Vraiment, Monsieur, les circonstances qui nous mettent en présence appartiennent plutôt au conte qu'à la réalité. Figurez-vous que dégoûtée d'un séjour à Monaco, déçue à Gênes, je trouve Pise conforme à mon rêve, j'y passe quatre jours: c'est plus qu'on ne fait d'ordinaire, quand on se propose de voir l'Italie entière. Enfin, comme il fallait partir, j'envoie mes bagages à la gare et je prends une voiture pour revoir encore certains aspects qui m'ont séduite. J'oublie l'heure et quand j'y songe, je harcèle le cocher; il lance son cheval à travers les rues, accroche, je tombe évanouie, et me voilà installée chez vous. Si c'est le hasard, il se joue avec l'in vraisemblance. Autre hypothèse: tout ce qui s'est passé advient, mais vous restez à la chasse et je guéris et pars sans vous avoir vu; que cela est étrange!

—Pour moi, c'eût été une grande perte, non pour vous.



— Oh ! Baptista a bien du mérite, j'agréé son service, mais sa compagnie, non.

— La mienne est un peu mélancolique, Madame.

— Comme toute noblesse ; il n'y a que le vulgaire qui connaisse la joie pleine et paisible. Nous, en cessant de souffrir personnellement, nous souffrons en autrui. Souffrance, c'est le nom de la vie ; effort, celui de l'art.

— Quel est le nom de l'amour ? demanda-t-il d'une voix profonde.

— Il n'en a pas, il se nomme selon celui qui aime. N'est-ce pas que les Grecs avaient deux Vénus, l'une pour la vraie passion et l'autre pour le désir ?

— Dans la vraie passion, Madame, il y a encore des degrés.

— Il n'y en a qu'un, celui de la personne qui aime : car on aime selon ce qu'on est. L'amour est l'œuvre, le chef-d'œuvre de l'âme, de celle qui s'y livre tout entière et donne son accent suprême : « Dis comment tu aimes, je te dirai qui tu es. »

— Sait-on comment on aimera, avant d'avoir aimé ?

Elle le regarda.

— Vous n'avez jamais aimé ?

— Jamais !

Et il baissa ses paupières.

« Cet homme singulier sera amoureux avant ce soir ! » pensa-t-elle ; et aucun souci ne s'éleva à cette idée.

Elle n'osait questionner par délicatesse cet excentrique qui certainement n'oserait pas mentir ; elle jugea plus sympathique de conduire la conversation, comme si elle avait lieu entre anciennes connaissances. Son humilité la touchait. Quiconque vit à l'écart prouve sa fierté, et cette façon si respectueuse valait comme le meilleur hommage.

Baptista vint frapper :

— Que mangera Madame ? fit-il.

— Les œufs étaient délicieux ; une côtelette.

— *Con patate.*

Elle sourit.

— Oui, et des fruits.

— *Vino bianco Orvieto.*

— Oui.

Et s'adressant à Ugolino :

— Et vous, Monsieur, vous allez bien me tenir compagnie ?

— Vous m'excuserez, je suis obligé... fit-il, en pensant à la dépense.

— Tant pis, dit-elle, je ne puis que le regretter, mais vous dînez avec moi.

Et à Baptista :

— Ce soir, un plat italien, de ceux qu'aime ton maître.

Le domestique souriait, saluait, si visiblement joyeux.

— Il est bien gai, votre Baptista.

— Lui non pas. Gai, il ne m'eût pas été fidèle ; il est égayé, c'est bien différent.

— Et qu'est-ce qui l'égaye ?

Le vieux, avant de refermer la porte, dit :

— La Bellezza !

Elle trouva cela charmant, dans son imprévu.

— Si j'étais Pisane et non Parisienne, je viendrais souvent ici, tantôt pour les choses, tantôt pour le seigneur au palais dormant, car vous vivez dans la poussière, Monsieur Raniero. Vous avez tort.

— Que ne puis-je secouer une autre poussière, celle qui s'accumule dans ma pensée !... Parlons de vous... j'admire que vous fassiez si bon cœur contre une telle fortune.

— Sauf mon pied, je ne m'estime pas si infortunée... J'aimerais mieux parcourir votre hôtel... votre palais... que d'être là clouée, certainement. Toutefois, puisqu'il me fallait tomber, que c'était écrit, je me trouve admirablement tombée.

Il aspirait ardemment de telles paroles et s'efforçait d'en obtenir d'autres, semblablement douces.

— Cependant, Florence, Rome vous hantent : ces cités où les pavés eux-mêmes sont illustrés, ces capitales de l'humanité, vous devez brûler de les connaître.

— Je vous répondrai par un mot latin que je sais mal, fit-elle.

— *Ubi bene, ibi Patria*, souffla-t-il.

— C'est cela. Mettez *Italia* au lieu de *patria* et vous aurez l'opinion de toutes les femmes sincères : *Ubi bene, ibi Italia*. Où l'on est bien, c'est là l'Italie. Car, de par les romances et la musique, on n'aime que là : ou quand on aime, on vient là.

— Ne jugez-vous pas, Madame, que notre terre offre de beaux cadres pour la tendresse ?

— Je ne connais que Pise, moi.

— Pisa-la-Morte !

— C'est plutôt la Belle au bois dormant et quelles délices de l'éveiller ! Menez un tramway jusqu'au Campanile, séparez les quatre monuments par des rues et

des boutiques, supprimez la solitude et le silence : il n'y aura plus rien pour la sensibilité, et les édifices ne parleront plus qu'aux spécialistes.

— La solitude et le silence conviennent aux pierres, non aux hommes. Le solitaire ne sait plus se manifester quand il voudrait, et, à force de silence, on perd presque la faculté de s'exprimer.

Elle secoua la tête gracieusement.

— Ce qu'on dit ne vaut jamais ce qu'on pense ; ni les paroles n'égale le regard ; ni le regard ne reflète la subtilité du rayonnement. Je ne sais qui vous êtes, vous ignorez qui je suis, et nous parlons pour la première fois comme nous ferions pour la centième. Pourquoi ? Cela contredit à votre caractère qui est sauvage, à ma conduite toujours circonspecte : plus forte que votre sauvagerie et que ma circonspection, la sympathie supprime les préliminaires, ce que Stendhal appelle la cristallisation ; et je vous parle comme à quelqu'un dont je saurais toute la vie, et vous me répondez de manière à me faire croire que, quelle que je sois, je vous plais ainsi.

— Oh ! quelle que vous soyez, fit-il, grande dame probablement, grande âme certainement.

— Ici, je vous arrête. Grandeur d'âme est un gros mot. Avoir une âme, cela vous distingue déjà de la masse des êtres. L'avoir grande, on ne le sait qu'à l'épreuve, si la vie impose un effort...

— Cependant, Madame, on a devant une personne, comme devant une chose d'art, telle impression ; elle constitue notre jugement. À me voir, vous avez tout de suite, senti la profondeur de mon respect, la réalité de ma courtoisie et que vous pouviez confier votre honneur à mon honneur, comme si ce n'était qu'un seul honneur et qu'il portât le même nom.

Il avait bien dit cela, avec une progression, sur le mot honneur où le capitaine du peuple reparut.

— Eh bien ! au charme de vos paroles, à vos gestes, à vos regards, à tout ce qui émane de vous, je découvre les signes de la grandeur d'âme. De quel droit repoussez-vous mon opinion ? Subissez-la.

— Non, elle m'engagerait trop. Vantez la beauté d'une femme, elle ne se défendra pas, elle sourira toujours. Cela ne la compromet pas de s'avouer belle, tandis que ce que vous attribuez à son cœur la contraint à justifier, par de la magnanimité, un tel encens. Que ferait la magnanimité ?

— Ce que vous faites, Madame. Elle reconnaît les siens, elle les traitera comme vous me traitez et, sans faire davantage, elle opérera beaucoup, elle réalisera peut-être, sans autre effort que son naturel rayonnement, le rêve de bien des jours.

Elle comprit la protestation sincère qui se voilait en ces termes. Ce Raniero ne

ressemblait à personne de la réalité ! C'était ce personnage de roman de chevalerie capable, pour sa dame, d'incroyables prouesses, accomplies avec une indicible modestie.

Ce respect réel toucha Simone plus que toute démonstration : elle n'était pas troublée, elle éprouvait un contentement profond de plaire si gravement et de découvrir tant de pouvoir à son sourire. Reconnaisante de la douceur qu'Ugolino ressentait, elle éprouvait pour lui une bienveillance sans borne ; et elle la manifestait en n'interrogeant pas, en se confiant au seigneur Raniero, sur sa mine. Lui, ne satisfit qu'un point de sa curiosité.

— Il y a-t-il quelqu'un que vous vouliez prévenir de votre accident ? demanda-t-il.

— Personne ! je suis veuve.

Ugolino baissa les yeux et resta un moment à regarder les lames du parquet, pour cacher sa pensée.

— Et vous ? fit-elle.

— Je suis plus que seul : je suis la solitude elle-même.

— Nous nous ressemblons d'autant plus, fit-elle. Le monde me laisse toujours plus vide et plus désenchantée, mais il faut courir le monde, pour retrouver les membres épars de sa vraie famille. Certainement il existe un être qui doit rompre votre solitude. Viendra-t-il ? Voilà l'énigme de votre vie.

Comme il eût voulu lui crier : « Il est venu, je le vois, je l'entends, je l'adore ! » Mais ce cri aurait fait évanouir son espoir. Il n'avait qu'un moyen de prolonger son bonheur, c'était de le dissimuler. Cette femme sans aucun doute adulée, recherchée et fuyant les hommages ne comprendrait pas la brusquerie d'amour d'un homme esseulé et misérable. Il raisonnait bien. Il fallait connaître sa vie et la mentalité d'un rejeton obscur qui survit à une souche illustre, pour s'expliquer ce coup de foudre passionnel, et comme il avait été préparé par dix années d'attente et de déceptions journalières. Il eut le courage de rompre, lui-même, ce premier entretien. Elle s'en étonna un peu.

— Puisque vous ne pouvez déjeuner avec moi, je compte sur votre visite après midi. Songez qu'hospitaliser n'est qu'une moitié de votre devoir, il faut aussi me distraire.

Et la petite main vint se presser à ses lèvres qui s'y appuyèrent cette fois.

## X

### D'AMOUR CRISTALLISATION

*Raconter ses peines, c'est un peu les rejeter; raconter ses joies, c'est les doubler. Nous avons besoin de témoins; ce sont des complices momentanés, par l'attention qu'ils nous accordent.*

Un premier mouvement conseilla à Ugolino d'aller chez l'abbé Pignatelli, cet ami véritable, cet astrologue véridique; et de lui rendre son touchant intérêt, en lui apportant la vérification de ses Pronostics. Ce n'était que justice; et lui, éprouverait la joie de la confiance, si vive aux premières heures d'une passion, que la raconter c'est revivre les impressions reçues. Un autre motif le poussait vers le presbytère de San-Spirito: n'avait-il pas besoin d'avis, pour ne point compromettre son court bonheur? Tout cela disparut devant un scrupule de délicatesse et de jalousie mêlées; il eut peur aussi de discours trop raisonnables qui auraient pu lui ouvrir les yeux sur la folie de son espoir; il redouta également que l'astrologue enivré de sa prédiction et plein de zèle ne le poussât à quelque tentative détestable pour retenir cette passante. Car c'était une passante; et son entorse guérie, l'affaire d'une semaine ou deux, un matin, elle prendrait le train pour Florence. La suivre, se faire son *patito*, il n'y fallait pas songer! Espérer son passage au retour et la retenir quelques jours, n'était-ce pas la plus haute espérance? Puis, il retomberait à son destin; le palais de la solitude redeviendrait plus morne, plus silencieux. Tout lui rappellerait la femme à jamais perdue, et tandis qu'il agoniserait d'avoir entrevu le paradis et d'y renoncer, elle se remarierait certainement; et lui et le Campo Santo se confondraient, dans un souvenir romanesque, sans regret.

Après cette descente aux enfers de l'avenir, il remontait vivement aux joies du présent. Un intermède féerique s'intercalait dans son existence d'emmuré: un être de beauté, d'intelligence et de bonté venait le consoler, l'éblouir et lui laisserait en partant un ineffaçable souvenir. Il ne serait plus seul; au soir, un fantôme passerait devant ses yeux; et les choses précieuses, vivifiées par son contact, lui rediraient les grâces de la chère disparue. Le regret ne vaut-il pas mieux que le vide, malgré la sentence dantesque? Il aurait un souvenir heureux pour la suite

de ses malheureux jours. Même à l'état d'indicible humilité où il se tenait devant elle, il avait senti sa sympathie vive, spontanée, il avait plu. À cette idée il s'aperçut qu'il marchait plus vivement, la taille redressée, la tête droite, le pas allègre ; il se trouva à l'extrémité du quai, au pont de la forteresse, sans s'apercevoir de l'espace parcouru.

Sa résolution était prise : il ne parlerait pas à l'abbé Pignatelli ; il garderait jalousement, en grand secret, son vivant trésor et se ferait pardonner son mutisme, au titre de sa passion.

Au cours de la vie, l'Occasion au front chauve doit être saisie par son unique mèche, et encore passe-t-elle plusieurs fois où beaucoup peuvent croire qu'elle passera à nouveau. Le comte Ugolino savait que, cette femme partie, il n'y avait plus d'amour possible, pour lui, au monde. Ce qu'il n'inspirerait pas à celle-là, il ne l'inspirerait à nulle autre. Elle était bien l'unique pour l'idéalité et aussi par les circonstances.

Il pensa à ces contes, où un trésor s'offre à celui qui le ravira, pendant les douze coups de minuit. Une dizaine de jours lui était accordée pour conquérir la seule âme qui pût le comprendre.

Son histoire ressemblait à celle du marin maudit, sauf qu'il n'ait jamais blasphémé ; il subissait une épreuve, et non un dam. Errer sans trêve ou rester emmuré, avoir pour prison le pont d'un navire ou les salles d'un palais, ces extrêmes se touchent et, parallélisme plus vif, ni le Hollandais volant ni le Gherardesca emmuré ne pouvaient échapper à leur destin que par une femme aimant jusqu'à la mort ou jusqu'à la folie ; car c'était aussi insensé de s'enterrer dans le palais de Pise que de monter à bord du voilier rouge.

Ugolino tremblait même à la pensée que son rêve pût se réaliser. L'argent qui, malgré les phrases vertueuses, les motifs de la paix et de la dignité, de la vertu et du noble amour, l'argent qui seul permet de penser, de sentir et de vivre, l'argent manquait et ne pouvait venir de nulle part.

Le peu de terres qui restait au comte payait l'impôt et lui laissait de quoi manger pour lui et Baptista.

Le malheureux se demandait même comment il nourrirait pendant deux semaines l'être aimé. Comment se charger de cette destinée ?

En revenant vers la ville, les pensées plus brouillées que jamais, incapable d'envisager en face aucune des occurrences, aussi épouvanté que son rêve se réalisât que de le voir s'évanouir, il ne prit d'autre résolution que celle commune aux téméraires et aux désespérés, il s'en remit au destin.

L'idée de consulter l'abbé Pignatelli, de lui arracher toute la vérité de son horoscope, le fit retourner vers San-Spirito ; mais il dévia, avant d'y arriver,

craignant tout, aussi bien les motifs d'espérer que ceux de craindre, et voulant au moins vivre pleinement les heures bénies qui s'offraient, pleines de joie, dès l'instant où il ne les obscurcissait pas des menaces de l'avenir. Il savoura donc jalousement son irrésolution et résolut de dérober au destin, comme un Oreste, le moment où les Euménides lassées s'endorment.

Tandis que le comte Ugolino passait par les phases diverses du radieux espoir à un navrement indescriptible, et ne parvenait pas à concevoir l'issue de sa romanesque aventure, M<sup>me</sup> Davenant, en regardant la vieille poussière du palais danser dans les raies du soleil, se demandait aussi quelle issue aurait cette rencontre.

Plaire, même vivement, est pour la femme l'exercice même de son activité native; plaire à quelqu'un qui satisfait aux exigences de l'imagination et qui, en d'autres circonstances, pourrait inspirer de la tendresse: c'est un plaisir.

Ici, l'événement dépassait de beaucoup le jeu sentimental; en partant, elle laisserait peut-être le désespoir dans ce vieil édifice que sa présence vivifiait. Sans connaître aucun détail de cette existence où elle entraît si inopinément, elle était trop femme et trop fine pour n'avoir pas perçu deux aspects: l'extrême misère et l'extrême bizarrerie, se combinant pour former le plus étonnant chapitre de roman, mais propre aussi à donner des alarmes vives à un être raisonnable. Laisser derrière soi un amoureux navré et qui devra, pour oublier, selon la formule musétique, six mois voyager, cela n'arrête guère une coquette et même une autre! Mais ce Raniero, qui se présentait en costume de chasse déchiré, avec des souliers usés, qui laissait périr une collection merveilleuse faute de soins, qui vivait avec un seul domestique dans un vaste palais, était un personnage énigmatique et presque inquiétant.

Comme il possédait d'incalculables objets, dont une part eût suffi à lui procurer l'aisance, c'était, en un certain point, un maniaque possédé par une idée fixe.

Misère et démence. Quelle femme écouterait l'aveu d'un pareil homme! Et cependant, comme personnage, il était séduisant, avec sa beauté d'ancien portrait, la distinction de ses manières et un inexplicable prestige douloureux.

Toute chose à son paroxysme devient une force, même la pire. La détresse à l'état tragique fascine certains cœurs et les entraîne à des dévouements dont ils ne se savaient pas capables.

Quand le docteur Spavento lui dit qu'elle marcherait au bout de huit jours, elle éprouva une espèce d'inquiétude indéfinissable; un pareil diagnostic était prévu et cependant il la surprit; elle s'inquiéta d'avoir à porter, si vite, un tel coup à ce pauvre être. La pitié pénétrait dans son cœur, comme une huile et l'amollissait. Des projets fort inconséquents traversèrent son esprit. Avant de



partir, elle aurait voulu améliorer cette existence, y laisser la trace d'une bonne fée; déjà elle se promettait des actes imprécis d'amie.

Sœur Saint-Augustin lui trouva si bon visage et surtout la vit acclimatée, si à l'aise, qu'elle s'écria :

— Allons, je ne viendrai que pour vous aider à votre toilette.

— Je n'ai plus peur ! fit Simone en souriant.

— Je connais le comte et je jugeais votre souci inutile, mais il fallait que vous le vissiez ?

— Le comte ?

— Vous ne saviez pas même son nom ? Le comte de la Gherardesca est le dernier d'une des plus grandes, on peut dire de la plus grande famille pisane.

— Pauvre jeune homme ! fit-elle.

— Oui, il mériterait un meilleur sort ! fit la religieuse ; et on parla d'autre chose.

Ce titre sans signification actuelle n'impressionna pas Simone. Une Parisienne n'attache pas grand prestige aux neuf pointes, tellement elle les a vues, légitimes ou non, briller en compagnie douteuse et en affaires louches, mais l'historicité du nom, la gloire d'une race, cette noblesse faite avec des pages d'annales et non par un titre octroyé pour des services de courtisan, parlèrent à son imagination. La prouesse, et non le bon plaisir d'un roi, décerne une distinction valable. Le noble qui a ramassé son titre dans le zèle d'une domesticité douce, qui a présenté la chemise ou vaqué aux offices de bouche, diffère du héros qui a conquis la célébrité dans les périls, en présentant sa poitrine aux ennemis de la cité, et qui a combattu pour quelque grande idée de justice ou de liberté. Il y a un abîme que l'on doit mesurer entre les noms de l'histoire et ceux de la nobiliaire, entre les personnages du passé et les fonctionnaires royaux, entre les individus qui ont surpassé leurs contemporains jusqu'à les guider, et les habiles qui trouvèrent un haut prix de leur souplesse. Cette ancienneté tardivement révélée expliqua à M<sup>me</sup> Davenant, mieux qu'un autre commentaire, quel homme s'éprenait d'elle ; et cela augmenta son souci. La splendeur d'autrefois rendait plus poignante la déchéance actuelle et décourageait la compatissance.

M<sup>me</sup> Davenant se trouvait prise, elle aussi, entre le désir de mettre quelque baume sur les plaies d'une pauvre âme et la crainte de les envenimer, malgré la pureté de son intention.

Pas plus que lui, elle ne s'arrêta à un parti. S'en aller eût été cruel, ingrat, et c'était impossible avant quelques jours. En restant, elle n'éviterait pas la déclaration, et pour la repousser elle ne savait quelles délicatesses inventer.

Tous deux constituaient, l'un pour l'autre, une menace. Ugolino rêvait une

folie et pouvait devenir fou, et la jeune femme s'étonna du danger des passions véritables.

Il est légitime d'avoir peur de ce qu'on inspire, autant que de ce qu'on éprouve.

## XI

### UN DESCENDANT D'UGOLIN

*Rien au monde n'est comparable au plaisir que nous donne  
un être, par sa seule présence, si nous l'aimons ; c'est comme un  
soleil pour soi seul.*

Quand il entra dans la chambre, elle l'accueillit en souriant :

— Depuis ce matin, j'ai appris votre nom. Je vous avoue que je l'ignorais.

— Pas tout à fait, dit-il, pas tout à fait. Vous connaissez au moins un des comtes de la Gherardesca : celui que Dante a immortalisé, qu'un sculpteur français a représenté dans un groupe célèbre, le plus beau morceau de la statuaire moderne.

— Pardonnez à mon ignorance, je ne devine pas. Aucun Gherardesca ne m'est connu.

— Si fait, Ugolino.

— Ugolino ?

— En français, Ugolin.

— Celui qui fut condamné à mourir de faim avec ses fils ?

— Avec ses fils Gaddo et Uggucionne, et ses petits-fils : Nino, enfant de son fils Guefo, et Nuncio, fils de son autre fils Lotto.

— Vous descendez d'Ugolin ?

— Je suis le dernier de cette race.

— Mieux vaudrait ne pas avoir d'histoire que d'y trouver une page aussi lugubre. Quels hommes monstrueux que ceux qui purent infliger un tel supplice à des innocents !

— Ugolino n'était pas un innocent... Cela vous intéresse-t-il ? demanda-t-il.

— Oui, certes.

Le comte hésitait.

— Il est bien difficile de comprendre aujourd'hui les ambitions du XIII<sup>e</sup> siècle. Celui qu'on appelle en France arriviste ne veut qu'une place toute faite dans la hiérarchie sociale, il poursuit un but pacifique et il le poursuit selon les règles, légalement, officiellement. Actuellement, les plus avides ne réclament qu'une si-

tuation privilégiée dans l'ordre établi. Autrefois, on voulait être prince et régner, satisfaire pleinement ses amours et ses haines. Il ne s'agissait pas d'être le préfet ou le maire, ou le trésorier-payeur de Pise, mais d'en devenir le tyran redouté. Au moment où les Della Scala, à Vérone, et les Visconti, à Milan, se mettaient des couronnes sur la tête, Ugolino voulut être le podestat de Pise. Cette ville, qui a l'honneur de vous plaire, fut séculairement le théâtre de luttes acharnées entre un Parti démocratique, le parti de la liberté que commandaient les Gherardesca, ardents gibelins, et le parti de la tyrannie ou des Visconti. On appelait mes ancêtres les comtes, tellement le peuple les aimait, car ils soutenaient le régime républicain quoique seigneurs. Ugolino, par une succession d'intrigues trop longues à raconter, donna sa sœur à Jean Visconti, le chef des guelfes pisans. On découvrit ses trames, on l'exila ; mais avec l'appui de Florence, il revint pour le malheur de la cité. Sans doute, on ne vous a jamais parlé de la bataille de la Meliara, qui ruina la puissance pisane. Ah ! l'histoire de l'Italie n'offre pas l'unité magnifique de l'histoire de France où les événements se succèdent dans un même sens, comme coulent les ondes d'un grand fleuve. Chez nous, ce sont des tourbillons locaux d'une vitesse vertigineuse. Les hommes d'énergie furent moins nombreux ou endigués par l'unification royale, chez vous. Vos annales n'offrent pas à l'aventure ces petites couronnes civiques, difficiles à garder, mais faciles à conquérir, du moins sans disposer d'armées et de trésors. Nos condottieri faisaient d'une bataille une véritable partie de barres, dont les harnachements étaient l'enjeu. Quand les Français franchirent les Alpes, l'Italie fut stupéfaite et appela leur façon la mauvaise guerre. La nôtre, faite par des mercenaires, changeait moins les fortunes que la trahison, grand ressort de la politique de ce temps. La bataille d'Anghiari, que peignit Léonard, n'eut qu'un mort, et encore était-il tombé de cheval ! En Italie on s'est battu entre voisins, non de frontières, mais de rues : les ambitions, au lieu de se rencontrer dans des plaines, à la pointe des piques et à la gueule du canon, se colletaient au poignard, quartier à quartier, maison à maison. Les adversaires se connaissaient. On ne frappait jamais un inconnu, un instrument, un soldat ; les combats réels étaient des guet-apens.

— Vous regrettez ce temps ?

— Un mort regrette la vie ! En ce temps, un Gherardesca vivait ; aujourd'hui, il projette à peine une ombre sur le mur quand il passe. Il est moindre qu'un autre parce qu'il porte une renommée que les autres ignorent et dont lui se souvient.

— Seriez- vous maire de Pise, vous n'en seriez pas le podestat.

— Oh ! Madame, mon ambition est éteinte depuis bien des années. Descendant d'une race d'action, je n'ai jamais eu l'illusion de faire reflourir mon nom :

je l'ai conservé, comme ces restes de l'opulence, pieusement. N'ayant plus de place dans le présent, ne fallait-il pas avoir mon Campo Santo, ce palais avec ces choses de jadis ? Ne lui dois-je pas de vous connaître ? Et cette circonstance suffit à me donner raison.

— Non, pas celle-là seulement. Beaucoup d'autres s'y ajoutent, et à votre place, j'eusse peut-être agi aussi... idéalement... Mais...

— Mais... fit-il, anxieux.

— Mais je suis inquiète de vous.

— Parole bien douce à entendre.

— Moins agréable à prononcer. Je parle égoïstement, en totale franchise ; me voilà seule confidente de votre âme que je ne puis guérir, peut-être unique témoin d'une infortune que je voudrais soulager ; et cela m'effraye.

— Quelque joie que je ressente à vous apitoyer, je ne veux pas la prendre à votre détriment. Ne pensez pas à l'avenir qui nous sépare, mais au présent qui nous réunit. Traitez-moi comme vous avez traité ma ville et je vous bénirai. Qu'avez-vous fait ? Vous lui avez accordé le tribut qu'on lui accorde, à l'ordinaire. Eh bien ! souriez-moi pendant ces quelques jours et vous serez quitte envers la Pitié.

Sa voix s'abaissa, ses yeux se voilèrent.

— Et vous partirez le cœur léger, car vous aurez été bonne, infiniment.

Le ton des discours se sentimentalisait avec une trop grande vitesse. Simone feignit une légèreté qui n'était pas de sa nature, pour secouer l'attendrissement qui la gagnait.

— À propos, je me suis fait expliquer les scènes du Campo Santo par un prêtre qui, plusieurs fois, prononça votre nom. Il voulait m'amener ici. Je devais y venir autrement, d'une façon plus tragique.

— Vous avez été jetée au rocher, comme une Andromède, mais aucun monstre ne vous garde.

— Ce serait plutôt saint-Georges ! fit-elle.

Elle trouva que ce mot dépassait sa pensée et surtout la prudence. Pour ce solitaire, les paroles avaient tout leur sens, à l'encontre du génie italien qui exagère et demande, dans la conversation surtout à être écouté très au-dessous du ton.

— Parlez-moi de cet abbé un peu étrange, intéressant, plein de réticences.

— C'est un des rares êtres qui franchissent mon seuil. On l'a relégué dans une petite paroisse ; il n'était bon qu'aux grands emplois et, naturellement, se trouve condamné aux petits.

— Je songe au Campo Santo, à l'Orcagna. Le Triomphe de la Mort est bien à

sa place dans un cimetière ; mais, si on concevait un temple dédié à la Vie, quel triomphe y peindrait-on, avec justesse ?

— Le Triomphe de l'Amour !

— Où a-t-il lieu, ce triomphe ? Vous êtes un cœur capable de beaux sentiments et vous êtes vaincu. Non, comte Raniero ou Ugolino, je ne sais quel prénom vous plaît mieux...

— Raniero.

— Non, l'amour ne triomphe pas de la vie c'est elle qui décide de lui, c'est elle qui impose sa puissance ; l'amour partout se voit vaincu, comme le génie, comme la vertu. Ce monde n'est-il pas la vallée d'injustice ?

— L'amour, Madame, tient lieu de toute autre chose ; transfigurateur par nature et habitude, il colore l'eau en vin, il multiplie les pains : c'est le thaumaturge par excellence.

Baptista frappa à la porte et, sans ouvrir, cria :

— C'est l'abbé.

— Mon abbé ? interrogea Simone. Dites qu'on l'introduise !

Baptista n'attendit pas que son maître lui transmît l'ordre.

— Cela semble vous déplaire, seigneur comte ?

— N'êtes-vous pas ici maîtresse ?

— Je suis une invitée... Vraiment, je ne pensais pas vous désobliger...

— Vous ne me désobligez nullement. L'abbé est mon ami, je l'estime, c'est même mon unique ami !

La porte cria et presque aussitôt une exclamation retentit si vive, si profonde que Ugolino se leva de son savonarole et vint à Pignatelli, qui raffermissait ses lunettes sur son nez et, bouche bée, semblait en proie à une émotion violente.

— Vous ne me reconnaissez pas, Monsieur l'abbé ? dit la jeune femme.

— La dame du Campo Santo !

— Ne dites pas cela de ce ton tragique. Le Campo Santo est plein de soleil et de rayonnement d'art : c'est un musée plutôt qu'un cimetière. Vous fais-je peur, Monsieur l'abbé ?

— Excusez, Madame, un trouble que je vous expliquerai, si le comte le permet.

Ugolino acquiesça de la tête, sans plaisir.

— Madame, j'étudie l'astrologie judiciaire, l'art de prévoir les destinées, art perdu et qu'il s'agit de retrouver. Or, votre présence ici correspond, pour moi, à la pensée qui fit crier : *Eurêka!* (j'ai trouvé) à Archimède. Oui, j'ai lu, dans l'horoscope du comte, que Vénus allait survenir dans sa vie. Souvenez-vous de ma gauche insistance à vous parler de lui ; vous me représentiez sa complémentaire,

au point de vue des astres. Vous êtes ici, au palais des Gherardesca, tout est vrai, tout est vrai, et j'ai trouvé! Ah! Madame, ce que vous m'apportez n'a pas de prix, c'est la certitude...

—Je pencherais fort à penser qu'il y a de la fatalité en jeu... Vous savez comment je suis entrée ici? Non. Évanouie, portée par un cocher et un ouvrier. Je partais, mes malles étaient déjà à la gare. La fantaisie me vent de prendre encore un air de Pise; je m'attardai et, pour rattraper le temps et ne pas attendre le train de nuit, je pressai l'automédon; une roue se détacha, et je roulai par terre, évanouie. La porte la plus proche était celle-ci: on y frappa, et j'ai repris mes sens dans ce lit.

—Admirable, ô très admirable!

—Puisque je vous sers de démonstration vivante, vous me devez un spécimen de votre art, vous me ferez mon horoscope.

—Ne demandez pas cela, Madame, dit le comte; l'appréhension du malheur cause plus de trouble que l'attente de la chance ne donne de force. Croyez en votre étoile, sans vouloir la connaître. Si l'avenir est noir, attendez d'apercevoir ses nuages; s'il est bleu, laissez-vous surprendre par sa sérénité.

—Peut-être avez-vous raison.

—J'ai certainement raison. Craindre, et espérer, deux supplices; et le second, lorsqu'il se prolonge, égale le premier. L'homme doit vivre activement, dans le présent, réaliser sa volonté aux douces heures du jour et non se consumer aux hypothèses du destin. Le palais Lombrancchi, sur le quai, qui fut habité par un de mes ancêtres, porte *Alla Giormala* et au-dessous pend une chaîne. Ce symbole signifie que nous sommes tenus par des liens invisibles, qu'on ne peut pas les rompre, s'ils ne se défont d'eux-mêmes, et qu'il faut circonscrire sa pensée au moment même. Si j'avais cru à la prophétie de Pignatelli, il y a plus d'un an que j'attendrais l'apparition de Vénus, chaque soir me disant: «Ce sera demain»; je me serais lassé, j'aurais épuisé à vous attendre, Madame, la sensibilité que j'emploie à jouir de votre présence.

—Je n'ai aucun rapport avec Vénus, je ne suis ni belle ni déesse, et surtout, je n'apporte pas l'amour; je ne suis qu'une passante, qui rend la sympathie exprimée.

L'abbé expliqua:

—Madame, en horoscope, toute femme s'appelle Vénus ou la Lune, comme l'artiste se dit Soleil, le vieillard Saturne, le guerrier Mars, le fonctionnaire Jupiter, et le commerçant Mercure.

—C'est un guignol planétaire, une comédie italienne des étoiles; vous m'appelez Vénus, comme vous diriez Colombine.



—À peu près, Madame : le comte est Arlequin, et moi, le docteur bolonais.

—Et Baptista ?

—Les gens du commun n'ont pas de destinée.

—Voilà une science aristocratique, certes ; toutefois l'homme du commun peut devenir extraordinaire par le crime ou la vertu. Cela m'ennuie que ce bon Baptista compte si peu pour les astres !

—Un domestique est un satellite.

—Dévoué, il devient une telle anomalie, un tel anachronisme ! Pour Baptista, votre science manque de justice.

Puis, changeant de sujet :

—Vous aviez raison de vouloir me montrer le trésor des Gherardesca.

—Le trésor, hélas ! est perdu, enfoui quelque part, dit l'abbé.

—Ce qu'il appelle trésor, expliqua Ugolino, est un butin de guerre enlevé à Alfonse d'Aragon, à Luco Casterna, au XIV<sup>e</sup> siècle, et dont toute trace manque. C'étaient des bijoux magnifiques, provenant des rois maures ; j'en possède la nomenclature avec les carats des pierres : sur le parchemin, c'est éblouissant... à lire.

—Vous n'avez pas tenté des recherches ?

—Dans les terres des Donoratrio, des Montescudaio, dans toute la Maremme, de Pise à Piombino, c'eût été impossible. Ce trésor a été caché primitivement dans ce palais. A-t-il été volé ? Est-il enfoui dans un caveau de nos anciens fiefs ? S'il était ici, ce serait d'une singulière ironie, conclut Ugolino.

—Comment un trésor se perd-il ? fit-elle.

—Celui qui le connaît meurt subitement et cela l'abolit ; celui qui le vole le disperse. Ce n'est que dans les légendes que les dragons veillent. Un trésor composé de pierres précieuses tient dans un sac et voyage dans un portemanteau.

—Bah ! il vous reste un autre trésor...

Et elle montra du geste les objets d'art.

—Ce n'est plus l'or ou le diamant de la richesse. Ce qui reste ici, ce sont les reliques, les uniques témoins du passé. Vous devez vous demander, Madame, pourquoi je conserve ces choses, sans la fortune qu'elles supposent ?

—Non, je ne me le demande pas ; elles tiennent la place de tout ce qui manque.

—Depuis tant d'années, je n'ai plus eu d'autre compagnie : je les aime, sans penser jamais ni à leur valeur ni à leur rareté ; je les aime comme des preuves que je suis le fantôme d'autres, qui ont existé. À ma place, jugeriez-vous ainsi ?

—À votre place, comte, il est difficile de se mettre, par la pensée. Vos sentiments sont trop individuels pour qu'on les juge. Votre ascendance vous domine ;

moi, fille d'un colonel, je n'ai que des souvenirs bourgeois : nulle part les Vernet n'ont marqué, ils n'appartiennent pas à l'histoire et je suis plutôt leur apogée que leur décadence.

— Pour une femme, la naissance ne signifie rien, déclara Ugolino ; il n'en est pas de même pour un homme.

— Quand il s'en souvient ! Combien qui sont nés, archinés, et qui ne marchent pas plus droit pour cela ! Rien d'aussi rare en nos temps que la mémoire du passé, et c'est un prestige à mes yeux que votre mysticisme de la race.

— La race meurt avant la cité ! Pise est vivante encore, visitée. Nul ne conteste son antique splendeur, tandis qu'un Gherardesca, qu'est-ce ? Moins que rien, un nom étranger à presque toutes les mémoires.

— Le sentiment de la race oblige à envisager la suite d'une famille comme un seul individu, et à y avoir une adolescence, une maturité et une vieillesse.

— Oui, finalement, le triomphe de la mort !

— Ne triomphera-t-elle pas d'ici peu d'années de mes quelques appas ? Dans dix ans, je ne serai plus une femme !

— Vous serez encore belle.

— Comme vous êtes encore le capitaine du peuple, pour l'abbé et pour moi.

— Ah ! Madame !...

Il s'arrêta.

Elle devina sa pensée, mais il lui plut de la travestir.

— Vous me donneriez des divertissements et vous prendriez part au tournoi. D'abord, je serais fort empêchée d'y assister avec mon entorse ; ensuite, je ne retiens du passé que son héroïsme et son art. Un carrousel me laisserait indifférente. Les ballets sont ce qui m'amuse le moins, au théâtre ; et aucun podestat aujourd'hui ne donnerait de concert égal à celui offert au public. Les planètes qui nous dominent maintenant sont-elles les mêmes qu'autrefois ? Certainement non ; le ciel bouge et par conséquent change d'aspect, comme la terre.

L'abbé approuva.

— Les regards célestes modifient, de période en période, l'humanité. On dit : âge d'or de celui influencé par le soleil, âge de fer de celui que domine Mars.

— Et ainsi de suite jusqu'à sept, finit Simone un peu moqueuse.

— Ne raillez pas une science dont votre présence démontre la vérité.

— Raisonnable ! fit-elle. Si j'avais pris l'omnibus de l'hôtel, ou une autre voiture ; si je n'avais pas pressé le cocher ; s'il avait mieux pris son tournant si seulement je ne m'étais pas évanouie, je ne serais pas ici. Il a donc fallu que les planètes me persuadent de jeter encore un coup d'œil au monument, de m'y attarder, de presser le cocher ; en outre, le ciel a choisi une voiture avec une roue

mal attachée et un cocher maladroit : il a empêché Baptista d'être absent, ce qui eût tout arrêté.

— L'événement est le total des circonstances, dit sentencieusement Pignatelli.

— Comme on ne peut faire ce total qu'après coup, comment baser la prévision ?

Puis, s'adressant au comte :

— Je suis bien curieuse de visiter ce palais.

Il fit un geste d'embarras.

— Je me doute bien qu'il y a des toiles d'araignées aux coins : mais une femme en mal de curiosité s'accommode de tout ; ma première promenade sera dans vos caves et vos greniers ; nous chercherons le trésor d'Aragon, et si nous ne le trouvons pas, du moins, je verrai d'autres belles choses, sœurs de celles qui m'entourent ici.

L'abbé sourit.

— Vous ne savez pas ce que vous projetez, Madame.

— Rien que de très faisable, si j'ai plein pouvoir, si je suis capitaine du Palais, pour un moment.

— Vous en avez pour un mois ! dit l'abbé.

— Avouez qu'à cette heure, le capitaine du Peuple, l'abbé horoscopiste et la Parisienne forment la plus étrange société qui soit à Pise. Les astres ont dû épuiser d'étonnantes combinaisons pour nous réunir ! Croyez-vous, Monsieur l'abbé, que lorsque Renier della Gherardesca mourut de la peste, ma venue dans la vie de son descendant était déjà écrite aux cieux ?

— Vous m'embarrassez Madame : prévoir les événements d'un être dont on sait l'heure, le lieu et la date de naissance, à cela se borne mon art.

Quand elle s'adressait au vicaire, le comte en profitait pour la contempler, en laissant libre cours à ses regards. Il ignorait qu'une femme n'a pas besoin de regarder pour voir, qu'elle a, comme on dit, des yeux autour de la tête. Or, la passion qui coulait des yeux d'Ugolino agissait profondément sur la jeune femme ; jamais elle n'avait vu une telle tendresse, même dans la contemplation de Davenant. Pour la première fois, une comparaison ne tournait pas à l'avantage du défunt. Quel dommage que cet Ugolino, si aimant, fût si excentrique ! L'illogisme de cette vie de privations, au milieu de cette richesse d'objets, décourageait toute idée d'union. Elle n'était pas assez vaine pour priser beaucoup le poids de la couronne de comtesse.

Elle flattait sa manie en lui donnant le titre de capitaine du peuple, mais

c'était sa personnalité douce, fière et si triste qui lui plaisait, au point de la forcer à une gentillesse qu'elle jugeait trop prompte et trop vive.

L'abbé les regardait tous les deux, avec une attention profonde ; spectacle curieux, en effet, que le terrible jeu de ces deux destinées. Pour le prêtre, la folie ou le suicide se profilait derrière le dernier des Gherardesca. Aimé ou quitté, il n'échapperait à sa destinée que par un miracle, et l'astrologue ne croyait pas aux miracles.

Quelque chose de sa pensée lui passa sur les traits.

— À quoi pensez-vous, Monsieur l'abbé, vous êtes presque sombre ?

— Je pense aux astres, Madame.

Et il montra les raies du soleil où follement, comme d'impalpables éphémères, les poussières dansaient.

## XII

### SCIENCE ET SENTIMENT

*La Science est une activité de luxe qui fait grand honneur à l'espèce, mais qui n'apporte rien à l'individu : elle ne change pas ses motifs de sensibilité.*

Le comte Ugolino et Pignatelli, chacun d'un côté de la table, suivaient leur pensée, sans doute obsédante, car depuis un grand moment, ils n'échangeaient aucune parole.

Des livres poudreux et sans ordre s'étagaient jusqu'au plafond. Il y avait aussi, chez, le vicaire, beaucoup de poussière, quoique moins vénérable.

— Eh bien ? finit par dire Ugolino.

— Eh bien ! divisons le problème : Peut-elle vous aimer ? Qu'advient-il de cet amour ? Au premier point, je dis : oui, sans hésitation.

— Vraiment, elle peut m'aimer, c'est bien votre opinion ?

— Et aussi ma certitude. Mais qu'advient-il ? Aimer et être aimé, cela ne dispense pas de vivre.

— Si j'appelais M. Sichem, j'aurais de quoi vivre.

— Sans doute, mais votre vie est liée à ce palais, comme celle de l'escargot à sa coquille.

— Je sacrifierais tout à Simone.

— Prenez garde. L'acte doit être jugé sur ses conséquences. Vous ferez ce sacrifice ; et, même aimant et aimé, même heureux, vous mourrez de l'avoir fait : et la comtesse de Gherardesca sera veuve bientôt.

— Cependant, avec une femme adorée, je surmonterai bien le regret d'objets qui n'ont pris tant d'importance que dans ma solitude.

— Cette importance, ils la conserveront toujours. Vous avez trop vécu avec eux et par eux. Il vous faut mourir ensemble. En les dispersant, vous vous suicidez. Ah ! ce n'est pas aussi facile à démontrer qu'un problème de géométrie, et cela est aussi clair pour moi, cependant. Vous vous êtes cramponné et crispé à ces objets, vous ne pouvez plus les lâcher, ils font corps avec vous. C'est un trésor de Nessus, si je puis dire : disparus de ce palais, vous les chercheriez sans cesse ;

et il deviendrait inhabitable pour vous. Or, si vous épousiez cette Parisienne, il ne faudrait pas songer à devenir Parisien. Vous ne serez aimé qu'ici, car ici seulement vous parlez à l'imagination. Le passé témoigne en votre faveur ; or, vous êtes le fils du passé, il vous écrase et il vous pare ; il vous asservit et il vous sert. Vous me le disiez vous-même : « On meurt si on arrache le javelot planté dans la poitrine dès le berceau, la plaie reste béante et tout le sang s'écoule. »

Le comte passait et repassait la main sur son front pâle, comme pour atténuer une souffrance aiguë.

— Votre conclusion enfin ? Me conseillez-vous de mourir plutôt que de courir des hasards qui peuvent être heureux ? De moi-même je ne renoncerais pas à Simone, tandis que je renoncerais à mon palais. Je ferai donc la seule chose qui me soit possible : et je n'ai pas tant à hésiter vraiment... Une lueur brille dans ma nuit, je la suivrai ; si elle s'éteint, je serai repris par la ténèbre, voilà tout ; si la ténèbre est éternelle, eh bien ! mes maux seront finis. La solitude et la misère président à ma vie : l'une des deux me quittera.

— Elles sont jumelles et inséparables. Cette femme d'un jugement clair, qui connaît la vie et l'amour, acceptera-t-elle la misère ? Même si elle l'accepte, vous ne supporterez pas le spectacle perpétuel de ses privations. Nous en venons toujours à la vente des objets. Supposons qu'elle soit graduelle, morcelée : ce sera toujours l'idée fixe ; ou qu'elle se fasse d'un coup : et ce sera la place vide, muet reproche auquel vous ne résisterez pas. Au reste, si elle vous aime, elle ne voudra pas que vous vendiez ; une intuition l'avertira que votre vie tient à ces choses. Ma conclusion est qu'il faut conserver les trésors et prendre la femme.

— Ces débats que l'extrême souci excuse, ces débats ne la décevraient-ils pas, si elle les entendait ? Et cependant Dieu sait à quel point je suis dédaigneux des réalités ! Mais ici elles s'interposent entre mon cœur et mon amour.

— Les passions les plus sincères ont, toutes, leurs coulisses où les héros cessent leur beauté et payent tribut à la dureté du sort et à l'humaine faiblesse.

— N'importe ! je souffre de parler d'elle autrement que pour la louer !

En hésitant à venir chez l'astrologue, Ugolino prévoyait quelles lassantes causeries naîtraient de l'angoisse qui s'exhale et du conseil qui s'acharne. L'arrivée du prêtre et le désir de Simone avaient rendu vaine sa prudence ; il n'était plus seul à posséder ce beau et redoutable secret. Quelqu'un de bonne intention, mais enfin quelqu'un, une tierce personne saurait les péripéties de cette passion ; et cela le désolait comme une profanation.

— Quand on n'a pas la chance pour soi, mieux vaut s'abandonner au sort que de tant raisonner.

— Au contraire, disait l'abbé, plus la chance nous manque, plus la sagesse

s'impose. Les fautes ne sont permises qu'aux gens d'heureuse fortune ; il s'agit de votre salut en ce monde, il s'agit de vivre. En laissant aller les choses à leur cours, vous vous perdez, si leur cours mène au désespoir. Cette femme ne sera pas votre maîtresse, et c'est une de ses originalités que cette vue honnête et logique qu'elle promène sur les autres et sur elle-même. Elle vous épousera ou elle partira. Pour qu'elle vous épouse, il faut qu'elle vous aime absolument, et dans ce cas, elle ne permettra pas que vous vendiez vos trésors. L'avenir se présente donc ainsi : vous vivrez de ce qu'elle possède, dans le palais que vous conserverez tel quel. Que possède-t-elle ? Si peu que ce soit, ce sera suffisant pour vos habitudes. Tout dépend d'elle, elle tient votre vie entre ses mains : si elle les ouvre, c'est le gouffre sans fond, à moins que le trésor d'Aragon ne tombe un beau jour à vos pieds, avec le pan de mur qui le contient peut être.

— Ne dites pas de folies à une heure aussi tragique.

— Mon cher comte, les folies ont lieu, tout aussi bien que les choses sensées. Qu'y a-t-il de plus fou que cette femme couchée dans votre propre chambre, quelques minutes avant l'heure où elle quittait Pise pour toujours ? C'est plus extraordinaire qu'une Parisienne vienne dans le lit de l'homme qu'elle doit aimer par un tel concours de circonstances, qu'une cachette dans un vieux palais italien. Rien n'arrivera d'aussi fantastique que ce qui est déjà arrivé : et du reste, comme suite d'in vraisemblance, vous étiez trop en jeu pour observer l'incroyable et subite tendresse que vous avez inspirée. Quand je suis survenu, elle vous voyait pour la seconde fois, n'est-ce pas ? Et déjà quel touchant intérêt ! Elle ne sait pas elle-même combien vite elle coule à la sentimentalité, elle ne voit pas ses regards, elle n'entend pas le son de sa voix.

— Vraiment est-ce aussi caractérisé que vous le dites ? Je suis tellement troublé devant elle ! Le battement de mon cœur me voile les yeux et m'étourdit l'oreille. Avez-vous fait parfois de ces rêves dont on a peur de s'éveiller, tellement ils réalisent votre désir ? Comme on s'enfonce dans le sommeil, en fermant nerveusement les paupières je fais un rêve semblable et je tremble de revenir à l'état de veille.

L'abbé l'interrompt :

— Quand une aventure revêt la transcendante importance de la vôtre, il faut la mener en politique et prévoir. Vous avez deux amis, moi et Baptista ; vous avez deux ennemis, la Sérafina et M. Sichem. Si la paysanne découvre qu'une comtesse Gherardesca est possible, vous voilà condamné aux œufs et aux précautions contre l'empoisonnement. En outre, une comtesse de la Gherardesca, c'est la conservation de vos trésors ou leur morcellement, c'est-à-dire une perte considérable pour le brocanteur. Votre mariage rencontre deux adversaires, dont



l'un veut votre nom, l'autre vos biens. J'ignore la famille de M<sup>me</sup> Davenant et si elle peut intervenir, mais je ne doute pas qu'on ne dénonce votre intention sitôt connue à ceux qui pourraient la traverser. Nous sommes sûrs de la fidélité de Baptista, non de sa subtilité. On ne pourra le corrompre, mais on peut le duper.

—Averti providentiellement, j'ai chassé ces deux êtres.

—Ce n'est pas leur présence que je redoute.

—Que voulez-vous qu'ils fassent ?

—Si je le savais, je ne craindrais rien. Il est impossible d'avertir M<sup>me</sup> Davenant du danger à courir ; on veillera sur elle.

—L'être qui toucherait à cette femme adorable, je le frapperais sans merci.

—Vous la vengeriez ? La belle affaire ! Si elle était morte ou blessée, ou seulement épouvantée, la mort du coupable ne réparerait pas le mal. Venger, beau verbe de théâtre ; en réalité, il faut préserver.

—Mon cher abbé, vous m'alarmez. M<sup>me</sup> Davenant a quitté l'hôtel Nettuno en voiture de Place... Croyez-vous que le cocher ait raconté l'accident ? Non pas. Quant à l'ouvrier qui a aidé à la transporter, à qui voulez-vous qu'il dépeigne cette inconnue ? Les malles ont été retirées par Baptista, c'est vrai ; mais, à la gare, qui connaît Baptista ? Il n'y a que vous qui sachiez la présence d'une femme chez moi.

—Les achats de Baptista étonneront un peu, croyez-le ! On sait votre existence parcimonieuse. Si la Sérafina en recueille quelque bruit, l'espionnage commencera, et cette paysanne avare sait dépenser à l'occasion. Ne m'a-t-elle pas offert une somme pour me mettre dans ses intérêts ?

—Vous ne m'en avez rien dit.

—Je ne dis que ce qui est utile.

—À votre sens, la Sérafina serait une menace pour M<sup>me</sup> Davenant ?

—Non. Du jour où M<sup>me</sup> Davenant sera la comtesse Gherardesca, la Sérafina perd tout espoir, car elle attribuera à cette élégante étrangère un pécule supérieur au sien ; il s'agit donc de mener votre élue à l'autel de San-Spirito, saine et sauve.

—C'est une dérision que j'aie des ennemis !

—On a pour ennemis les passions qu'on inspire, et celles qui s'adressent à nos biens sont plus fortes que les autres dédiées à la personne. Une femme têtue et brutale veut votre nom, un homme patient et habile veut vos objets d'art. Celle qui vient dans votre vie prend votre nom et deviendra maîtresse des richesses de votre palais. Nous roulons dès lors dans l'atmosphère des bas feuilletons, plus vrais qu'on ne croit, puisqu'ils intéressent si vivement les lecteurs ingénus.

Ugolino secoua ses longs cheveux.

— J'aurais eu tant de plaisir à vous parler d'elle, à caractériser sa grâce, à...

— Ayez-en à défendre sa vie, avant de jouir de votre amour. Assurez-la, comme on dit en style tragique. Un devoir impérieux vous contraint à parer les coups qu'on porterait à l'être aimé; et croyez-en ma prévision, on tentera de lui en porter. Le moins qu'il faille craindre, c'est un peu d'intimidation: on s'efforcera de la faire partir. Or, la dame est méfiante; je n'ai pu lui arracher, en deux heures, un mot sur elle-même, je l'ai quittée, sans savoir si elle était mariée ou veuve, avec ou sans enfants, et à quel monde elle appartenait.

— Écoutez, Pignatelli, je crois à votre intelligence et à votre amitié; faites ce que vous jugerez utile; mais, de grâce, ne remuons plus, autour de mon amour, toute cette terre, ces viletés. Laissez-moi jouir de mon heur, surtout s'il doit être bref!

La lampe à pétrole n'éclairait que la table chargée de paperasses; ils se parlaient sans se bien voir; et cette ombre environnante correspondait bien à l'ombre, certes plus épaisse, qui gênait leur pensée.

L'abbé Pignatelli n'était pas une âme tendre; sa vie active passée dans les intrigues compliquées des ambitions sacerdotales, sa vieillesse dédiée à l'horoscopie ne lui permettaient guère de comprendre les transes amoureuses du comte Ugolino.

En revanche, il appliquait ses facultés à servir le descendant des capitaines du peuple, avec un zèle sans défaillance: il accomplissait un devoir civique, dans le sens patriotique, puisque l'Italie du moyen âge eut la Cité pour patrie, comme la Grèce de Périclès. Un Gherardesca, dernier du nom, avait droit au dévouement d'un prêtre pisan qui se souvenait, même en dehors de la sympathie inspirée.

Le comte Ugolino reprit:

— Ce n'est pas à l'heure de la Nécessité que l'on acquiert, tout à coup, des facultés nouvelles; mieux vaut exalter les naturelles. Ma vie n'a qu'un mérite d'idéalité, et mon amour n'a pas d'autre chance de toucher, sinon par sa perfection, le cœur de cette femme et, oserai-je dire, le cœur de Dieu. Je suis pitoyable et je ne dois attendre que pitié d'elle et du sort. Quant à surmonter les événements ou à les prévoir, cela dépasse mes forces de vaincu. J'en suis réduit à ce qu'on appelle «un beau désastre». Ne m'incitez pas inutilement à trouver les combinaisons d'un Ulysse. Soyez mon génie, si vous voulez, si vous pouvez, mais comme malgré moi et sans que je vous obéisse, car un instinct m'avertit qu'ayant tout sacrifié à la conservation de ma personnalité, je ne dois, à aucun prix la diminuer.

Entre l'amoureux et le conseiller, entre l'homme qui est à un commence-

ment de passion et celui qui observe, il y a une telle disparité de jugement que la flamme de l'un se heurte au sang-froid de l'autre. Pignatelli ne sentait pas les choses avec la délicatesse qui vient du cœur ; son intelligence seule l'avertissait des torts de sa sécheresse native. Toutefois il offrait une inestimable qualité : c'était un homme sûr. Il avait eu maintes fois à choisir entre sa fidélité à son oncle l'évêque et son intérêt, il n'hésita jamais. À ce moment où il tenait la destinée de Gherardesca, il ne l'eût pas trahi pour l'archevêché de Pise. Cette vertu prenait sa source dans la race même qui, agitée sans cesse par ses fonctions locales, avait développé, comme un point d'honneur, une constance de complicité et une incorruptibilité dans l'intrigue.

Au reste, quoi qu'il dût faire, Pignatelli s'estimait payé d'avance par le triomphe de sa perspicacité et de son art horoscopique.

Sa joie grave et contenue de savant durerait longtemps. N'avait-il pas reconnu le type complémentaire d'Ugolino, en rencontrant M<sup>me</sup> Davenant ? N'avait-il pas prédit la survenue de Vénus dans le palais de la Solitude ? Maintenant, accomplir cette union se présentait comme une entreprise passionnante, digne de son souci. Peu importait que le comte rendît plus ou moins justice à sa subtilité ; il était de ceux qui savent se féliciter eux-mêmes. Appartenant par tempérament au type du politicien et du savant, son imagination singulière le portait à espérer ou craindre des éléments imperceptibles ou lointains.

— Il n'est pas dit encore que le trésor d'Aragon soit à jamais perdu.

Ugolino eut un mouvement d'impatience, quand cette phrase tomba, après un long silence.

— Je ne vous reconnais plus, Pignatelli, vous rêvez. Comment tablez-vous sur une pareille chimère ? Un ange ou un démon va-t-il nous révéler le heu où il dort ? D'indications aucune. Une liste de gemmes que je tiens pour véridique : c'est tout ce qui reste de cet étonnant butin de guerre, juste ce qu'il faut pour estimer l'importance de la perte.

— Mon cher comte, l'impossible arrive aussi bien que le possible ; la vie physique forme des phénomènes et des météores ; il y a dans la nature un énorme imprévu, moins énorme toutefois que celui qu'on constate aux destinées humaines. Après un demi-siècle bientôt d'observation sociale, je me garderais de dire qu'une chose n'advient pas, parce qu'elle est bizarre, fantastique, même folle ! La logique des choses, disons-nous couramment : celle-là n'a aucun rapport avec la vie. Les termes de l'action, en changement perpétuel, raillent le compas de l'abstraction. Apporter la méthode scolaire dans la réalité des conflits passionnels est une stupidité : car passionnellement, en règle générale, il n'y a que des ex-

ceptions et des surprises; l'événement n'a qu'une épithète: imprévu, c'est-à-dire paradoxal.

Ugolino n'écoutait pas: ces théories ne correspondaient nullement à son état d'esprit.

— Je rentre vite; il est si doux de penser qu'elle dort sous le même toit, où je veille, joyeux à l'évoquer, à me souvenir de ses regards, de ses paroles, de ses jolis gestes et de sa grande âme! Oui, on peut dire qu'une âme est grande quand elle se penche vers un malheureux et se plaît à relever les vaincus. La bénignité de M<sup>me</sup> Davenant m'enivre; mais je n'en serais pas l'objet, que j'admirerais, comme un mouvement très noble, celui que fait une femme jeune et belle vers un dés-hérité. Que ferais-je, moi, en face d'une coquette? Elle a été douce et bonne, et elle l'a été tout de suite.

— Oui, accorda l'abbé, elle unit le charme de la Parisienne à une sensibilité poétique et digne, et je l'admire à votre suite; c'est certainement la personne du sexe la plus accomplie que j'aie rencontrée. Elle mêle l'épouse à l'amante; *rara avis*, oiseau de paradis: il ne s'agit plus que de lui assurer votre poing ou, si vous voulez, votre cœur pour perchoir.

## XIII

### PROPOS SINCÈRES

*Nul ne se raconte qu'il n'en conte; plutôt que d'être vrai, on se calomnie, tellement la réalité est odieuse à notre nature.*

— Une femme qui s'applique à une chose quelle qu'elle soit, sans nécessité, n'est pas aimée. Les grandes amoureuses ne filaient pas, à moins que l'amour ne leur fit une loi du travail. Celles qui prennent plume ou pinceau, par plaisir, n'ont pas trouvé leur homme, sinon elles n'auraient point de littérature que sa parole, ni de souci d'art que de lui plaire. Que la femme cultive l'esprit, comme le corps, coquette en subtilité comme en mondanité, qu'elle veuille inspirer les uns et imposer son opinion sur les autres, cela est bien de son domaine; les muses, la renommée, la gloire sont des femmes. En son principe supérieur, la féminité détermine l'action et ne l'accomplit pas; et chaque fois quelle le fait, elle accuse les hommes de son temps. On n'écrit pas de romans si on en vit, on ne fait pas de peinture quand on est belle ou jugée belle. La floraison d'autoresses et de peintresses a sa source dans la décadence masculine. Oui, le contemporain ne remplit pas le vide que la femme porte en elle, vide sans doute plus profond à mesure qu'une civilisation vieillit.

Ainsi, Simone se répandait en considérations d'ordre général et dissertait pour éviter la sentimentalisation croissante des causeries. Effort inutile. Ugolino revenait toujours à des personnalités amoureuses.

— L'amour n'est-il pas le chef-d'œuvre du sentiment et le chef-d'œuvre n'est-il pas rare? On est artiste parfois, quoique sans sublimité; on se contente de s'appliquer et on produit quelque à peu près. Décider si les hommes d'un temps sont incapables de noble amour, cela suppose une connaissance de ce temps que je n'ai pas. La femme ordinaire n'aspire même pas à la passion. Son désir reste plus près de la terre et se morcelle en petites aspirations de vanité et de divertissement. Tout dépend des rencontres. Un être s'ignore lui-même jusqu'à l'heure où il se trouve en face de tel être, le seul au monde qui puisse l'inspirer: et combien vont au Campo Santo sans avoir rencontré celui ou celle qui aurait éveillé et enchanté leur cœur! Chacun est-il fiancé à un autre, selon de mystérieuses lois?

L'humanité proclame par ses annales, témoins de ses mœurs, par ses poèmes, reflets de ses désirs, que le bonheur n'a pas d'autre formule que d'aimer et d'être aimé; c'est dans la simultanéité du sentiment ressenti et de celui inspiré que réside le secret paradisiaque; car aimer sans être aimé, ou être aimé sans aimer ne sont pas des moitiés de bonheur, mais des moitiés de malheur. L'amour est la fusion de deux désirs; il ne se forme que de leur unification, c'est l'enfant spirituel qui naît du cœur de l'homme et du cœur de la femme accolés et confondus. Au lieu de laisser l'amour aux profanes, pourquoi n'a-t-on pas montré son caractère sacré? La religion et la morale ont eu peur de l'amour, comme on a peur du feu. En honorant le foyer, ils ont exorcisé la flamme, et voilà pourquoi tant de foyers n'ont pas même de cendres!

Et Simone répondait rêveusement :

— Pourquoi l'amour est-il un péché? Pourquoi efface-t-on ce mot devant les yeux de la jeune fille, puisque c'est celui de l'énigme que toute femme doit deviner? L'homme a cent autres choses à faire en ce monde, la femme n'en a qu'une! Pourquoi a-t-on ravalé l'amour jusqu'à la notion du plaisir? Que de luttes, que d'attentes, que d'épreuves pour payer au destin le droit de se réunir! Et lorsqu'on est deux, la souffrance vous frappe dans le cœur et le corps d'autrui, plus cruellement qu'en s'acharnant sur vous! Un poète a dit que la douleur est la noblesse unique; unique est donc la noblesse de l'amour. Les rustres émus, et ne sachant pas s'exprimer et n'osant pas se caresser, se bourrent de coups de poing ou se pincent, avec des éclats d'hilarité; les gens très cultivés, émus et ne voulant pas le montrer, se jettent à la face des théories, des aphorismes, et semblent prétentieux et pédants lorsque, en réalité, ils rougissent et palpitent à l'abri de cette causerie, sans intérêt réel que le son de la voix et la rencontre des yeux. Pourquoi n'avez-vous pas secoué votre douloureuse oisiveté? Il y a deux voies où le plus grand nom ne déchoit pas; et après avoir été presque roi, on peut encore être d'Église ou d'armée.

— Pour prononcer des vœux il faut vouloir les observer: on ne revêt pas la livrée sacrée par pis aller. Quant à l'autre, légère et honorable en cas de guerre, en temps de paix elle devient lourde. En France, les plus nobles servaient dans les gendarmes du roi ou étaient gentilshommes de la chambre; et nul ne se souvenait de sa Bourgogne ou de sa Provence. Je suis Pisan, beaucoup plus qu'Italien; cela dérange vos conceptions et correspond cependant à notre histoire où les cités se sont disputé la suprématie, sans merci et sans trêve. Les Borgia, les premiers, des Espagnols cependant, conçurent l'unité de l'Italie; duché ou république, nous avons été de petits États belligérants et non des confédérés comme les cantons suisses; sans cesse nous avons appelé l'étranger contre les Italiens d'à

côté ; querelles de cathédrales, comme on dit, querelles de clochers, qui usèrent les forces de la race, mais suscitèrent un nombre extraordinaire d'hommes hardis. Votre Bonaparte n'est que le dernier des condottières italiens, celui qui a pu tailler dans la meilleure, la plus large étoffe. Descendant des capitaines du peuple pisan, je n'aurais nullement l'impression de continuer ma race, dans un régiment de garnison ; et puis même là, un grand nom sans fortune, sans aucune fortune, rend la vie plus pénible. J'aurais dû, comme don César de Bazan, quitter ma ville et changer de titre, et m'appeler Raniero ou Zafari. Je ne serais pas devenu un joyeux compagnon, étant mélancolique de nature ; mais j'aurais mené une vie ordinaire et calme.

— Oui, vous êtes au moral aussi lourdement drapé par votre ascendance que vous le seriez physiquement par une armure du moyen âge. Vous n'êtes pas libre de vos mouvements intérieurs en somme, c'est un cas de possession que le vôtre le démon de la race habite votre cerveau.

— Qui prendrait sa place ?

Elle le regarda curieusement.

— Vous n'avez jamais aimé, même passagèrement ?

— D'aucune façon, pas même fugitive.

Ils baissèrent les yeux, en même temps, et tous deux rougirent, pris d'embarras.

— Votre pied, dit-il, nous n'en parlons pas. Qu'a dit le docteur ?

— Il l'a massé, il désenfle ; il prescrit le repos et les mêmes compresses ; j'en ai encore pour plusieurs jours avant de me lever ; car rester étendue, assure ce Spavento, c'est guérir sûrement. Il manifeste une curiosité de femme, ce médecin, et m'a demandé ce que je pensais de bien des choses, et ce que je faisais à Paris : j'ai éconduit un plus subtil que lui, Pignatelli. À mon tour de vous demander : que pensez-vous du docteur Spavento ?

— Pignatelli vous renseignerait mieux que moi. Spavento appartient à la cabale dévotieuse, il mérite plutôt la méfiance.

— Il n'est pas votre ami, voilà ce que je puis affirmer. À l'occasion, prenez-en plutôt un autre.

— Vraiment ? fit Ugolino en pensant à sa conversation avec le vicaire et en évoquant le nez crochu de M. Sichem et la face dure de la Sérafina. Et ne pourrez-vous me rappeler quelque chose qu'il ait dit ?

— Il insiste pour savoir si j'ai de la famille ; il s'offre sans cesse pour télégraphier à qui je voudrai et il calcule le jour de mon départ.

— Chaque fois ?

— Chaque fois. Sinon, je ne l'aurais pas remarqué.



Ugolino se promet d'avertir Pignatelli de cette première ombre projetée sur son bonheur. Était-ce une menace ? Il ne s'y arrêta pas ; il jouissait trop de la chère présence, pour la désertir, même en pensée.

— N'est-ce pas un privilège vraiment féerique que de répandre de la paix et de la joie, par le seul effet de sa grâce, et de rayonner, comme un foyer de chaleur et de lumière ? Si vous saviez comme je me réchauffe près de vous et la lueur que vous laisserez dans ma vie, dans ma maison, dans mon esprit !

— Je voudrais vous croire, disait Simone, non par vaine gloire, mais en vertu du véritable intérêt que je vous porte. Je vous l'ai dit, je voudrais, de mon passage, laisser ici un souvenir heureux.

— Eh ! Madame, sur ma tête la poussière est amassée ; en moi, les tristes araignées de la solitude tissent leur toile.

— Il est malaisé, comte Ugolino, de toucher à votre destinée.

— Non, puisque votre seule présence y suffit.

Chaque fois que les paroles arrivaient au tréfonds de l'aventure, il se produisait un long silence. Dans les parties amoureuses, l'enjeu dépasse tellement l'apparence ! Les mots couvrent de leur sens incertain des pensées ardentes et claires comme le feu intérieur qui les génère.

## XIV

### UN CORBEAU

*Regardez un peu longuement un arbre du jardin; vous verrez  
combien de bestioles l'attaquent pour conquérir leur frêle  
existence.*

— Baptista, tu diras à ton maître qu'il ne change pas de costume; au point de vue décoratif, ce velours de chasse, quoique vieux et précisément parce qu'il est usé, se combine mieux avec le ton des tentures et des meubles, tandis qu'un costume neuf détonnerait ici dans ce cadre. Il comprendra cette idée d'artiste, que je ne peux guère lui exprimer moi-même.

Ce peu de mots renfermait beaucoup de tendresse. De détail en détail, la jeune femme avait découvert que la pénurie et non l'incurie régnait au palais; et quand, au troisième jour, elle avait revu Raniero encore vêtu de ses vêtements de campagne, elle avait eu cette charité. La misère fait peur, les animaux domestiques eux-mêmes frémissent à son aspect. Un homme dans le besoin menace par ce besoin même tous les êtres. Compter sur la résignation de quelqu'un, n'est-ce pas lui ouvrir un crédit d'idéalité étourdiment?

Le chien, le mammifère le plus identifié à notre espèce, voit, comme le législateur, un danger dans le vagabondage. L'homme social se sent désarmé contre l'homme errant, parce que ce dernier n'a point d'intérêt qui réponde de lui. Au moyen âge, le pauvre faisait partie des personnages ordinaires, il avait place dans les mœurs. Aujourd'hui, des institutions ont été fondées pour lui défendre la rue où il promène un double aspect séditieux: l'injustice de la Providence et l'insensibilité des hommes.

À un étage plus élevé, la misère menace encore. Que de fois on a résisté à un premier mouvement de protection, par peur de s'engager trop avant! Celui qui se noie se cramponne nerveusement au sauveteur et l'entraîne avec lui. Mon-  
dainement, on hésite à tendre la main au malheur, par crainte de ne pouvoir la dégager.

Simone se sentait entraînée vers Ugolino. Isolée du monde, ne voyant que cet homme étrange qui, plusieurs fois le jour, manifestait, avec une discrétion pro-

fonde, l'adoration la plus vive, elle se serait abandonnée à ce sentiment, sans une crainte, motivée par mille indécisions : mêler sa destinée à celle d'un déshérité, d'un malheureux qui s'accrocherait à elle, comme à l'être de salut.

« Un palais et un cœur. » Mais le palais était croulant, dispendieux à entretenir, la misère s'y était installée depuis si longtemps ! Comment déloger cette terrible occupante ? Un palais, le beau mot ! Et Simone cependant ne pensait pas à la toiture endommagée, aux tuiles cassées, aux chevrons pourris, aux gouttières crevées, à cette question de couverture qui décide de la vie d'un édifice. Le palais était malade, et même ses plaies fermées à grand frais, il fallait un entretien coûteux. En vendant une partie des objets d'art, on sauverait l'habitable, mais Simone jugeait la situation, comme Pignatelli, l'intuition égalant le raisonnement en cette occurrence. Si le comte accomplissait ce sacrifice, un remords d'un caractère tout individuel le tenaillerait ; il ne se croirait pas aimé de cette femme qui aurait accepté ce rendement d'un vœu si ferme ; les ancêtres lui apparaîtraient, le geste lourd de reproches.

Aimer Ugolino au prix de la vente de ces objets, ce n'était pas le sauver ni le consoler. M<sup>me</sup> Davenant le comprit. Or, une seule idée la séduisait : celle de créer un bonheur absolu, sans mélange, d'entrer dans cette existence lamentable comme une fée. Elle n'en avait pas la puissance ; ses rentes assureraient à peine une vie tranquille, à Pise ! Par instants, elle aurait voulu être guérie et partir, se dérober au sentiment qui la pénétrait et qui pouvait la perdre. Puis, une peur superstitieuse la prenait de ne plus retrouver l'amour sur son chemin, si elle le méconnaissait cette fois, et de porter le poids d'une malédiction d'Éros qui éloignerait d'elle les êtres dignes et aimants. À quoi se résoudre ? Les deux perspectives, également menaçantes, la maintenaient dans une indécision pénible : elle ne voulait pas se sacrifier ni désespérer Ugolino. Ces réflexions occupaient péniblement les heures de solitude.

Le docteur Spavento vint au quatrième jour et, après avoir massé le pied et estimé qu'il était en bon état, demanda tout à coup :

- Êtes-vous superstitieuse, Madame ?
- Qui ne l'est pas un peu ?
- Croyez-vous aux maisons hantées, aux revenants ?
- Eh ! eh ! fit-elle, résolue à ne jamais répondre franchement.
- Enfin, connaissez-vous la peur ?
- Je ne suis pas la sœur de Siegfried.
- Vous ne répondez pas, Madame ?
- À midi, je suis vaillante ; à minuit, un peu moins.
- Enfin, je dois vous dire qu'il y a une légende sur ce palais. Moi, positiviste

par état, je n'ajoute nulle foi à ces sortes de rêveries ; mais pas un homme du quartier, à plus forte raison pas une femme ne consentirait à veiller ici.

— À veiller ! J'y ai dormi, fit-elle en souriant. Dites-moi l'histoire.

— Il paraît qu'on entend des bruits inexplicables et qu'une femme, un fantôme, passe d'une pièce à l'autre, sans bruit, toutes portes fermées d'ailleurs. Ce serait l'âme d'une jeune fille séduite autrefois par un comte de la Gherardesca.

— A-t-on fait dire des messes ?

— Je ne sais. Comme la Marguerite de *Faust*, elle aurait tué son enfant dans un accès de folie et l'aurait caché dans un mur. Au reste, on a dû ensevelir ici (il regarda autour de lui, en haussant les sourcils), comme dans une auberge rouge, plus d'un ennemi attiré dans un guet-apens.

Le docteur Spavento essayait de l'effrayer. Pourquoi ?

— Enfin, dans quatre ou cinq jours, vous pourrez reprendre la ferrovia et vous le ferez avec plaisir, après cette claustration et cette immobilité forcées.

— Certes ! dit-elle.

— Vous nourrissez-vous bien ?

— Très bien !

— Le comte, qui vit en reclus, doit bénir la fortune qui lui a valu une pensionnaire aussi charmante.

— Sa courtoisie est extrême. Il accepte de si bonne grâce l'effet du hasard que je lui en sais un gré infini.

— Vous avez rassuré vos parents et vos amis ?

— Je n'y ai pas manqué.

— Vos parents habitent Paris ?

— L'hiver.

— Et l'été, la campagne : c'est le mieux pour la santé. Pourquoi votre mari ne vous a-t-il pas accompagnée ? Des affaires l'ont retenu ?

— Comme vous dites !

— À la nouvelle de votre accident il n'a pas eu l'idée de prendre le premier train ! Cela m'étonne. Êtes-vous heureuse ? Êtes-vous un ménage uni ?

Plus le médecin multipliait les questions, plus M<sup>me</sup> Davenant, tout à fait méfiante, s'enveloppait de mystère.

— Si vous vous ennuyez, je puis vous procurer la visite de dames pieuses qui visitent les malades et qui feront par plaisir auprès de vous ce qu'elles font ailleurs par devoir.

À suivre son humeur, elle eût dit son fait à cet inquisiteur : elle trouva plus intéressant de se contraindre et de lui opposer de fausses apparences.

— Vous disiez qu'il y avait des cadavres dans les murs ; j'en parlerai à Baptista.

— Gardez-vous-en, il le répéterait à son maître, et une telle insinuation ne fait jamais plaisir. En outre, vous avez dû remarquer combien le comte de Gherardesca offre des symptômes de bizarrerie, d'excentricité.

— Non, je n'ai pas remarqué ; je ne connais pas les Italiens, je manque de point de comparaison.

— Ne jugez pas la race d'après lui, ni en bien ni en mal ; le comte est, dans toute la portée du terme, un original et même plus que cela.

— Plus que cela...

— Oui, certains symptômes... Mais je ne veux pas médire d'un homme que j'estime, du reste, autant que je le plains et auquel vous avez de la gratitude... Seule, une étrangère, ignorant et les histoires de ce palais et le caractère de son possesseur, a pu s'y risquer...

— Je vous assure que je n'ai pas choisi, mais je n'ai qu'à me louer de l'accueil.

— Sans doute. Le comte est un galant homme, mais aussi un malade, un neurasthénique, un névropathe qui tourne le dos au monde et se croit toujours persécuté. Tenez, tous ces bibelots... il les garde sans en jouir au lieu d'en tirer une belle aisance. N'est-ce pas un trait singulier ?

— Singulier, en effet.

— Un grand marchand lui a offert des centaines de mille francs.

— Et il a refusé ? fit-elle.

— Oui, il a refusé. Cela suffit à juger son état mental.

— Son état mental ? répéta Simone.

— Je ne dis pas que ce soit un fou, mais il peut le devenir.

— Il peut le devenir ? répéta-t-elle interrogativement et puis grave. Docteur, si vous avez un avertissement à me donner, faites-le sans ambages.

— Eh ! Madame, il y a des choses qu'il faut comprendre à demi-mot. Vous êtes trop intelligente pour qu'il soit besoin de rien ajouter.

Palais hanté, fantômes, cadavres dans les murs, propriétaire dément et dangereux, c'était beaucoup, c'était trop, pour un esprit aussi lucide que celui de Simone. Le médecin représentait des intérêts. À peine fut-il sorti, qu'elle sonna Baptista.

— Va chez l'abbé Pignatelli, dis-lui que je veux lui parler. Si tu le trouves, ramène-le.

Certainement quelqu'un avait stylé le docteur, mais qui ? La plupart, sous l'influence de leurs lectures, attribuent à la vie italienne une acuité d'intrigue, voire

une noirceur de desseins sans pareille, sans songer que cette race ne produit plus ni monstres ni génies, et qu'elle tend à se fondre dans l'uniformité occidentale.

« Quels intérêts suis-je venue traverser ? » se demandait Simone, car elle avait perçu sous les questions de Spavento les fils d'une trame ennemie grossièrement tissée. Ayant vécu bourgeoisement, loin des compétitions, M<sup>me</sup> Davenant ne savait pas si elle était capable de soutenir le jeu de l'intrigue. Toutefois, elle avait conscience d'être brave, prête à opposer aux tentatives d'intimidation une lucide sérénité. Un nouveau plaisir d'orgueil lui vint de cette persuasion qu'elle saurait se mouvoir au milieu des complications sombres ou bizarres d'une aventure à l'italienne, et de ce chef, elle fut encore flattée.

L'abbé, en trottant vers le palais, avait déjà deviné une manifestation des adversaires. Il écouta très attentivement les questions et les insinuations que lui répéta Simone. Attribuant l'idée du fantôme à la Sérafina et l'accusation de démence à M. Sichem, il ne s'expliquait pas comment ces deux personnages avaient pu sitôt se joindre et charger tous deux de leur bizarre message le médecin. Comme il restait silencieux, M<sup>me</sup> Davenant s'écria :

— Cela semble vous frapper. Qu'y a-t-il là-dessous ?

Ramené à son rôle, Pignatelli sourit.

— Cela me frappe, en effet, de trouver un cas aussi curieux de réversibilité. Le docteur Spavento a été médecin d'un asile d'aliénés, sa thèse traitait de certaine démence, et il a gagné à ces études un dérangement d'esprit désagréable au prochain. Tout lui est symptôme pour son diagnostic, et nul homme ne lui semble à l'abri de l'aliénation mentale. Certainement il me ferait enfermer en sécurité de conscience et, quant au comte, c'est pour lui un être de cabanon...

— Bien, fit Simone, mais le docteur Spavento a un but en m'engageant à partir ?

— Un but, lui ? Dites que sa manie le tient et que vous lui offrez une occasion de la manifester.

— Non, Monsieur l'abbé, cette insinuation représentait des intérêts.

— Ah ! fit le vicaire, il vous a parlé d'un marchand qui avait offert la forte somme... Il se peut fort bien que ce marchand, qui ne vous a pas vue, vous prenne pour une concurrente. Il y a tant de femmes, de tous les mondes, aujourd'hui, qui font de la brocante et s'entremettent dans le commerce des bibelots ! Vous êtes Parisienne, vous savez donc mieux que moi que les dames souvent jeunes et qualifiées, auxquelles on ne peut offrir de l'or acceptent des objets qu'elles revendent du reste, cadeau ou *pretium stupri* ! J'aurais dû vous avertir que Spavento était *mezzo-matto*, à moitié fou, mais comme il ne s'agissait que d'une entorse, je ne prévoyais pas qu'il en donnerait une au sens commun.

M<sup>me</sup> Davenant, incertaine, demanda :

— Vraiment, vous attribuez toutes ces insinuations à une bizarre mentalité ?

— Vraiment oui !

Et après quelques banalités qu'il jeta exprès pour achever de détruire l'impression d'inquiétude, il prit congé.

À Baptista, en le regardant bien dans les yeux :

— Écoute bien : tu t'arrangeras pour rester dans la chambre quand le docteur viendra.

— Mais...

— Tu renverseras de l'eau, tu frotteras une tache. Ingénie-toi ! Le médecin est envoyé par la Sérafina : pour elle, pas besoin de consigne.

— Oh ! maintenant qu'il y a une Madame ici, je ne laisserai pas entrer la signora Sérafina.

— Ni Sichem, ni personne. Ne pourrais-tu pas te procurer un chien de garde pour la nuit ?

— Un chien mange, dit le domestique.

— Mais il avertit.

Une exclamation assourdie fut la réponse. Il ouvrit les yeux tout grands, puis il les cligna. Il avait compris l'imminence d'un danger.



## XV

### CONVALESCENCE

*D'amant à amante, il y a des rapports tellement subtils que  
tous les autres semblent médiocres, même ceux de l'homme  
à l'univers.*

Pendant neuf jours, Ugolino vint s'asseoir sur le savonarole, au pied du lit de M<sup>me</sup> Davenant, aux mêmes heures, avant le déjeuner, dans l'après-midi et le soir. Sous des prétextes divers et qui étaient acceptés bénévolement, et, en réalité, pour diminuer la dépense, il refusait obstinément de manger avec elle.

Les visites de la journée conservaient un caractère à peu près semblable. On phrasait beaucoup de part et d'autre, définitions de l'amour sans cesse reprises et commentées, aphorismes sur la vie et toute la menue monnaie de philosophie sentimentale que des esprits souples et cultivés ont toujours à leur disposition.

Le soir, dans la pénombre, qui remplissait la vaste chambre d'une résonance singulière, les paroles ne faisaient plus assez de bruit pour couvrir le battement des cœurs ; ils s'entendaient vibrer nerveusement, et chaque fois le comte s'attardait, incapable de se lever avant qu'elle le lui dise. Il aimait de toute son âme, il aimait en désespéré, et par instants la force de ce sentiment se dégageait avec une intensité subite, comme ces feux qui semblent tout cendre et qu'un souffle fait rougeoyer. Elle se sentait aimée si absolument, qu'elle n'avait pas la force de repousser un tel hommage.

Les moralistes peignent l'homme asservi par ses passions, ils ne vont pas jusqu'à voir qu'on obéit à celles qu'on inspire et qu'elles disposent de nous tout autant que si nous les éprouvions. Combien de femmes se sont données sans aimer, magnétisées par l'ardeur d'une supplication, l'effet d'une constance ou le spectacle d'un désespoir !

L'amour, comme un aimant, attire l'âme aimée, si celle-ci ne subit point d'attraction contraire, comme la coquette qui vire à la moindre galanterie. Dans les conditions de solitude où se trouvait M<sup>me</sup> Davenant, elle ne pouvait se défendre.

On ne résiste pas au charme de son propre reflet coloré et idéalisé. Jamais

Simone ne s'était vue si belle, si bonne, si grande que dans les yeux d'Ugolino, miroirs qui transfiguraient son image jusqu'à l'apothéose. L'amour, puissant personnage, a une sœur plus séduisante encore, l'idolâtrie. L'amour raisonne, combat, exige, tantôt soumis, tantôt conquérant, tantôt calme, tantôt terrible l'idolâtrie, plus rarement aperçue, donne à l'être qui l'inspire une impression étrange et blasphématoire d'usurpation sur la divinité même.

L'idée d'aveuglement traduirait mal cet état plus voisin de l'extase mystique. L'adorateur voit, mais en beau et d'une façon perpétuelle; il croit d'abord, jusqu'à l'absurdité, et douterait du témoignage de ses sens en contradiction avec l'idole. Il espère, mais si humblement, sans plus connaître son mérite; il espère en la miséricorde seulement: et les trois vertus théologiques se trouvent réunies dans la passion.

Pour en être capable, il ne suffit pas qu'une sensibilité exquise collabore avec une imagination ardente; la vie, seule, prépare un être à cet état prodigieux, la vie adverse et tortionnaire.

Ruy Blas est moins agenouillé devant Marie de Neubourg que Ugolino ne l'était devant Simone, et Ugolino était un autre homme, incapable certes de ramasser du pain dans une déchéance. À moins de génie, nul ne pouvait être plus qualifié que le comte de la Gherardesca: ancienneté historique de nom, distinction de manières, étrangeté d'allure, et par-dessus tout, une pureté de jeune fille sage. L'isolement avait préservé cet être de la souillure.

Trop fier pour descendre, il s'était gardé jalousement, rageusement. Le prestige de l'homme chaste existe pour les âmes élevées; et en dépit des maximes de la corruption, des cynismes de l'expérience, il y a des lèvres qui préfèrent les coupes pures. Être le premier amour de Chérubin ne convient qu'à une femme blasée, ou qui cherche des prétextes honnêtes à un sentiment coupable, comme la comtesse Almaviva; mais inspirer le premier amour d'un homme fait, qui a beaucoup pleuré et qui s'est réservé pour une admirable aventure, cela peut séduire une femme qui connaît la vie sans le vice, qui a été mariée et n'a point eu d'amant, qui est à la fois honnête et romanesque.

Davenant avait été le mari parfait concentrant sa préoccupation sur l'épouse et remplaçant par une douceur constante le prestige absent: Ugolino, avec son nom historique, son palais plein de chefs-d'œuvre, son malheur immérité, représentait l'amant des romans et des romances, le chevalier du moyen âge, le Chatterton de nos temps, et il promettait encore plus. Aux mouvements de la prudence qui la tiraient en arrière, Simone résistait.

«Jamais je ne serai aimée comme cela: il n'y a pas un autre homme au monde capable d'adorer aussi éperdument; je suis la Madone pour Gherardesca. Si je

pars, je regretterai sans fin un tel amour; son souvenir me gâtera toute rencontre, puisque l'image de Davenant qui dominait ma vie s'efface jusqu'à une sorte d'oubli.»

La crainte n'était pas vaine. Elle ne retrouverait pas un comte Ugolino macéré dans le désespoir comme l'Esther de la Bible le fut dans les huiles et dans les baumes.

Elle avait craint que cet homme assoiffé d'amour ne fût pressant et qu'elle dût essuyer des transports désordonnés. Il est si naturel de se précipiter à genoux, de saisir une main et de s'écrier: «Je vous aime!» À l'éclat de cet aveu, la femme se trouve forcée à un refus ou bien elle s'engage en quelque manière, par son silence ou la mollesse de sa défense. En l'occurrence, l'ingénuité se comportait comme l'habileté, et la sincérité aboutissait au résultat d'une conduite subtilement raisonnée. Pas un mot qui alarmât la prudence, pas un geste qui inquiétât la pudeur, pas un regard qui inspirât l'idée de se défendre. Aucune manifestation d'attaque, ni d'impatience, ni de fatuité. Cette contenance servit Ugolino, plus que ses mérites. Chez lui, le désir était trop profond pour s'extérioriser à la façon ordinaire; il l'avait tellement refréné dans sa vie vraiment cénobitique! Semblable à un qui a beaucoup jeûné et pour qui un peu de nourriture suffit, il trouvait à la contemplation de Simone une joie déjà écrasante. Il n'était plus seul, et il espérait. L'incertitude et l'angoisse le poignaient, dès qu'il voulait préciser son espoir; il s'efforçait de ne pas s'éveiller de ce beau songe, laissant à l'avenir son secret redoutable, vivant à la journée et savourant les fruits d'une tendre intimité. On ne résiste pas aisément à l'adoration de toutes les heures tant qu'elle demeure agenouillée. Au huitième jour, le comte observait la même réserve qu'au premier. Amoureusement, il offrait l'état d'humilité parfaite, ne demandait rien, reconnaissant de tout; et malgré elle, Simone donnait, ou plutôt elle se donnait en bienveillance, en affectueuses paroles, en sympathie de regards, en sincérité de manifestations. Il eût suffi d'un geste d'Ugolino retenant la main qu'on lui tendait, ou la baisant trop ardemment pour que la jeune femme se rejetât violemment en arrière et se défendît. La galanterie, telle qu'on l'observe en Occident, offre une étrange ressemblance avec un combat plein de feinte, voire de trahison, où la femme, sans cesse menacée d'être entraînée plus loin qu'elle ne veut, épuise ses nerfs à se maintenir sur un terrain d'escarmouches. Sous des formes plus ou moins raffinées l'homme attaque et la femme se défend, et la gloire de l'un sort de la confusion de l'autre. M<sup>me</sup> Davenant se trouva chaque jour plus désarmée, devant cet homme si humble, qui ne s'asseyait pas sans son invitation, qui ne parlait pas de lui ni de son amour et qui jouissait tellement de sa seule présence. Flattée, attendrie, la jeune veuve ne pouvait pas repousser un hommage aussi

respectueux. Le moyen d'interdire le chevet de son lit à celui qui lui offrait l'hospitalité? Et l'eût-elle pu qu'elle ne l'aurait point fait. On ne renonce pas à un roman qui n'offre aucune page dangereuse et qui dégage une telle odeur d'encens. Ne serait-ce que pour enrichir son souvenir d'impressions rares et pour se dire aux soirs mélancoliques : « J'ai été aimée comme au théâtre, comme dans les poèmes. » « L'or va à l'or », ce dicton se vérifie pour les passions ; l'amour, s'il est absolu, s'il dispose de toute la force d'un cœur comme celui d'Ugolino, influence profondément l'être qui en subit la chaleur, quels que soient son jugement et son caractère. Les mystiques vantent la fuite comme seule façon de vaincre la tentation.

En cela, ils devinent quelle puissance positive, et très analogue au radium, un sentiment vif dégage, en émettant une fluidité dont la source ne tarit pas.

L'amour, lorsqu'il se manifeste dans des conditions de recueillement, développe une force inconnue aux mondains ; et telle femme, qui serait à peine émue d'un discours pressant dans l'agitation du bal, se trouble aux mêmes paroles précédées et suivies de solitude et de réflexion.

M<sup>me</sup> Davenant se trouvait à la merci d'une prière sentimentale dans cette claustration et cette immobilité du palais, où elle ne voyait personne, ne lisait rien et pensait sans cesse à cet homme qui l'adorait d'une façon si agenouillée.

Dans la vie parisienne, on trouve une vivacité d'amour-propre, des accès de nervosité et de vertige, des coups de tête ou des lâchetés qui manifestent fortement la passion. Mais nul ne s'enferme avec son sentiment comme le moine avec son rêve sacré, personne ne se défend du courant dispersif qui corrode la sensibilité. Telle est la conséquence de l'agitation moderne que l'individu ne s'appartient plus assez pour se donner complètement à un autre être. Comment une Parisienne qui consacre dans une journée tant d'heures aux modistes, au monde, aux soins de son foyer et aux divertissements, peut-elle se préparer au rendez-vous bref et bousculé, et ensuite en revivre la pénétrante douceur? Elle court à l'amour et y arrive étourdie de sa hâte ; à peine le quitte-t-elle que les obligations sociales la reprennent. Elle essayait un nouveau manteau, un instant avant de rejoindre l'aimé, elle le quitte sous l'inquiétude de l'heure, et le vertige enveloppe toute sa vie.

M<sup>me</sup> Davenant songeait à la réelle beauté de cette retraite amoureuse où elle vivait des instants si différents de ceux qu'on représente dans les pièces du boulevard, quand le docteur Spavento entra.

— Allons, Madame, c'est ma dernière visite, dit-il après avoir tâté la cheville nue de Simone, et vous pouvez dès demain reprendre votre voyage.

Baptista s'escrimait, en soufflant, à nettoyer le parquet.

— Que vous dois-je, docteur, pour vos soins ?

— Oh ! rien, Madame, rien ; je suis au mieux avec le comte et nous réglerons cela ensemble.

— Le comte n'a pas qualité de payer pour moi.

— Eh bien ! Madame, vous me donnerez cela à la gare, où je viendrai vous saluer encore... Quel train prenez-vous ?

— Jamais je ne me fixe d'heure sans nécessité.

— Il n'y a que trois express dans la journée.

— Je ne sais pas si je prendrai l'express.

— Vous allez donc vous arrêter en route ?

— Je n'en sais rien, je consulterai le guide. Combien vous dois-je ? fit-elle, laissant percer son agacement.

Le docteur Spavento s'aperçut alors qu'il déplaisait.

— Quarante-cinq lires, cinq par visite.

Elle fouilla dans son sac, y prit du papier-monnaie et le lui tendit.

— Oserai-je, Madame, vous avouer une manie ? Je collectionne les cartes postales de mes malades. Voulez-vous m'en envoyer une à votre arrivée à Florence ?

— Docteur, je n'y penserai probablement pas.

— À quel hôtel descendez-vous ? Je vous le rappellerai par un carton d'ici !

Baptista frottait très fort ; il comprenait que le médocastre exaspérait la dame et celui-ci sentait qu'une fois sorti, il ne saurait plus rien. Il se résigna et voulut entraîner le domestique.

— Baptista, viens donc m'ouvrir la porte, les gonds sont rouillés.

— Je vous en prie, laissez-le finir son ouvrage, sinon il reviendra, et cela me gêne.

Cette fois le médecin dut sortir, sans même savoir s'il avait inspiré de la méfiance ou seulement de l'ennui.

— Demain, Baptista, nous commencerons le grand nettoyage.

Il leva les bras avec un comique désespoir.

— Peut-être trouverons-nous le trésor dans un coin, ajouta-t-elle en riant.

Il accueillit la boutade sérieusement. Il ne nia pas.

— *Chi lo sa ?* fit-il.

— Tu dois être mal monté en balais, en brosses ; tu en achèteras.

— Oh ! oh ! j'en ai encore.

Il sortit de son gilet une marge de journal qu'il déroula comiquement : c'était le compte de la semaine.

— Combien cela fait-il ?

— Trente lires vingt-six soldi.

Cette économie étonna et inquiéta Simone. À quelles privations était-on donc habitué en ce palais ? Elle avait fait d'assez bons repas avec des fleurs dans un vase. Baptista ne possédait aucune provision. Il avait donc tout acheté, même les bougies.

— Je ne pars pas encore, fit-elle à une question muette.

— Il ne faut pas partir ! jargonna-t-il.

Seul, le dévouement du domestique rendait possible la vie du comte. Égayé, excité par la présence d'une jeune femme qui paraissait presque aimer son maître, il se surpassait, ne buvant pas un fiasco de plus, malgré que cela n'eût pas marqué dans la dépense.

Il faudrait partir, cependant, un peu plus tôt, un peu plus tard, et dans le souci que lui inspirait Ugolino, en redoutant son désespoir, elle ne s'avouait pas quelle serait l'amertume de son propre regret.

## XVI

### LE FANTÔME

*Ce qui a porté nerveusement autrefois porte encore  
aujourd'hui; hallucination ou poignard!*

Au matin, Simone guérie se lèverait, se chauserait, posant par terre ce pied étendu depuis dix jours. Il n'y aurait plus de prétexte pour qu'Ugolino s'assît auprès du lit et veillât une femme bien portante. Comprit-elle l'incalculable valeur des heures passées auprès d'elle, pour le malheureux Gherardesca? Voulut-elle lui donner cette grande preuve d'estime? Ou bien fut-ce une conséquence de sa parfaite sécurité? Elle ne le sut pas elle-même. La causerie s'éteignit lentement comme un feu sans aliment, le sommeil vint sans qu'elle songeât à renvoyer le comte, et elle s'endormit réellement.

Quand Ugolino s'aperçut que la jeune femme avait oublié de le congédier, il s'inquiéta d'abord. Profiterait-il de la circonstance pour prolonger la contemplation délicate ou bien quitterait-il la chambre, par respect pour la dormeuse?

Se lever et sortir, c'était l'éveiller. Aux vieux logis, les parquets crient sous le pied et les portes craquent sous la main.

L'éveiller, n'était-ce pas alarmer sa pudeur? Un homme passionné qui ne répond plus de lui-même se sauve ainsi, incapable de dominer son désir. Après beaucoup de tergiversations, il resta. La lampe posée sur une petite table de marqueterie, à la tête du lit, n'éclairait que le bord de l'oreiller et une partie de la chevelure blonde et un avant-bras abandonné qui émergeait d'une manche large. Sous la couverture légère, la ligne du corps se profilait, distincte, intime et idéalisée par l'encadrement du lit en chêne sculpté, qui dressait un baldaquin sur quatre colonnes torses enguirlandées de lierre. Une paix inexprimable, faite d'ombre, de silence et de sommeil, emplissait la vaste chambre, une paix de chapelle. Il s'étonna d'être assis et non agenouillé.

La dernière parole échangée avait été douce, confiante, un peu fade. Plus l'émotion abonde, plus l'expression s'appauvrit. Il faut penser aux mots pour les trouver, et si les grandes douleurs sont muettes, les grandes amours n'ont pas d'autre éloquence que l'accent. Il ne faut pas que le cœur saute dans la poitrine



pour bien dire ; et qui entendrait le duo des couples vraiment épris aurait surtout une impression musicale. Les romances profondément sentimentales n'ont pas de paroles et se forment de sons, de notes voilées. Il y a encore une raison pour que ceux qui s'aiment dédaignent de bien dire : le propre de l'amour dans son intensité, c'est de se traduire par rayonnement. Le feu a-t-il besoin de crépiter, de lampasser sa flamme et de jeter des gerbes étincelantes pour témoigner de sa chaleur ? Il se manifeste en s'allumant, ensuite il ne luit, ni ne bruit, il irradie. Dans le tête-à-tête amoureux la parole, si décisive quand l'un doit encore persuader l'autre, devient superflue dès qu'il y a communion ; elle ne sert qu'à débayer autour du sentiment tout ce que l'imagination y jette pêle-mêle de doutes et de craintes. Ugolino jouissait de Simone endormie et comme si elle eût été éveillée et répliquante à ses pensées ; mieux peut-être. Ainsi elle faisait acte de confiance, elle livrait beaucoup de son intimité sans qu'on touchât à sa personne. Quel amant ne tressaillerait de joie à l'offre de veiller l'Aimée, de s'emplir les yeux de sa forme abandonnée et les oreilles de l'imperceptible souffle émané de sa bouche, et surtout un être d'imagination qu'une vie solitaire a préparé aux longues rêveries ?

Le comte était plus heureux qu'il n'avait jamais espéré, ce soir-là. Il passerait la nuit à côté de l'Aimée, dans la même atmosphère. Son genou frôlait la couverture ; en étendant la main il eût touché ce pied guéri et dont la blessure lui avait valu tant de joies et lui valait encore cette nuit d'amour. Pour l'esseulé, c'en était une.

Les douze coups de minuit tintèrent étrangement, sonores et distincts.

Les mains sur les bras du savonarole, immobile comme une statue, Ugolino écouta couler l'heure la plus douce de sa vie. Le présent souriait et l'avenir contenait un espoir. Il regarda autour de lui, pour prendre à témoin de son bonheur ces choses amies, belles et antiques, ces seules compagnes de tant d'années ; et ses yeux s'étonnèrent soudain. À une fenêtre du petit jardin, une figure humaine, mais comme voilée, apparaissait. Quelqu'un se serait haussé à l'aide d'une échelle ? Était-ce un jeu d'optique ? Il n'osa se lever. On eût dit l'ombre chinoise, la découpe d'une madone, ayant un voile étendu sur la tête et sur les épaules. Était-il halluciné ? Brusquement la vitre reprit son aspect ordinaire. Il se creusa la tête, se souvenant des prodigieuses inductions d'Edgar Poe, sans s'expliquer ce phénomène. Sa pensée revint à la dormeuse ; lui présent, elle ne courrait aucun danger. Elle était là, il surmonterait les pires embûches et il se remit à la contempler, comme on se rendort. Sa tête blonde brillait sur l'oreiller ; dans un repos sans rêve, elle conservait sa grâce délicate de beau fruit, et autour du lit, comme à l'environ d'un autel, les vieux bois, l'argent, le bronze mettaient des notes de

richesse. À cette heure recueillie, la chambre dégageait un arôme d'oratoire et, en effet, l'amour du dernier Gherardesca s'y élevait, aussi pur qu'une prière.

Tout à coup, à l'extrémité de la chambre, un craquement se produisit : Ugolino frissonna. Ce bruit net, précis, d'une porte qu'on ouvre partait d'un coin où se trouvait un petit dégagement qui ne servait jamais.

Il força ses yeux à percer l'ombre. La porte lentement tourna et une forme humaine se détacha plus noire dans l'obscurité du mur. Ugolino ne croyait pas aux fantômes.

Si les morts pouvaient revenir, quelqu'un de ses ancêtres ne l'eût-il pas visité dans sa détresse et ne lui eût-il pas révélé où gisait le trésor d'Aragon ? Pour lui, un revenant s'appelait un voleur. Naturellement brave, la présence de Simone achevait de lui ôter la moindre idée de crainte ; il n'eut pas l'idée de chercher une arme. Il s'agissait d'elle et dès lors sa confiance en lui s'égalait à tout péril. Mais son souci, et combien grand ! était de ne pas réveiller la chère femme et de se débarrasser du brigand sans qu'elle interrompit son sommeil. Cela semblait difficile.

La porte était ouverte maintenant ! Quelqu'un allait la franchir. Un sordide individu chaussé d'espadrilles, le couteau à la main ? ... Ce fut un fantôme.

Contre la tradition, celui-ci était noir, corpulent. Ugolino reconnut le buste voilé qui s'encadrait, quelques minutes avant, dans la vitre. C'était la carrure d'un homme trapu ; la largeur du linceul sombre ne correspondait pas au squelette classique, au désincarné des apparitions.

Sur le seuil, l'étrange figure s'orienta. Puis elle marcha, les pieds glissant sans bruit mais non sans poids, car le parquet gémissait à chaque mouvement du mystérieux personnage.

Cela rassurait l'imagination, mais la réalité restait terrifiante. Pourquoi ce costume de pénitent noir, moins les trous des yeux ? L'être râblé ainsi déguisé se manifestait robuste, redoutable pour une lutte.

Et une lutte réveillerait Simone et l'épouvanterait. Ugolino désespérait de trouver un parti pour son dessein. Chose singulière, il ne vit à ce moment aucun danger pour elle ni pour lui ; il ne s'inquiétait que de son sommeil et de la paix de ce sommeil.

Pour le bandit, Ugolino se confondait, grâce à son vieux costume de chasse, avec le bois du savonarole, avec la lourde colonne du lit. Son immobilité, qui durait depuis des heures, était complète.

Le fantôme avançait, lentement. L'espace à parcourir mesurait sept à huit mètres ; il devait frôler Ugolino au passage. La forme noire se tint un instant sans bouger, hésitante. Le voleur comptait-il sur une impression d'effroi, pour facili-

ter son crime ? Savait-il donc qu'une femme vivait au palais ? Ces réflexions brèves traversaient l'esprit du comte comme des éclairs, sans déchirer le mystère de cette agression. Comment s'était-on introduit, comment savait-on qu'il y avait une échelle dans la cour, et de la cour comment était-on arrivé à découvrir cette petite porte de couloir ?

Ugolino entendait distinctement la respiration un peu forte de l'apparition. À un mouvement il aperçut un pied nu assez blanc, mais large et lourd.

Aux instants tragiques, les images se succèdent, rapides et cependant précises. Les aspects simultanés se mêlent comme un éclair à un autre éclair. En perdant pied et avant de rouler dans le précipice, le malheureux revoit sa vie, le clocher de son village, le seuil de son foyer, ses fautes comme ses espoirs, les êtres chers et les choses commencées : il n'y a plus de passé, l'avenir n'a qu'une seconde, tout est présent. Ugolino récapitula sa lugubre existence, ses insomnies rageuses ou défaillantes dans cette même chambre, l'apparition initiale de Simone couchée dans son propre lit, et le salut, le bonheur qu'elle incarnait.

Si elle avait peur, si elle ouvrait les yeux, elle fuirait ce palais fatal et l'homme qui l'habitait. Il la perdrait enfin, si elle s'éveillait. À cette idée, son sang coula très vite dans ses veines, puis il se condensa : les mains crispées aux bras du siège, il pria Dieu d'un élan, il pria les ancêtres.

Le fantôme le toucha de son drap noir. Par une détente de ressort, il se dressa, les bras levés, les doigts courbés en griffes, et ses mains saisirent au cou l'apparition, d'un mouvement sûr. L'étoffe creva sous l'étreinte, les ongles entrèrent dans la chair molle et chaude. Il n'y eut ni un cri ni un mouvement. Le fantôme fléchit. Il était lourd comme un corps inanimé.

Ugolino respira : il avait étranglé le voleur au pied du lit de Simone, sans la réveiller. Maintenant il s'agissait de tirer ce cadavre hors de la pièce. Le parquet allait crier. N'importe ! il souleva le cadavre, il se courba et fit tomber le mort sur ses épaules ; et en glissant, le front en sueur, péniblement, il se dirigea vers la porte. Ce trajet de quelques mètres parut interminable. Simone pouvait se réveiller à chaque gémissement du vieux chêne sonore et craquant. Le poids du corps accablait Ugolino ; il atteignit cependant le seuil ; et sans poser son macabre fardeau, il longea le couloir, rejoignit l'escalier et descendit les marches de marbre. D'un mouvement impitoyable, il rejeta le corps, qui s'étendit avec un bruit mou, sur la dalle du vestibule. Puis il s'assit sur une banquette et souffla longuement. Il avait réussi. Soudain, il en douta et refit en grande hâte le même chemin. À la porte, il contempla Simone endormie. Ceci vraiment était digne des anciens Gherardesca ; se débarrasser sans bruit, sans aucun bruit, d'un bandit, l'étrangler net d'une seule étreinte : c'était de la Renaissance pure !

Il passa dans une chambre pour y prendre une bougie et l'alluma. Au bout de ses ongles, il y avait du sang; il se regarda dans une glace et se trouva pâle, épuisé de l'effort physique, harassé de la tension morale. Simone dormait, c'était l'essentiel; mais il y avait un mort au palais. Il supposa l'arrivée de la police, puis de la justice, les constatations, les interrogatoires. S'il s'en tirait sans ennui, que de bruit, de scandale! Il fallait que le mort disparût. Il se le disait en revenant dans le vestibule; et posant le bougeoir sur la dernière marche, il remua du pied le pantin cassé qui gisait, la loque humaine, sinistre et dérisoire. Faire disparaître un cadavre, cela fut la méditation où bien des êtres s'appliquèrent. Ugolino n'éprouvait aucune curiosité de voir le bandit, scélérat impersonnel, puni justement. Cacher le cadavre était aisé dans les greniers ou dans les caves; mais les cadavres révèlent leur présence et crient vengeance par tous les pores, en se décomposant.

Un mort appartient à la terre: elle seule le garde bien et étouffe sa puanteur accusatrice. Il voulut descendre aux caves et chercha vainement les clés; il n'y touchait jamais; Baptista seul aurait pu les donner.

Baptista? Fallait-il le réveiller? Certes, il ne craignait pas de révéler son secret. Le vieux domestique professait un dévouement sans mesure pour son maître et, mis à la torture, il ne l'aurait pas dénoncé.

Revenu dans le vestibule, il posa le bougeoir sur une encoignure et s'assit, perplexe. La lueur vacillante jouait sur la forme noire. «Je veille le bandit», pensa-t-il. Une détermination était difficile à prendre. Quatre heures de nuit restaient encore. Il eût voulu estimer le temps nécessaire à creuser une fosse profonde. Le fait d'avoir tué ne troublait pas cet homme si nerveux; et en cela, la race se manifestait, race dominatrice, à l'occasion juge et bourreau également impassibles et en désaccord d'autant plus vif avec le temps présent. La présence d'un cadavre ne le gênait pas plus qu'un caillou qu'il aurait dû briser pour se livrer légitime passage. Les minutes coulèrent sans qu'il prît aucun parti. Une demie sonna; minuit et demi, ou une heure et demie? Il se décida à éveiller Baptista, et doucement monta les degrés.

À son nom, le vieux domestique sursauta, ensommeillé.

— Qu'arrive-t-il, Monseigneur?

— Allume la bougie, j'ai à te parler.

Quand ce fut fait, il s'assit au pied du grabat, et raconta simplement:

— Je veillais M<sup>me</sup> Simone endormie; la petite porte à droite soudain s'est ouverte, un fantôme noir est entré, il a marché vers le lit: je l'ai saisi au cou et je l'ai étranglé. Je l'ai emporté dans le vestibule et je ne sais qu'en faire.

Baptista croyait au fantôme.

— Monseigneur a donc vu la fille séduite qui revient. Mais comment Monseigneur a-t-il étranglé un esprit ?

Ugolino avança ses mains près de la bougie.

— Le sang des esprits ressemble singulièrement au nôtre.

— Alors ce n'est pas un fantôme ?

— Non, c'est un voleur, mais ce voleur est maintenant un cadavre et il me gêne.

Baptista passa sa lourde main dans ses cheveux taillés en brosse.

— La justice, la justice, ici !

L'exclamation ne marquait aucune confiance dans le sort réservé aux innocents. Le vieil homme rejeta son drap, enfila son pantalon et descendit le premier dans sa préoccupation croissante. Ugolino le suivait lentement.

Baptista rôda autour de la forme noire, comme un chat méfiant, se baissant, et se relevant, et n'osant y toucher. Cependant, il s'approchait graduellement ; et d'un geste vif, comme s'il eût peur de se brûler ou d'être mordu, il releva un pan du drap.

— Corps du Christ ! une femme, mâchonna-t-il. Il arracha le voile qui couvrait le visage à l'instant où Ugolino atteignait la dernière marche, et recula de stupéfaction.

— La Sérafina !

Alors, Ugolino se souvint qu'en portant le cadavre il avait senti des formes charnues étranges chez un homme, mais, sa pensée tout entière appliquée à un effort, il avait oublié cette impression.

Baptista, toujours accroupi, se grattait la tête. Ensuite il tâta Sérafina et dit dubitativement

— Elle n'est pas morte !

— Tant pis ! fit Ugolino.

— Tant mieux ! osa répliquer Baptista. Que Monseigneur aille se coucher, j'en fais mon affaire.

— Que veux-tu dire ?

— je vais la ramener, la ramener chez elle, avec force excuses, et dire que c'est moi, moi, oui, qui l'ai étranglée. De moi, elle ne songera pas à tirer vengeance : je suis le chien, j'ai gardé. De vous, elle concevrait une haine contre Madame.

— Brave cœur ! dit le comte.

— Que Monseigneur s'en aille et me laisse seul avec elle ! C'est le plus sage.

En effet, puisqu'elle vivait et qu'un cadavre gêne si fort, le parti ouvert par Baptista était le seul à prendre. Avec un regret de laisser cette vipère vivante, Gherardesca gagna sa chambre et se jeta sur son lit.

Suffoquée, la fermière avait perdu connaissance, l'air lui avait brusquement manqué. Après que le vieux serviteur l'eut délacée, frictionnée, elle commença à respirer et rouvrit les yeux. Elle ne se souvint pas tout de suite et porta une main à son cou.

Baptista, accroupi sur ses talons, attendait le choc de sa colère et de ses questions. Elle le reconnut :

— Que fais-tu ?

— Je vous soigne, signora.

— Où est le comte ?

— Il dort.

— Sait-il que je suis ici ?

— Non ! Il vaut mieux qu'il l'ignore

— Oui, souffla-t-elle en se redressant. Qui m'a portée ici ?

— Moi

— C'est toi aussi ?

Elle toucha son cou qui lui faisait mal.

— C'est moi aussi.

— Tu as failli me tuer.

— Oui, comme un voleur, comme un brigand.

Il l'aida à se remettre debout et à s'asseoir sur un coffre ; elle geignait. Le comte l'avait jetée par terre comme une loque et elle souffrait par tout le corps.

Elle ne fit pas de reproches. Dans son esprit étroit, Baptista avait agi en bon domestique ; elle aurait dû acheter à tout prix sa connivence ; comme c'était impossible elle s'était risquée ; et vaincue, elle se taisait.

— Tu vas me ramener chez moi, et tu te tairas.

— Pourrez-vous marcher ? dit-il.

— Il le faut ! murmura-t-elle.

Et elle se mit debout, s'appuyant au mur.

— Ouvre ! dit-elle, impatiente de sortir de ce palais où elle avait vu la mort de si près.

Appuyée de tout son poids sur le vieux valet, geignante, elle se traîna à travers les rues comme une limace à demi écrasée ; farouche, acceptant les conséquences de son coup manqué avec une résignation singulière. Baptista songeait à d'autres dangers prochains et peut-être plus terribles.

## XVII

### LES TROUVAILLES DE SIMONE

*Le passé a une expression différente, suivant les personnes; il y  
a de vieux objets qui vous sourient et qui vous demandent de  
les prendre à votre usage*

Il était à peine huit heures du matin lorsque Simone habillée sortit de sa chambre et commença à ouvrir les portes au hasard et à rôder dans le palais avec une curiosité d'enfant.

La poussière entassait dans les coins ses houppes grises; aux cadres sculptés et dorés, les toiles d'araignées ajoutaient de ternes dentelles; des traces d'infiltration pourrissaient les boiseries, et partout des écornements, des flétrissures, des taches; le temps et l'incurie en collaboration avaient fait une œuvre déplorable.

Un grand lit à colonnes, plus beau d'ornementation que celui où elle couchait, trembla au contact de sa main, tellement il était vermiculé. Les fresques de l'escalier, anciennes sinon belles, se tachaient des dartres du salpêtre.

Elle monta au grenier et ne put retenir une exclamation devant l'amoncellement de débris d'autant plus impressionnants que ces rebuts étaient des fragments de choses précieuses.

Dans un casque rouillé, des bras, des têtes sculptés, jetés comme des noix dans un panier; de vieilles armes achevaient de crever des toiles de valeur indéterminable sous l'épaisse crasse. Il y avait de vieux panneaux peints à l'œuf, fendus dans leur hauteur, des côtés de coffres blasonnés parmi des vieilles bottes et des casseroles hors d'usage.

Un chien mal empaillé gisait à côté d'une coupe de porphyre brisée; des grands éperons dédorés traînaient sur un morceau d'ancienne chasuble.

Découragée devant ce fouillis, elle se sentit en présence de la fatalité. Un énorme coffre encore solide, en bois inconnu, l'attira par sa plaque de serrure délicieuse de dessin; elle essaya de lever le couvercle, il résista par son poids seul. Cela suffit pour exciter à nouveau sa curiosité: elle avisa une pertuisane au manche brisé et inséra la lame de façon à opérer une pesée; il lui fallut, en se salissant les mains, insérer d'autres ferrailles entre le bord du coffre et son couvercle pour



y glisser la main ; elle tâta des étoffes. Une forte odeur de santal se dégageait de l'intérieur. Elle s'acharna à découvrir d'autres leviers afin d'augmenter l'ouverture ; une rondache, un chenet, des pieds de meuble aidant, elle put plonger le bras et aperçut des étoffes fanées mais brodées curieusement, d'incalculables chiffons. En s'écorchant un peu au coude, elle tira une manche hors de la caisse, une manche de drap d'argent parcourue d'une palme en sa longueur.

Elle aurait chanté, sans la crainte d'avaler de la poussière ; elle aurait dansé, sans le souci de son pied et de l'encombrement.

Elle appela à toute voix, ne se rendant pas compte que Baptista ne pouvait l'entendre.

Une joie puérile, débordante, la grisait : elle avait trouvé les robes des comtesses de la Gherardesca et, vu la nature du coffre, dans un parfait état.

L'idée de revêtir ces magnifiques vêtements lui était venue en apercevant la manche à la longue palmette ; et il lui tardait déjà de voir l'air qu'elle aurait, ainsi costumée.

Lorsque Ulysse, à Scyros, cherche Achille mêlé aux filles de son hôte, sans le découvrir, il montre un glaive, certain que le héros se relèvera au seul aspect de l'arme. La coquetterie de Simone s'éveilla à la trouvaille de ces vieux et splendides costumes. Elle redescendit en fredonnant ; sur le seuil de sa chambre, elle trouva Baptista qui ouvrait de grands yeux ; il ne l'avait jamais vue debout et la haute taille de Simone l'impressionna, d'autant qu'il avait la tête vague et lasse par les événements de la nuit. Elle n'y prit pas garde.

— Baptista, tu vas me descendre le coffre du grenier, celui qui est en bois odorant et qui contient les robes.

Il passa la main sur son front, il ne se souvenait pas, et puis cela le stupéfiait tellement que, pour ses premiers pas, la dame fût allée au grenier !

— Ce coffre est tout au fond, près de la statue sans tête, de grandeur naturelle.

— Ah ! fit-il. Puis piteusement : *E impossibile.*

— Impossible ! Pourquoi !

— *Non posso !*

— Oui ! fit-elle, c'est trop lourd. Alors tu prendras par brassées ce qu'il y a dedans. Fais autant de voyages qu'il faudra. Tu jetteras tout sur mon lit.

L'ordre l'étonna ; n'avait-il pas assez à faire, lui qui reconduisait à domicile les personnes étranglées par son maître ? Comme il ne pouvait expliquer sa pensée, il dit : « *bene* » avec résignation et monta l'escalier avec ce dos rond et ce pas lourd du valet qui sert malgré lui.

Le désir de Simone était trop vif pour qu'elle prît garde à la contenance du

vieil homme, ni aux stigmates de sa fatigue. Dans son mouvement étourdi et amusé, elle chercha où installer cette garde-robe d'antan ; elle avisa la petite porte qui avait livré passage quelques heures auparavant à un fantôme et puis à un homicide. Elle s'ouvrait sur une pièce sans attribution appréciable mais peu encombrée ; elle décida d'en faire sa loge, car déjà elle rêvait de se travestir.

Bravement, elle aménagea le réduit, avec une impatience d'action explicable par son alitement prolongé.

Quand elle revint dans sa chambre, son lit formait un tertre d'habits, un empilement de brocart de soie, de velours, d'étoffes lamées, brodées, découpées ; des boutons ciselés, des aiguillettes brillaient au bord des piles, et une forte odeur de santal s'en dégageait et remplissait la chambre.

À Baptista qui apportait un dernier paquet :

— *E lutto !*

Elle fit signe d'un doigt sur ses lèvres souriantes qu'il devait garder le secret.

L'autre inclina sa grosse tête.

— Tu diras au comte, quand il rentrera, que je le prie de ne pas me faire sa visite du matin, mais que je veux déjeuner avec lui : des œufs, des côtelettes, des fruits.

Un ordre semblable compliquait les efforts du domestique. Comment mettrait-il la table de façon décente ?

— À propos, ajouta-t-elle, je veux aller au bain.

— Sortir ! s'écria Baptista.

— Oui ! tu iras me chercher une voiture vers onze heures.

Le pauvre homme s'ahurissait de plus en plus ; physiquement épuisé, il avait encore à résoudre de dangereux problèmes. Il ne fallait pas que la dame sortît, il le devinait ; c'était l'intérêt du comte, car on devait surveiller le palais.

— Tu veux me dire quelque chose ?

— Non, signora.

Il se frappa le front et fit une grimace de soulagement.

— Il y a ici une baignoire de bronze ; si Madame veut remettre son bain à l'après-midi, j'aurai de l'eau chaude.

Et, comptant sur le goût de la jeune femme pour l'objet ancien, il répéta :

— Elle est en bronze, en vrai bronze, et vieille, vieille et ciselée.

— J'aime mieux cela, dit-elle ; prépare le bain pour six heures du soir. On trouve tout dans ce palais bizarre.

— On pourrait trouver le trésor, insinua-t-il.

Elle rit.

— En remuant, en rangeant, peut-être, par hasard...

Elle revînt au lit et déplia la première robe du tas. Elle la tint droite au bout de son bras ; la manche collante, la taille prise sous les seins et une ampleur en cloche dans le bas donnaient un caractère bizarre à l'étoffe bleu clair, brodée de fleurettes plus foncées en fil d'argent ; elle ne s'y vit pas à son avantage. Bouleversant le reste, dépaylée devant ces modes du XVI<sup>e</sup> siècle, elle commença à se dépiter. Rien de cela ne lui siérait et la grande surprise qu'elle réservait à Ugolino, dont elle se promettait tant de joie, lui parut impossible. Nerveuse, elle brusquait les beaux habits d'autrefois qui semblaient se refuser à sa parure. Il y avait là pour elle une pique d'amour-propre, une véritable vexation, et sans la beauté de ces tissus, peut-être les eût-elle chiffonnés. Elle pensa aux femmes qui avaient porté ces habits somptueux, à leurs passions sans doute plus vives que celles de maintenant, à leur vie dramatique et semblable à ce que représente le théâtre.

Angelo, tyran de Padoue, et Lucrèce Borgia lui fournirent des images fausses comme les évocations d'Hugo, des images de propagande démocratique : la phrase sur les galériens et les cardinaux, les imprécations de Gennaro contre Lucrèce d'Este, qui fut douce, passive et entourée de crimes, sans en avoir voulu aucun. Ce fatras d'esprit révolutionnaire se combinait dans l'esprit de Simone, avec la Cour d'Amour, que menace la mort dans la fresque d'Orcagna. Elle re-voyait les cinq couples devisant ; l'homme au faucon et la femme au petit chien, tous deux en robe longue, lui représentaient le comte et elle-même.

Plus soigneusement pliée que les précédentes, une robe de drap d'or l'éblouit de ses reflets somptueux ; elle la déplia. Le vêtement parut se tenir droit de lui-même. D'une coupe bizarre, elle n'avait pour manches que de longs pans attachés à l'épaule et semblables à des ailes repliées. Le devant du corsage manquait, car elle ne pouvait croire qu'on eût porté un treillis de fil d'or comme gorgerette. Son imagination prit essor. Cette robe dorée, qui laissait le sein nu sous des lacs étincelants, avait dû être la fantaisie amoureuse d'un des comtes de la Maremme, le vêtement qu'un homme amoureux combine et commande pour l'être aimé, qu'on ne revêt que pour les fêtes du tête-à-tête, comme l'ornement sacré d'une idolâtrie, la chasuble d'un rite, où l'imagination exaltée cherche à confondre les formes de la foi avec les folies de la passion.

La robe d'amour, ainsi l'appelait-elle mentalement, elle l'étala avec ravissement. Ce n'était que du drap d'or mais mince, presque souple, à peine cassé aux plis. Quelle chaussure pouvait sortir de dessous cette robe de féerie ? Quel parti prendre pour ce corsage ouvert jusque sous les seins ? Ce n'était plus du décolletage, mais une franche découverte impudique.

Une pèlerine de dentelle en point de Venise, qu'elle plierait en double, sauverait l'audace de la robe, sans éteindre son caractère.

La matinée se passa à installer cette garde-robe de la Renaissance dans la pièce du couloir ; et quand Baptista vint annoncer le déjeuner, elle se trouva lasse, les bras cassés, d'avoir tant déplié, les mains ternies par tant de contacts, les cheveux dérangés, le teint trop vif, et se déplut à elle-même. Son dessein se dessina dans toute son étourderie. Revêtir un costume de comtesse de la Gherardesca, n'était-ce pas se compromettre, engager l'avenir ? Elle mesura son indécision. L'idée de partir ne se formulait plus qu'évasivement, sans date. Le grand voyage d'Italie disparaissait de ses projets, sans que le retour à Paris fût résolu. Un moment Simone éprouva un vertige intérieur. Elle n'avait plus de volonté : surprise par la fatalité souveraine en ce palais et soumise à l'influence de ces vieux murs, de ces antiques objets, touchée et presque séduite par l'amour d'Ugolino, elle eut un instant l'idée de fuir le jour même. Mais quel regret elle eût emporté et aussi quel remords ! On ne rencontre pas impunément le véritable amour, et l'idée de laisser après elle le désespoir lui était insupportable. « *À la Giornata !* », se dit-elle.

À l'apparition de Simone sur le seuil de la salle à manger, Ugolino eut une exclamation. Il ne l'avait vue qu'au lit, et c'était une autre personne, plus vivante, plus réelle, qui venait à lui. C'était aussi une autre période qui commençait. Jusque-là M<sup>me</sup> Davenant avait obéi à la nécessité ; blessée, on se soigne où l'on tombe ; l'accident a tout fait. Guérie, on ne demeure que par sa volonté, et les premiers pas de l'étrangère dans ce palais italien prenaient une signification grave.

La vit-il plus belle, ainsi, ou plus sienne ? Une joie profonde anima ses traits amaigris, et du rose monta à sa joue brune.

— La merveilleuse minute où je vous vois en pied, où je vous reçois, où vous daignez vous asseoir à ma table ! Jusqu'ici, Madame, je profitais d'un hasard. Hirondelle qui s'était heurtée à mon seuil, vous ne l'aviez pas choisi, vous l'habitiez par force. Maintenant, je peux croire que vous êtes chez moi de votre plein gré, et ce m'est une joie sans mélange.

— Le hasard fait quelquefois mieux que notre volonté ; je n'ai pas seulement été soignée, mais aussi distraite, intéressée. Neuf jours de chambre à l'étranger sans ennui, c'est un miracle des Gherardesca, car les vôtres ont aidé, au moins par les chefs-d'œuvre réunis, à me faire les heures sinon vives, du moins légères.

Elle attendit un mot du comte sur ses intentions qui permît d'exprimer une volonté qui l'eût engagée. Soit habileté, soit discrétion, Ugolino se contenta de la regarder, comme on la Madone, de la servir avec des attentions et des prévenances continuelles.

— Vous ne me demandez pas ce que je vais faire, maintenant que je suis guérie ?

— Vous allez faire votre bon plaisir, Madame.

Son bon plaisir était de rester, en face de cette tendresse si respectueuse, qu'elle lui donnait l'impression d'être aimée pour la première fois.

— Je ne puis pourtant pas prendre pension chez vous indéfiniment, dit-elle un peu vulgairement en son embarras.

— Ici, vous ne prenez rien, tout vous appartient.

— Tout, c'est trop !

— J'offre, sans me flatter qu'on accepte.

— Accepter engage.

— Les égaux, peut-être, mais la Madone est-elle engagée par les dévotions qu'on lui fait ?

— Certes, elle est engagée.

— À quoi ? À bénir, à rayonner.

— Je n'ai pas le droit de bénir.

— Vous en avez le pouvoir, Madame, et vous l'exercez à votre insu ; votre présence n'est-elle pas une bénédiction pour le palais de la solitude ?

— Je ne suis qu'une passante, ne l'oubliez pas.

— Le bonheur n'est sur nous posé que comme l'oiseau sur les toits, cita Ugolino.

Décidément, elle ne trouvait pas à répondre, et puis une inspiration lui vint qui l'absorba un instant.

Elle dit :

— Avez-vous des habits de vos ancêtres, des habits de la Renaissance ?

— Oui, dans de vieux coffres ! J'ai même des robes anciennes fort belles. Voulez-vous...

Elle l'interrompit vivement.

— Laissons les robes ! je serais curieuse seulement de vous voir en capitaine du peuple, en contemporain de votre nom, puisque vous vous intitulez vous-même un revenant ; revenez à la mode d'autrefois, semblable aux portraits de la galerie.

— Oh ! fit-il, je possède certainement de très anciens justaucorps. Mais, pour satisfaire votre fantaisie, devrais-je encore savoir ce qui vous intéresse : le capitaine du peuple serait costumé dans le goût moyen âge. Ce que j'aurais de mieux serait de la Renaissance.

— Oui, un costume de la Renaissance vous irait bien.

— Un costume de fête ou de guerre ? demanda-t-il.

— Oh ! de fête plutôt.

— Quand vous plaîtrait-il que j'essaie de revêtir cet aspect ?

— Ce soir, après dîner, voulez-vous ?

— Je veux, Madame, votre volonté.

— Savez-vous, dît-elle, que vous quereller serait difficile ? Vous êtes un « oui » vivant.

— Quelle autre façon de vous rendre hommage ?

— Ainsi, c'est entendu : ce soir entre neuf et dix heures, dans la grande salle, vous m'attendrez, en costume Renaissance.

— En Renaissance d'âme, ajouta-t-il en se redressant fièrement avec une flamme dans les yeux.

Et puis un flot de gratitude monta à ses lèvres, et d'une voix profonde :

— Vous êtes une fée !

— Une fée, répliqua-t-elle gaiement, qu'est-ce ? Moins que rien. Dans les contes, toutes les fées paraissent autour d'un berceau, sauf une ; et le maléfice de celle-là pèse plus sur la destinée que les bénéfices des autres. Toute femme est fée par instants, et puis elle redevient femme et aurait besoin elle-même d'un enchanteur. Non, je ne suis pas fée, mais je veux contempler une scène de féerie dans ce cadre merveilleux, je veux voir ce palais un moment habité ; et je vous laisse, voulant consacrer l'après-midi à ma correspondance qui a un demi-mois de retard.

## XVIII

### LA BANDE NOIRE

*Si les passions n'avaient pas un cours prolongé bien au delà  
de la volonté de l'homme, et des conséquences finalement  
harmonieuses, il y a beau temps que l'humanité aurait péri.  
Mais la sensualité perpétue l'espèce, l'avarice conserve ; enfin  
un véritable homme d'État ne compterait que sur les vices.*

— Signora, il y a un monsieur qui m'offre trois cents lires pour vous parler, dit Baptista.

— Prends les trois cents lires et introduis-le, répondit nettement Simone rendue curieuse par la bizarrerie de la circonstance. À qui ressemble-t-il, ce Monsieur ?

— À un juif. Il s'appelle Sichem, il est brocanteur en grand, et il convoite depuis longtemps ce qui se trouve ici.

— Le comte le connaît ?

— Oui.

— Introduis-le.

— Que Madame se souvienne qu'il est ladre.

Elle regarda ses bagues. Baptista fit un signe de négation.

— Pas cela : ce serait trop peu pour lui. Brocanteur, marchand d'antiquités, non un ladre mais un coquin.

Simone laissa l'antiquaire se morfondre pendant un grand quart d'heure, et puis descendit dans la pièce du rez-de-chaussée qui constituait parloir.

L'homme s'inclina profondément, trop profondément, et puis s'assit de lui-même comme s'il avait à parler longuement. Ses yeux d'oiseau papillotaient derrière ses lunettes de myope.

— Madame Davenant ! commença-t-il.

— Comment savez-vous mon nom ?

— Par le registre de l'hôtel Nettuno. Une jeune et jolie femme ne peut pleurer éternellement un mari même aussi exemplaire qu'était M. Davenant, et vous voulez vous remarier, non pour reprendre le petit appartement de la rue Dulong, aux Batignolles...



— Comment savez-vous que j’habitais rue Dulong ?

— Par un confrère de Paris à qui j’ai demandé de s’informer.

— Un confrère en quoi ?

— En curiosités, antiquités. Je suis antiquaire en grand : j’achète pour les musées.

— Qu’est-ce que cela petit bien me faire ?

— Voulez-vous, Madame, me laisser dire deux phrases, pas plus, et pas longues, après lesquelles je me retirerai sur votre ordre. Vous allez devenir l’épouse ou la maîtresse du comte de la Gherardesca.

— Sortez !

— Écoutez ma seconde phrase. Il est sans argent et vous n’en avez pas assez pour deux : je vous en apporte.

Simone cessa de s’énervier et trouva le personnage curieux à étudier.

— Vous vous méfiez de moi, bien à tort ; je fais des affaires, rien de plus : je donne du bel argent contre des objets. Or, le comte qui jamais n’a voulu rien vendre, va bien y être forcé, parce qu’il est amoureux. Je ne vous demande qu’une seule chose, la préférence sur un concurrent ; quel que soit le prix que vous trouverez de ce qui est dans ce palais, je couvrirai ce prix. Vous voyez que je ne vous propose rien de honteux, ni de contraire aux plus délicats scrupules. Vous ne savez pas ce que renferment ces murs ; vous ne connaissez pas le prix de cette boucle de ceinture dans laquelle vous avez passé un ruban sans y prendre garde elle est en acier et ne vaut rien comme matière, mais elle porte les blasons accolés de d’Este et des Borgia, elle est l’œuvre de Hercule de Fidelis, c’est un cadeau du marquis de Mantoue à la fille d’Alexandre VI, et je vous en offre trois mille francs. Cela vous étonne ? Ce coffre qui pourrit dans le fond de cette pièce est un coffre de mariage entièrement peint, sous la couche de barbouillage et de vernis, probablement par un Vénitien primitif, quelque Jacopo Bellini. Décapé avec soin, c’est une pièce de musée hors ligne... Il y a des années que j’étudie les antiquités du comte de la Gherardesca, j’en ai le catalogue dans la tête... et pour conclure j’offre cinq cent mille francs, un demi-million, du tout. Et cela ne se disperserait pas, cela ne deviendrait pas anonyme ! Non, ce serait une salle de musée, mieux qu’une salle, un arrangement aussi semblable que possible à ce palais : les plafonds et les parquets, les fresques et boiseries seraient placés tels quels ; on construirait enfin une sorte de monument qui s’appellerait le palais de la Gherardesca. N’est-ce pas le destin de toute belle chose de venir se classer dans un musée ? Le comte n’a pas d’héritiers ; il le donnerait à la ville de Pise peut-être s’il avait de quoi vivre. Mais vous ne voulez pas de sa misère. C’est un problème que de penser qu’il y a quelqu’un chez lui, qui y mange fût-ce un morceau de

viande et de fromage. Il paye ses impôts et mange des patates, et se ronge, et s'étirole, et finira fou, si quelqu'un n'entre dans sa vie, n'y met du bon sens. Cette boucle de ceinture princière, Este et Borgia, l'admireriez-vous obstinément, la garderiez-vous pour vous serrer le ventre faute de nourriture?

— Dois-je transmettre votre nouvelle offre?

— Non, c'est à vous que je la fais.

— À quel titre?

— Au titre que vous êtes jolie, et que vous êtes ici, au titre qu'il est seul et désespéré, et que votre présence doit changer ses humeurs.

— Que me donnez-vous, comme courtage?

— Le ton de cette question m'avertit que vous n'en accepteriez pas.

— Si je ne vous parais pas femme à accepter un courtage, pourquoi me faire cette proposition?

— Mais, Madame Davenant, je ne suis pas un homme noir et pervers, je suis un marchand, un très honnête marchand qui paye cher, n'achetant que des choses hors ligne, qui paye comptant. Je ne vous ai pas dit: « Que voulez-vous de votre boucle? », je vous ai révélé sa valeur. L'affaire n'a aucun dessous: je double ma mise, voilà tout. Je revendrai un million ce que j'aurai payé un demi-million et je ne vois pas ce qu'il y a là dedans de déshonnête. Si vous êtes ici c'est que le comte vous plaît, qu'il vous aime ou que vous l'aimez. Que vous deveniez sa femme ou sa maîtresse, il faut vivre à Pise comme partout, et pour vivre il faut vendre.

— Comment avez-vous appris ma présence?

— Il y a des années que je guette cette affaire. Ah! vous m'avez fait une de ces peurs! Si vous étiez riche tout devenait impossible. Avec quelle joie j'appris que vous n'aviez qu'une très modeste aisance!

— Eh bien! Monsieur, maintenant que vous m'avez dit l'objet de votre visite, je ne vous retiens pas, fit-elle.

— Est-ce oui? Est-ce non?

— Je croyais vous avoir dit que je ne vous retenais pas.

Il regarda Simone hautaine, fermée, et se rassit résolument.

— Madame, croyez-vous qu'un homme se résigne à perdre une fortune longtemps convoitée sans faire quelque effort, et que je renoncerai à cette affaire parce que vous dédaignez de la traiter? Non, Madame, non; je vois qu'avec vous, il faut jouer serré, et je vous demande...

— Ne demandez rien, je ne vous répondrai pas.

— Et si je vous disais que je suis capable de...

Il s'arrêta.

— De quoi ? répéta-t-elle. Il doit y avoir un consul de France ici ; en tout cas, il y a une police... Vos menaces, vous ne pourriez les formuler... Vous ne pouvez hériter du comte, vous ne le ferez donc pas tuer.

— Je suis capable de mener une intrigue... légale... J'ai le bras long... J'ai de l'argent.

— Vous m'amusez. Prouvez-moi que vous pouvez quelque chose, et, sur ma parole, je vous prends au sérieux.

— Je peux faire enfermer le comte comme fou... Il suffit du certificat de trois médecins, et par commotion il le deviendrait réellement.

— Soit ! fit-elle. Le comte de la Gherardesca est fou. Et après ?...

— Après, le tribunal nommera un tuteur de cet incapable. Il n'a aucun parent : ce sera donc un magistrat.

— Mais s'il existe un testament ?

— Il n'en existe pas.

— Il existe !

— Alors il donne tout à la ville.

— Oui ! Et vous pensez bien que la municipalité ne se laissera pas dépouiller.

M<sup>me</sup> Davenant affirmait, par malice pure, pour exaspérer l'avidité du brocanteur. Elle fut frappée de sa contenance subitement abattue.

— Il m'avait pourtant juré, murmura-t-il.

— Non, Monsieur Sichem, le comte n'a pas daigné vous rien jurer.

— Il m'a dit... corrigea-t-il.

Elle voyait bien qu'il ne renonçait pas à son dessein de lucre ; et quoique inoffensif en fait, il lui apparut redoutable, comme tous les êtres que travaille une idée fixe.

Elle le jugea capable de perdre Ugolino, sans haine, par conséquence de négoce, comme ces aventuriers qui vont chez les sauvages non pour les exterminer mais pour s'enrichir, et qui les exterminent à regret parce qu'ils se refusent à livrer leurs richesses.

La civilisation constitue un immense bienfait, elle règle pacifiquement et assez régulièrement les tensions d'intérêt ; mais l'homme n'a pas changé en acceptant tels droits ou tels devoirs, et il les transgresse aussitôt qu'il n'a plus de besoin immédiat à les observer.

Un civilisé est celui qui trouve à satisfaire ses instincts ou qui l'espère dans les conditions du pacte social ; mais si ces conditions sont tout à fait hostiles, il les brise.

Dans sa contenance nerveuse, M. Sichem était inquiétant. Selon la célèbre

formule du mandarin dont on hérite en souhaitant seulement sa mort, on le sentait prêt à tout, pour gagner l'or tant convoité.

Simone, courageuse, sans jactance, se complut à ruiner les espérances de M. Sichem.

— Vous m'attribuez de l'influence sur le comte de la Gherardesca : cette démarche le prouve. Eh bien ! s'il était besoin de confirmer le propriétaire de tous ces trésors que vous convoitez dans son entêtement à ne pas s'en dessaisir, même pour sauver sa vie, je me charge de l'exhortation. Non seulement, Monsieur Sichem, je ne ferai pas votre jeu, mais je jouerai contre vous, et jusqu'à ma dernière carte. Le comte ne pourra se croire aimé que par la femme qui refusera le sacrifice de ses reliques, et pour un homme d'imagination comme lui, les idées surpassent les faits. Il est persuadé que sa vie se trouve liée à la conservation de ces beaux objets. Il faut qu'il les garde ! Croyez-moi, Monsieur Sichem, occupez votre ténacité à une affaire moins irréalisable. Le palais des Gherardesca ne sera jamais en votre pouvoir.

— Jamais, mot absurde : jamais veut dire plus tard...

Puis, brusquement :

— Puis-je dire ma pensée, telle quelle ?

— C'est inutile : je la connais. Vous pensez que c'est à moi que vous achèterez.

— Oui !

Elle rit.

— Allez-vous-en et ne revenez plus.

M. Sichem ne trouva plus rien à ajouter. Cette femme le méprisait, chose sans importance ; mais elle méprisait sa force de sémite tenace, ayant de l'argent au service de ses volontés et sans scrupule pour aboutir aux fins proposées.

L'amour est ingénieux à se justifier ; il trouve de bonnes raisons à ses pires faiblesses et se persuade qu'il poursuit un but désintéressé, alors qu'il ne sert que lui-même.

Ce pauvre Raniero était vraiment trop à plaindre ; misérable et menacé par la cupidité du brocanteur, solitaire et, cependant, troublé dans sa détresse ; elle le plaignit, et la pitié est une sœur de l'amour, timide d'abord, mais si persuasive.

Elle trouva dans la visite de M. Sichem un prétexte pour donner au comte la joie du travestissement projeté. Ne devait-elle pas un instant d'illusion à cet adorateur si pieux, si humble, qui, content de la contempler, n'implorait pas d'autre faveur ? Autre flatterie semblable, la rencontrerait-elle en sa vie ? La gloire féminine paraît dans les sentiments inspirés ; et jamais elle n'allumerait une pareille flamme, comme disent les vieux auteurs, si ardente et si pure. Repousser Ugo-

lino, c'était renoncer à l'amour et renier la pitié ! Et cependant elle n'accepterait pas la misère partagée dans cette vieille demeure dont la conservation appelait tous les corps de métiers ; elle ne serait pas non plus la maîtresse du comte. Dans ces soliloques, on se répond à soi-même complaisamment, on se contente des plus minces raisons. « Je serai l'apparition dans cette vie, je passerai comme une fée devant cette imagination... » Ces vagues idées suffisaient à endormir une prudence qui ne veillait plus et capitulait, à chaque retour du jugement, devant la véritable séduction d'un amour qui avait l'accent de la prière. Prétextant qu'elle passerait l'après-midi à écrire, elle s'enferma. Sur une cathèdre au dossier en cintre, la robe d'amour s'étalait, semblable à un vêtement sacré dont le temps aurait endormi l'éclat, et le corsage ouvert sur presque tout le buste, en carré long, semblait d'une étrange provocation. Elle regardait la somptueuse étoffe avec une curiosité complexe, elle l'interrogeait, avec un souci presque superstitieux. Pourquoi d'abord avait-elle choisi cette robe, parmi tant d'autres, cette robe impudique, née d'une fantaisie et portée seulement pour un seul homme ? Parce que les Italiennes autrefois avaient la gorge haute ? Non, par une attirance inexplicable.

À mesure qu'elle la brossait, une poussière d'aromates impalpable mais d'un arôme vif, âcre, se pulvérisait en nuage grisâtre. Une voix intérieure la déconseillait de revêtir le tissu d'or peut-être fatidique, mais comment résister à connaître ce qu'on eût été, en ce temps fabuleux, dans une famille illustre ?

Simone se déshabilla devant la plus grande glace de la chambre et se sourit avec complaisance. Elle approcha son bras nu du tissu d'or, sa peau délicate de blonde parut plus blanche encore. Elle eut grand'peine à mettre la robe merveilleuse ; il fallut qu'elle l'étendît sur le lit ; elle s'y glissa, en se courbant, comme pour entrer dans un sac. Elle frissonna, non d'être nue, mais du symbolisme de ce mouvement. Elle devait se plier péniblement pour revêtir cette robe du passé. C'était une vêtue du soir destinée à miroiter aux flambeaux ; l'ouverture du corsage lui parut moindre qu'au premier coup d'œil, sa gorge étant plus basse que celle de la défunte comtesse. Elle se souvint d'avoir lu que la hauteur du sein signifiait à la fois la rusticité et l'intelligence ; que Minerve et Diane, parmi les déesses, et les paysannes, parmi les mortelles, présentaient des seins attachés haut, tandis que Vénus, parmi les Olympiennes, et les femmes passionnées, dans la réalité, avaient la gorge tombante. Mais celui qui devait jouir de sa vue ne ferait aucune comparaison ni avec un souvenir, ni avec une œuvre d'art ; il frapperait la terre de son front, comme un musulman, ébloui jusqu'à l'aveuglement.

Elle voulut marcher ; la raideur du tissu l'avertit qu'il fallait ralentir les mouvements et même les alanguir ; et elle s'y essaya, se mirant avec curiosité, ôtant

les peignes d'écaille de ses cheveux pour accommoder la coiffure. Après des essais infructueux, suivant les souvenirs, interrogeant les tableaux, elle se décida à ce tirage en arrière de la chevelure de la fameuse Isotta, où le front aussi nu que possible lui fut brutalement.

Jusqu'au soir, elle étudia son personnage.

## XIX

### REVENANTS

*Le civilisé, toujours pessimiste, vit mieux dans l'esprit du passé  
que dans celui de l'avenir.*

La grande salle du vieux palais était carrée, parquetée en marqueteries au dessin bizarre, d'une prairie aux fleurs héraldiques plutôt que naturelles. Le plafond imitait des feuillages en bois variés. La clarté venait d'un côté où quatre arcades ouvraient sur la cour ; les autres, peints à fresque, représentaient, en deux compartiments superposés : au rang supérieur, la vie de San Raniero ; au-dessous, des épisodes de l'histoire des Gherardesca. Le salpêtre, ici et là, étendait sa lèpre sur un personnage, et des lézardes traversaient les compositions ; par endroits l'enduit était tombé. Autour de la pièce, des cathèdres sculptées, semblables à des stalles, régnaient sans interruption, sévères, comme dans une salle de conseil ; et au milieu, une plus élevée et plus large, exhaussée de trois larges marches, formait trône. Les bougies allumées par Baptista laissaient la salle dans une pénombre froide ; sur les moulures, sur les sculptures, une vieille poussière noire empêchait le luisant du vieux bois. C'était grandiose et indiciblement triste, quand le comte y entra dans un costume analogue à ceux des rois mages de la chapelle Riccardi. Un justaucorps noir passémenté d'or et juponnant de la hanche à mi-cuisse, s'ouvrant sur un gilet de soie mauve avec manches en trois morceaux réunis par des aiguillettes d'or, donnait à Ugolino sa vraie physionomie. Il avait fait louer un maillot au théâtre municipal par Baptista, qui découvrit dans le grenier des souliers anciens en cuir fauve et tailladé.

Le manteau court et à tuyaux comme un manteau de Valois, mais sans col, portait magnifiquement brodée en relief l'aigle pisane, le corps de profil et les ailes de face.

Ainsi vêtu, le comte de la Gherardesca était méconnaissable d'aisance, de distinction ; subitement il ressuscitait, avec l'ancien costume. On ne se doute pas de ce que deviendraient nombre de physionomies historiques habillées à la moderne, selon cette façon impersonnelle qui veut que le dandy ne doit pas être remarqué du commun et tire ses effets de l'effacement extérieur.



Depuis dix jours, Ugolino ne quittait pas le costume de chasse, le seul à sa mesure, tellement il eût souffert des défauts de son habillement. Pour un timide, une nippe ridicule pèse comme une chappe de plomb et paralyse les facultés. Chaque jour il avait lutté contre la tentation de vendre un objet pour s'accommoder à son avantage ; ce qu'il n'eût pas fait pour manger, il avait été sur le point de l'accomplir pour ne pas déplaire. Le ridicule torture l'homme qui aime ; il attribue à son aspect l'insuccès de ses hommages. Aussi était-il en jubilation de cette fantaisie qui lui permettait, une fois, de se montrer vraiment lui-même.

Quand la porte s'ouvrit, ce fut de la clarté qui entra, clarté du brillant tissu, clarté de la gorge et des bras, clarté de la blonde chevelure, et surtout clarté intérieure, rayonnement d'une sentimentalité qui s'avoue.

Ugolino resta sans voix, il eut le geste des bras tendus et douta un instant de la réalité ; il joignit les mains, balbutiant, tandis qu'elle allait à lui ; ce moment fut si vif, si intense, que Simone, troublée de l'émotion presque terrible qu'elle causait, s'arrêta hésitante, confuse, inquiète. Il craignit de l'effaroucher ; les paroles ardentes montaient tumultueusement à ses lèvres. Il les ravala et, offrant un poing qui tremblait à la petite main qui s'y appuya en tremblant aussi, il la conduisit à la grande cathèdre. Elle s'y assit souriante, un peu pâle ; lui, mit un genou sur la marche la plus basse et la contempla, comme un moine contemplerait la vierge apparaissant. Qu'aurait-il dit qui valût le silence frissonnant dans ce décor d'un autre âge ? Il était à ses pieds : et de son cœur, comme d'un encensoir, montait un arôme d'amour si puissant qu'après avoir plusieurs fois baissé les yeux, ou regardé la fresque en face d'elle, elle ne put éviter ce regard qui la magnifiait, ni voiler le sien d'aucune feinte. Ils se contemplèrent, elle passive et heureuse, la poitrine palpitante, un peu enivrée de sa puissance ; lui ineffablement reconnaissant, presque extatique, si visiblement inondé de joie qu'aucune femme ne fût restée froide à la pensée de tant donner, par sa seule contemplation.

Le dévot ne se flatte-t-il pas d'émouvoir la divinité même ? L'être humain peut croire qu'à force d'ardeur il enflammera autrui.

Les yeux d'Ugolino aspiraient la jeune femme, au point qu'elle se penchait vers ses yeux, sans le vouloir, comme on se penche pour écouter ; dans ce mouvement, ses seins jaillirent de la dentelle. Elle les voila d'un geste et resta ainsi, une main appuyée à la tête de lion de la stalle, l'autre sur sa gorge, comme pour en comprimer les battements. Ainsi inclinée vers le comte agenouillé, qui joignait les mains en une prière ardente, elle eut conscience de la beauté de la scène, de la rareté de l'heure vraiment unique, vraiment semblable à ce qu'on voit au théâtre et à ce qu'on lit dans les romans. Aimait-elle ? Elle était aimée éperdument. Pour cet être prosterné à ses pieds comme un donataire des tableaux, elle représentait

l'univers et plus encore, le paradis même, l'au delà autant que la radieuse réalité.

Elle était toute-puissante sur un homme pur, sur un homme fier qui réunissait le prestige de la race à l'apitoiement que suscite un injuste malheur ; et l'amour de cet homme, plus qualifié qu'elle, l'enivrait d'orgueil.

Joies et souffrances naissent d'une comparaison et elle était joyeuse de sa robe d'or, de sa stalle exhaussée, de l'attitude d'Ugolino. Qui, parmi les contemporaines, avait vécu un pareil moment ?

Qu'Ugolino prît ses mains, ses bras, couvrît de baisers son visage, ses épaules nues, elle n'aurait pas eu un geste de défense. Son orgueil épanoui abolissait tout autre sentiment. Elle était à sa merci, mais lui ne pensait même pas à des audaces : il adorait.

Ce costume qu'il avait revêtu signifiait pour lui autre chose qu'un déguisement, c'était au contraire sa vraie vêtue. Il le portait pour la première fois ; jusqu'ici il aurait pu dire comme Ruy Blas : « Et je suis déguisé, quand je suis autrement. »

Jusqu'à cette heure il avait eu l'air d'un intrus en ce palais ; maintenant il s'accordait avec les fresques, avec les boiseries ; il n'était plus misérable, mais somptueux, et jusqu'au styilet de sa ceinture, inestimable de ciselure, tout le persuadait que le passé, ce mauvais songe, s'effaçait devant un présent radieux.

Ils se turent longtemps ; leurs yeux seuls échangeaient des effluves indéfinissables. La parole dévoile et précise la pensée, mais lorsque la pensée se manifeste par des ondes nerveuses comme une musique, les mots pâlisent incolores et vides ; et du reste, Ugolino avait peur des mots. Un instinct l'avertissait que son amour parlait pour lui. Il ne l'exprimait que par son attitude ; il n'allait pas jusqu'à deviner qu'il exaltait surtout l'orgueil de Simone, que la vénération la touchait plus que l'ardeur et qu'il avait pris le bon chemin en se prosternant devant elle, comme un pèlerin exténué se jette à genoux, devant la sainte dont il attend un miracle. Le miracle avait lieu et le mouvement de Simone, qui se courbait vers lui, traduisait un émoi intérieur qui s'abandonnait à la joie, n'ayant été que femme toute sa vie, de devenir idole. « Il m'aime comme les mystiques ont aimé la Vierge », pensait-elle, et cette idée ployait sa volonté comme sa contenance. On ne résiste pas à l'amour qu'on inspire, dans le face à face que rien d'extérieur n'interrompt. M<sup>me</sup> Davenant en quittant Paris n'avait laissé en arrière aucune attache de famille ou d'amitié : le monde en son entier se peuplait pour elle d'indifférents. Contre l'enlissement de sa prudence, elle ne pouvait s'appuyer à personne. Elle aussi était seule ; elle aussi cherchait l'amour ; elle aussi n'avait pas

de fortune, et sauf qu'elle ne redoutait pas le besoin et que son passé ne contenait aucune amertume, elle jugeait sa destinée assez semblable à celle d'Ugolino.

Une seule objection demeurait : ses petites rentes suffiraient-elles dans ce logis trop vaste et périlissant ? Sous le regard d'Ugolino noyé de joie intérieure, comme on en voit dans ces tableaux dénommés « Saintes conversations », elle se jugea lamentablement médiocre de ne pas secouer la réalité et son despotisme. Comment rompre ce silence plus éloquent, plus plein d'idées et d'impressions que des réponses de poème ? Après certains passages de Beethoven, après les derniers quatuors, on éprouve une espèce d'horreur d'entendre des phrases. Tout semble vide et dissonant ; et le duo d'âmes qu'ils venaient de chanter résonnait encore plus bas et comme en écho de leur premier émoi.

Les sensations d'amour trouvent leur expression exacte dans les sonorités, parce que l'analogie est extrême entre cet art, le plus matériel de tous, et l'amour, la plus contingente des passions. C'est la violence qui donne cette impression de pureté ; elle a conduit les primitifs à représenter le paradis à l'état de céleste concert. Comme l'a dit Musset :

*Le chérubin doré ne parle pas, il chante !*

Dans le duo d'amour réel, on entend une musique infiniment plus subtile, qui se forme des mouvements mêmes de la sensibilité. À l'état vibratile, deux êtres perçoivent littéralement leur pensée : pourquoi l'énonceraient-ils ?

Simone, surprise, étourdie, grisée par l'adoration d'Ugolino, se livrait en pensée moins à l'homme qu'à l'imprévu de sa manifestation déconcertante. Lui, ne voyait pas seulement la charmante femme, mais le salut, l'avenir, tout ce qui lui manquait. Pendant ces minutes, ils s'aimèrent parce qu'ils étaient l'un pour l'autre la plus grande affirmation de personnalité. Jamais Ugolino n'avait été aussi lui-même ; jamais M<sup>me</sup> Davenant ne s'était tant estimée.

La résolution du prodigieux accord, qu'ils tenaient depuis un temps qu'ils n'appréciaient plus, appelait un contact : la bouche d'Ugolino se collant à la main de Simone ; mais celle-ci se sentait si faible de volonté qu'elle craignit de tomber dans ses bras, s'il les tendait.

Elle préféra parler pour rompre cette fascination singulière ; elle parla très bas, parce que la salle vaste ressemblait à une chapelle, et aussi par émotion.

— Mon doux seigneur, quittez cette posture qui ne vous convient point et asseyez-vous près de moi, car si je me suis plu à votre hommage, je ne saurais le récompenser selon son mérite et je vous veux à mes côtés.

Comme ces paroles lui parurent pauvres et banales, après le mutisme si plein de grandes harmoniques !

Lentement, il obéit et se plaça sur la stalle de droite, tourné vers elle.

— Je n'oublierai jamais que le capitaine de Pise fut un soir à mes genoux, et vous avez marqué votre image sur mon esprit ineffaçablement.

Elle sentait son souffle haletant de désir et elle avait peur. S'il étendait les bras, comment se dégagerait-elle ?

Sa main se présentait à la hauteur des lèvres d'Ugolino, posée sur la tête du lion, et s'y crispait nerveusement, tandis qu'elle continuait pudiquement à maintenir sur sa gorge le point de Venise dérangé.

— Jamais plus noble créature ne daigna tant de soins pour quelqu'un de ma race ; et ceux dont je suis issu vous bénissent comme une fille bien-aimée.

L'emphase de leurs phrases ne s'inspirait pas que du décor et du costume, mais aussi de leur embarras : lui, craignait d'entendre un rappel à la réalité, s'efforçait de n'y donner aucune prise ; elle, ne voulait pas paraître froide ni sotté, et cependant elle tremblait de se sentir tant de faiblesse au cœur.

— Je suis votre amie ! dit-elle.

Elle lui tendit la main. Il hésita, et puis, se dominant, prit cette main dans les siennes et la garda. Simone s'appuya au dossier de la cathédre et regarda devant elle. Sur le mur mal éclairé, San Raniero chassait les démons ; au-dessous, une victoire pisane : le comte Raniero mettait en fuite un parti de Lucquois.

Elle écouta le silence étonnant de paix, elle respira l'odeur molle et fade du vieux logis ; sa main resta dans les mains d'Ugolino un peu froide sous la chaleur des siennes. Le geste qui retenait la dentelle symbolisait l'état de son âme, elle appuyait sur son cœur vaincu pour le comprimer. Où allait-elle, en continuant ce roman délicieux ? À sa perte peut-être.

Ni ces fresques ni ces costumes ne lui masquaient la misère de cette destinée qui tendait si fortement à s'unir à la sienne. Vivre à Pise, vivre en recluse d'amour ! Était-elle d'une trempe assez forte pour une telle résolution ? Abandonner ce malheureux à un destin plus noir, maintenant qu'il avait aperçu le bonheur, le vouer au désespoir, et un jour apprendre par l'abbé Pignatelli son suicide ou sa folie : quelle vision !

Elle demeurait sans mouvement et sans parole parce qu'elle ne voulait pas faire le geste tendre, ni dire les doux propos qui devaient suivre un pareil élan. Étrange heure d'amour où nul n'osait manifester son âme, l'homme redoutant de déplaire et la femme de s'engager. La situation eût été fausse et pénible, sans les éléments d'étrangeté qui permettaient aussi bien le silence que les tirades.

Que doit l'idole à son adorateur ? D'écouter sa prière et non de l'exaucer, de

se laisser implorer et non de fléchir. Froide, muette, implacable même, elle ne transgresse aucun caractère essentiel au rôle que lui attribue l'imagination. Et puis l'archaïsme permet de modifier les termes coutumiers du dialogue amoureux. Une femme sur un trône, vêtue de drap d'or, s'élève forcément au-dessus des us et coutumes-même traditionnels, et M<sup>me</sup> Davenant s'isolait comme absente dans une songerie grave, tandis qu'Ugolino tenait sa main dans les siennes.

Elle ne se montrait ni froide ni faible, n'encourageait ni ne décourageait.

— Peut-être, la vie de certains êtres ne contient-elle qu'un seul moment, comme un désert n'offre qu'une oasis. Après cette source ombragée de palmes, comme avant elle, s'étend la mer de sable, grise, monotone, pleine de soif et de désespoir. J'ai atteint l'oasis et j'oublie toute la marche harassante qu'il a fallu accomplir, je me désaltère ; et désormais, dans la solitude de l'avenir, j'aurai pour consoler mes heures lentes et lourdes, au lieu d'un mirage, un souvenir. J'aurai vécu pleinement suivant mes vœux, et je pardonne au destin hostile ses coups, pour ce bonheur qu'il m'accorde aujourd'hui.

Elle le regarda curieusement. Quoi ? Il acceptait la séparation, le départ ? Il se consolait donc ? Ou bien feignait-il cette résignation, pour endormir la prudence ?

Il n'y avait nulle feinte chez Gherardesca, il suivait ingénument ses impressions ; et elles étaient tellement profondes qu'il s'anéantissait là où un autre aurait osé réclamer davantage. Il reprit d'une voix lente et basse d'homme qui prie, avec une ferveur réfléchie :

— Une seule fois aperçue, la Méduse remplit d'un effroi qui ne cessera plus le mortel dont les yeux ont reflété la formidable image ; le visage du Bonheur, la bonne Méduse, remplit d'une joie qui ne peut s'éteindre le mortel dont les yeux ont reflété la délicieuse image ; moi, j'ai vu, je vois la fortifiante face et son rayonnement m'emplit de chaleur, de courage. C'est une grande chose d'avoir vu son rêve se réaliser et d'avoir touché sa chimère.

Ce disant, il appuya son front brûlant sur la main abandonnée et froide d'émotion. Comment cette main, qui pendait, se posa-t-elle sur la tête de Gherardesca, sororale, apaisante, sentimentale ? Fut-ce inconscient ? Sous cette caresse, le cœur du pauvre déshérité éclata en un sanglot convulsif. Orphelin à neuf ans, il se souvenait à peine des doigts maternels sur son front. L'excitation se résolut en larmes ; il pleura longtemps. Simone, défaillante, à la merci de ses nerfs ébranlés, se demandait si vraiment sa vertu n'était pas absurde et si elle devait résister à un tel amant.

Puis les pleurs cessèrent graduellement ; moins vifs et moins vibrants, par

longs soupirs, ils résonnèrent dans la vaste salle. Simone voulut fuir, le tintement de l'heure la fit se dresser. Certes il était temps de décider de son attitude.

— Je suis lasse. Vous me retrouverez demain telle qu'aujourd'hui. Bonne nuit, ami cher, bonne nuit!

Ayant retiré doucement sa main, elle gagna la porte, traversa le corridor et atteignit sa chambre avec une palpitation de crainte. Ugolino n'avait pas fait un geste pour la retenir. Il l'écouta s'en aller, et prit place sur la plus haute stalle qu'elle venait de quitter et y rêva jusqu'au matin.

## XX

### AVATAR

*Les formes modifient les idées et on s'ennuie davantage depuis  
qu'on s'habille en laid.*

Est-ce la comtesse de la Gherardesca qui se regarde dans la vieille glace au tain dévoré par l'humidité et s'attarde avec complaisance à son image, avant de faire sa toilette de nuit ? Est-ce M<sup>me</sup> Davenant, la veuve d'un comptable, blonde distinguée, qu'on vit pendant des années aux secondes et aux troisièmes représentations et qui, ce soir, passant de la galerie aux coulisses, a revêtu un costume italien de la Renaissance ?

Cette question se trouve posée par le miroir avec une impériosité singulière ; la vie la répète à son tour et aussi fortement.

À l'instant de quitter le splendide vêtement, ne doit-elle pas décider si elle quittera le palais, que sa présence a transformé ? Tout la salue, le vieux bois aux saillies, l'argent oxydé qui brille aux reliefs, le bronze aux lueurs profondes, les tapisseries effilochées dont les fils oscillent au moindre souffle, le vieux cuir qui miroite en ses ors éteints et les figures des tableaux par instants animées dont les yeux bougent : tout semble l'accueillir.

Elle s'assied à une petite table, et chose incroyable, elle n'écrit pas des mots, mais des chiffres, elle compte.

Certes, l'occupation scandaliserait quiconque aurait vu les heures de noble amour qui ont précédé ce crayonnage ! Et cependant la pauvre femme, qui aime l'amour mais qui connaît la vie, n'hésite ni en son cœur ni en ses nerfs à sauver le dernier des Gherardesca et à lui donner le bonheur. Son parti est pris, passionnellement ; elle se doit à tant de noble tendresse. Aime-t-elle le comte ? Elle aime l'amour du comte, pour sa beauté, sa rareté, son caractère exclusif et pur ; elle aime cette façon d'aimer, elle aime d'être ainsi aimée, et le don d'elle-même ne fait plus question.

Est-ce possible de vivre avec le peu qu'elle possède, pas même cinq cents francs par mois, plutôt quatre cents et une fraction ? Comme le comte et le palais et les merveilles d'art ne font qu'un, elle envisage simultanément le marché de



tous les jours, les réparations de tous les ans ; il ne s'agit pas seulement de vivre. Il faut entretenir ces vieux murs, et tout le côté matériel se précise à la pensée de cette femme qui va se donner.

À son insu, elle a épousé la passion d'Ugolino.

Plutôt renoncer au bonheur que de vendre le moindre objet ! Il faut que le palais vive, comme eux, aussi bien qu'eux. Elle songe aux dépenses indispensables en même temps qu'à la délicatesse incroyable de l'esseulé ; et les chiffres se multiplient, se déplacent, semblables sur la feuille à des groupements de plans militaires. N'est-ce pas, du reste, un plan de campagne contre le destin qu'elle dresse de sa fine écriture ? Que peut-elle lui opposer ? Si peu de chose !

L'amant qui veille sous le même toit, récapitulant ses joies, rassemblant ses espoirs, ne se doute certes pas que son bonheur, sa raison, sa vie même se décident, sur le papier que la bien-aimée crible d'une arithmétique fiévreuse.

Dans la fiction, l'être qui additionne ses revenus et les divise selon les besoins prévus, avant de se livrer à l'amour qui le pousse, serait intolérable. Esthétiquement il faut que le mouvement du cœur emporte la prudence. Certes, pour ouvrir ses bras, tant de calculs sont oiseux et vilains ; mais quand il s'agit du mariage, c'est-à-dire, non de quelques moments d'ivresse, mais de tous les moments de la vie et qu'on songe à l'âge mûr, à la vieillesse même, la préoccupation devient légitime.

Quelque chose intervenait du reste pour diminuer le réalisme de cette méditation économique.

En entrant dans cette vie, elle devait y apporter sinon le pain et le toit, du moins la garantie de ce pain et la réfection de ce toit.

Une autre, plus passionnée en apparence, aurait gardé l'arrière-pensée de vendre quelques objets suivant le besoin ; elle, avec une droiture non pareille, n'admettait pas même cette hypothèse. Et elle comptait tant de ménage, tant de réparations, en des combinaisons habiles de femme habituée à la formule « faire beaucoup avec peu ». Il convenait aussi de payer un peu Baptista. Se donner est simple et délicieux quand on est attiré ; mais sauver matériellement une existence, assurer la conservation d'une bâtisse presque monumentale, il y avait de quoi faire reculer même la plus romanesque.

Dans l'avenir aucune attente vraisemblable ni d'héritage ni de gain. Ugolino n'est pas de ces hommes qui, assouplis par l'amour, se courbent aux besognes sans se convulser désespérément. Pouvait-elle l'envoyer, lui, dernier capitaine du peuple, s'asseoir sur le rond de cuir de la mairie de Pise ? Non, elle n'entreprendrait son bonheur que pour l'accomplir, en lui conservant, avec sa sauvage dignité, tout son entourage de reliques familiales.

Les moments, les heures passent et l'indécision reste la même. Sans le palais, sans les œuvres d'art, oui, ce serait possible.

Lasse et boudeuse de son insuccès, comme la femme qui a fait des patientes dont le résultat la contriste, elle froisse le papier parcouru de chiffres et la voilà de nouveau devant la glace. Il faut quitter la robe en drap d'or, symbole de la renonciation au noble et pur amour.

À gestes lents, elle sort de ce fourreau splendide et se voit dévêtue. Si désirable, fera-t-elle donc encore un mariage de raison ? Davenant, en un demi mois, a comme disparu de son souvenir. Vraiment, elle n' imagine aucun homme plus digne d'être aimé qu'Ugolino et, à le quitter, elle croirait se sevrer à jamais de toute joie.

Alors dans son esprit, les syllabes sonores résonnent comme un « leitmotiv » oublié qui revient traverser sa songerie : le trésor d'Aragon. Oh ! elle n'espère pas que les gemmes de salut vont jaillir d'une lézarde pour historier ses pas, et que la Providence tranchera son souci par un miracle. Ugolino riche, elle ne serait plus la salvatrice, l'être providentiel.

Soudain, un bruit presque imperceptible lui fait tourner la tête, et à son étonnement un papier glisse lentement sous la porte. Elle regarde la tache blanche grandir sur le parquet fauve ; elle laisse à l'amoureux le temps de se retirer et vivement elle ramasse la lettre. Sans doute son cœur débordait, il a fallu qu'il s'exhalât. Ce sont peut-être des vers ; et nerveuse elle déchire l'enveloppe. Sur une grande page blanche, quelques lignes seulement d'une écriture allongée, archaïque.

Elle s'approche de la lampe et lit :

« Je soussigné, Ugolino Raniero, comte de la Gherardesca, donne et lègue à M<sup>me</sup> Simone Davenant, née Vernet, la totalité de ce que je possède, tant en meubles qu'en immeubles.

« Écrit de ma main, au palais Gherardesca, à Pise, le 25 mai 1908.

« UGO LINO RANIERO  
DE LA GHERARDESCA. »

Des larmes jaillissent des yeux de la jeune femme. Certes un testament est révo cable, mais elle connaît trop le donateur pour douter de sa magnifique bonne foi.

Elle pourrait partir avec ce papier sans qu'aucun autre vînt l'annuler. Il a reçu, il donne à son tour, il donne tout, par un geste d'une beauté simple et grande.

Elle pleure, elle pleure sur son sort. Elle se sent perdue. Elle ne partira pas. Malgré la raison, elle s'avoue vaincue.

Ugolino désarme sa prudence, comme il a désarmé sa pudeur. Cette Parisienne de sain jugement comprend enfin qu'elle se débat inutilement. Elle est prise dans un réseau d'influences insurmontables. Comme un chien qui, par sa soumission inlassable, use la colère de son maître et le force à le caresser, l'humilité d'Ugolino a lassé la volonté de Simone. Elle ne partira pas, elle assumera donc le lourd destin du comte, elle entrera dans cet orbe de fatalité. Un devoir se dresse devant elle, que son orgueil accepte; elle se sacrifie à l'amour, à la beauté de l'amour qu'on lui dédie.

C'est bien une raison de beauté qui la détermine, et aussi une singulière crainte de superstition toute féminine; il lui semble que si elle méconnaît cette incomparable passion, elle n'inspirera plus jamais aucun noble sentiment. Éros se vengerait: elle irait par le monde triste, inquiète, errante. Oui, elle craint, cette chrétienne, la malédiction d'Éros, ou plutôt sa conscience l'avertit qu'on ne refuse pas impunément l'épreuve et qu'il faut l'accepter de bonne grâce.

La générosité du comte l'a vaincue; il a tout donné pour une heure conforme à son rêve. Lui, si pauvre, a offert une fortune, plus encore, les reliques de son passé. Cette décision passionnée subjugue la jeune femme. Elle se trouve engagée d'honneur; et dans quelle voie, grand Dieu! celle de la gêne, de la parcimonie, celle que ce mot «dèche» nomme si bien, la misère!

Une vierge ingénue, en face de la vie, ignore les difficultés et les franchit sans les voir. Les audaces n'ont jamais été que des aveuglements. Ce n'est pas vrai qu'on méprise le péril, on l'ignore ou on l'oublie. Or, Simone avait l'expérience de la ménagère au budget restreint, qui a dû rogner sur un point pour en élargir un autre; et dans ses combinaisons d'économie, si elle lève la tête, elle voit luire la robe d'or qu'elle vient de quitter et qui symbolise l'étrange situation, si précaire avec ses éléments prestigieux de gloire et de richesse stériles.

Comtesse, cloîtrée par la nécessité de lésiner, habitant un palais croulant entouré d'objets de musée; manquant du nécessaire, se parant d'un nom illustré et adoré par un homme pur et généreux quoique incapable d'agir dans le monde actuel, elle éprouve un véritable effroi à remuer le problème matériel de cette vie nouvelle. Pour d'autres raisons elle est aussi incapable qu'Ugolino d'un effort vers le gain, d'un travail servile, et jamais elle n'aura d'autres ressources que celles du présent.

Un grand dépit lui vient de ce que cette insomnie qui aurait dû être amoureuse se passe à établir une supputation de frais d'existence. Par une convention idéale, les poèmes ne traduisent que les pensées passionnelles, de l'âpre nécessité

il n'est tenu aucun compte ; et cependant le drame se noue et se dénoue le plus souvent sur une question pitoyable de pénurie. Balzac le premier a montré son héros séparé de sa bien-aimée, par la coiffe salie de son chapeau, par le manque d'une paire de gants. Simone s'en souvient en ce moment où elle fait taire son imagination et son cœur ; et comme un enfant, à la porte d'un théâtre, remue son pécule et s'assure par trois fois qu'il a le prix de sa place, elle, à la porte du paradis d'amour, se demande si elle pourra payer le pain du bonheur !

Tragédie sans beauté et d'autant plus sombre, que cette péripétie de l'argent qui traverse presque toutes les existences et les avilit quand elle ne les brise pas ! Il en est de l'or comme de la santé : le possède-t-on, on ne croit rien avoir ; manque-t-il, tout passe en question, et la gloire comme la tendresse. Elle aurait voulu savoir un métier, un art, qui lui permît, dans la détresse, de gagner les quelques francs qui séparent le besoin de la souffrance. Un bruit dans le couloir la fait sursauter. Oserait-il ouvrir cette porte que rien ne ferme et la surprendre demi-nue ?

Elle écoute et n'entend plus rien. Elle l'eût mal accueilli, certes, son bras taché d'encre au coude l'eût repoussé de toute sa force.

Ensuite, elle se figure qu'il regardait au trou de la serrure, et croit entendre une respiration précipitée. Ses oreilles bourdonnent. À la première, heure, elle ira chez l'abbé ; elle a besoin de parler à quelqu'un, de prononcer des paroles et d'entendre des réponses ; ce tête-à-tête avec la question d'argent lui cause une sorte de nausée. Est-elle bourgeoise, mesquine ou bien raisonnable, sage ? Elle se jette sur le lit, sans sommeil, irritée contre elle-même, l'humeur presque violente. Elle compare Ugolino tout à son cœur, s'en remettant à Dieu pour le reste, et sans doute à ce moment chantant un hymne intérieur à sa louange, avec son pointage de liards, ses essais de budget qui ne tendent pourtant qu'à sauver son noble amant.

## XXI

### CHEZ L'ASTROLOGUE

*La superstition fait partie de l'esprit humain, seulement elle sort parfois de la science, et c'est ce qui fait croire à son absence.*

Dans cette pièce humide et encombrée où Pignatelli calcule ses ascensions obliques et fait ses travaux d'astrologue avec *l'Annuaire du Bureau des longitudes* comme bréviaire, M<sup>me</sup> Davenant est assise grave, presque triste, à sept heures du matin, après une nuit d'insomnie. En face d'elle, le vieux prêtre, très grave aussi, la regarde et par instants abaisse ses paupières, comme pour s'absorber dans la réflexion.

Elle semble répéter des choses déjà dites.

— Je ne comprends rien à votre attitude, Monsieur l'abbé. Vous avez prédit, et votre prédiction se réalise. Vous avez voulu, et l'événement accomplit votre vœu. J'apporte une double satisfaction, une pour l'homme de science, l'autre pour l'ami, et vous restez froid, embarrassé, comme désintéressé de ma résolution ?

— Je suis troublé, Madame, parce que je vous honore comme une âme d'élite et...

— Et parce que l'accomplissement d'une partie de votre prophétie justifie la seconde qui sans doute est sombre, peut-être terrible ?

— Non, Madame, non. L'avenir n'est pas terrible pour vous.

— Mais pour lui ?

— Lui ? Cela dépend !

— Avez-vous une conscience de prêtre ou d'honnête homme ou de savant ? Êtes-vous capable d'un serment sur le crucifix, sur la tombe de votre mère ? Jurez-moi que vous êtes persuadé que je sauverai le comte en l'épousant.

— C'est le salut pour lui, je vous le jure.

— Me donner en vain, inutilement, je refuse.

— Vous ne vous donnerez pas en vain. Que la vie du comte soit longue ou brève, avec vous, elle sera heureuse, autant qu'il est possible sur terre.

— Doit-il donc mourir jeune ?

— Non ! affirme le prêtre.

Ensuite, elle questionne sur la vie d'Ugolino, sur ses ressources.

— Il n'a pas de dettes ?

— Il est trop fier pour cela. Parfois il a souffert, mais jamais il n'a emprunté.

— Eh bien ! dit-elle, je puis assumer ma tâche, je vous en fais juge.

Elle tire de son corsage un papier qui contient l'attribution, par objet, de ses rentes.

— Est-ce possible, ainsi ?

L'abbé examine attentivement ce bilan.

— C'est presque aisé, Madame, mais un jour ou l'autre, le trésor d'Aragon peut être retrouvé.

— Parlez-vous sérieusement ?

— Sérieusement. Il y a une promesse d'or, un accident de richesse dans son horoscope. Mais un péril se mêle à cette promesse. Si vous aimez le comte, ne cherchez pas ce trésor.

— Pourquoi ?

— Parce que le danger et l'or sont intimement liés, presque simultanés, Soleil et Saturne en conflit...

— Soleil, je comprends, mais Saturne ?...

L'abbé se tut.

— Saturne ? répéta-t-elle impérieusement.

— Saturne, c'est l'ombre ! je ne suis pas sorcier, je suis horoscopiste. J'ai vu que le soleil pouvait venir, mais ombré par Saturne. Vénus, un enfant l'interpréterait par l'amour d'une femme, comme le soleil par ce trésor, traditionnel dans la famille ; mais Saturne garde son énigme.

— S'agirait-il d'un traître, d'un ennemi, de M. Sichem ?

— Non. Saturne indique un fait et non une personne.

Puis, comme à lui-même.

— Lune ou Mercure ?

Si les événements n'avaient pas été si prodigieusement justificatifs de l'astrologie, M<sup>me</sup> Davenant aurait ri du mâchonnement des noms planétaires. Elle voyait la réalité de cette science du présage, et cependant, elle lui semblait vaine, inutile, dangereuse.

— À quoi sert de prévoir, si on ne prémunit pas ? Vous avez deviné ma venue et mon rôle dans la vie de Gherardesca ; placé sur mon chemin, vous m'avez reconnue et incitée à visiter son palais et cependant il a fallu un accident assez rare dans cette ville pour que je vienne tomber évanouie à la porte du comte. Vous avez prophétisé, sans rien pouvoir pour l'accomplissement ; contre l'accomplissement, vous êtes également impuissant. Vaine est votre science et périlleuse.

Vous signalez un danger pour votre ami et vous ne le formulez pas, ni les moyens de l'éviter. On n'évite rien.

L'abbé Pignatelli, pressé par ces paroles lucides et gêné par l'interrogation d'un clair regard, fit un geste évasif.

— Providence ou fatalité, une loi s'exécute, chaque fois qu'une chose arrive, majeure ou minime. Si le civilisé a intérêt à connaître la loi du pays où il vit, tout homme est grandement intéressé à savoir ce qui l'attend et à diriger sa volonté, consciemment.

Simone haussa les épaules.

— Laissons la théorie : pratiquement, que dois-je faire ?

— Ce que vous avez résolu, ce que votre démarche auprès de moi annonce déjà comme inéluctable.

Elle s'énerva.

— Eh ! non, le sort n'en est pas jeté : je puis partir encore. La question que je pose et que je ne peux poser qu'à vous, la voici : en épousant Gherardesca, est-ce que je le sauve ?

— Vous le sauvez de lui-même.

— Je ne le sauve pas de la vie.

L'abbé s'exclama :

— La vie, terme vague ; vous apportez le heur et l'aisance matérielle.

Elle protesta.

— Il a soixante francs par mois à peu près, les impôts payés : vous me parlez de cinq mille francs de rente ; à Pise, en menant une existence intime... c'est bien l'aisance.

— Mais le palais croule, les boiseries tombent en poussière, le salpêtre dévore les fresques, la pluie pourrit le faîtage, les murs se fendent.

L'abbé ouvrit les bras, en un geste d'impuissance.

— Vous entendez bien qu'on ne deviendra la comtesse Gherardesca qu'en épousant, jusqu'à l'absurde, sa façon de penser et de sentir ; que l'entreprise serait hors des forces d'une femme, si elle ne s'associait aux manies mêmes de cet homme singulier.

— Oui, l'identification est ici la seule forme de l'amour et elle doit s'étendre à un passé bizarre. La Parisienne que vous êtes doit disparaître dans une incarnation médiévale ; il vous faut sentir comme lui, comme elles, comme les aïeules...

Il admirait la souplesse de cette femme si mal préparée à une pareille aventure et qu'il savait désintéressée et séduite seulement par la délicatesse et la profondeur de la passion qu'elle inspirait.



Peu à peu, il se ressaisit ; avec l'autorité dont il était capable, il s'employa à dissiper les craintes qu'il avait laissé naître.

— Madame, vous ne pensez qu'à deux personnages en cette belle aventure ; il y en a j'y suis mêlé, autant que je peux l'être à quelque chose, puisque l'horoscopie est ma dernière étude, ma spécialité, ma marotte ; et aussi parce-que l'être au monde auquel je veux le plus de bien est assurément le dernier des Gherardesca : des générosités des anciens comtes envers mes grands-parents font de moi, vieux Pisan, un obligé de cette famille. Enfin, soit comme astrologue, soit comme ami et débiteur de cette race, je me trouve engagé de respect et de dévouement envers vous ; et je vous donne ma parole de prêtre que, dans les dangers qui menacent ou plutôt qui pourraient menacer votre futur époux, aucun ne vous concerne.

— Vous avez donc dressé mon thème ?

— Non, car je n'ai ni l'année ni le jour de votre naissance, mais la Vénus qui survient dans le destin du comte n'a rien à craindre. Si la foudre tombe, ce ne sera pas sur elle : le malheur passera sans la toucher.

Et, un peu timidement :

— Sait-il son bonheur ?

— Il espère !

— Seulement ?

— C'est donc moi qui dois vous apprendre à le connaître ? Croyez-vous qu'il soit si simple de lui faire admettre une situation où j'apporte fort peu, mais enfin le nécessaire ? Depuis que je vis au palais, je me torture l'esprit pour qu'il accepte mon appoint, de façon à ce qu'il n'en souffre pas : je n'ai encore rien trouvé. Baptista a dû inventer mensonges sur mensonges pour cacher ce que je lui donne en cachette.

Et souriante :

— Oui, j'aurai de la peine à me faire accepter, à cause de mes quatre sous, cependant indispensables. Dois-je lui dire que je suis riche afin qu'il ne croie pas que je fais un effort généreux ? Au contraire, faut-il lui avouer : « Nous sommes pauvres tous deux, j'accepte votre toit, acceptez mon ordinaire ? » Ces questions, on les tourne et retourne avec soi-même ; mais avec l'autre, on n'ose guère ; un accès de susceptibilité compromet souvent bien des choses.

— C'est vrai, cela ! Encore un obstacle.

— Il n'est pas insurmontable, Ugolino sait que je ne serai jamais sa maîtresse, et pour m'obtenir il acceptera de me devoir quelque chose, si peu, du reste ! Alons, Monsieur l'abbé, vous nous bénirez bientôt, j'espère.

Et elle lui tendit la main, rassérénée.

—Vous êtes une noble créature de Dieu, Madame, dit le prêtre avec sincérité.

Après quelques pas dans la rue aux larges dalles, Simone se sentit suivie. Elle en fut avertie nerveusement et retourna la tête. Elle ne vit qu'une femme et crut s'être trompée.

Le pas résonna plus rapproché; elle tourna au premier angle de rue, sans raison, involontairement. Sur la dalle, encore, le bruit de chaussures pesantes la talonnait. Elle s'arrêta et fit face à l'importune. Voulait-elle une aumône? Était-ce une de ces misères décentes qui ne se risquent à demander qu'aux étrangers et par moments, ou une brocanteuse voulant proposer quelque affaire de faux objets?

Une chaîne d'or au cou, de lourdes bagues aux doigts hâlés la dissuadèrent de sa première impression. Cette femme, qui sentait la campagnarde cossue, offrait à l'examen un front court et droit, des yeux noirs et durs; et M<sup>me</sup> Davenant la trouva antipathique.

Leurs regards se croisèrent, aigus, hostiles.

—Vous me suivez, je crois? fit Simone, hautaine.

Donna Sérafina comprenait bien le français et le parlait mal.

—Pour une parole à vous dire.

—*Presto!* répliqua la Parisienne dédaigneuse.

L'autre cherchait ses mots.

—Il comto della Gherardesca *e matto*.

—Matto? interrogea Simone, qui ignorait le mot.

Donna Sérafina se toucha le front et agita les doigts pour expliquer que «matto» veut dire «fou». Elle n'avait pas assez vu de Françaises pour distinguer une dame d'une demoiselle, comme on disait autrefois; et voyant que son insinuation ne faisait aucun effet, elle prit avec décision un portefeuille dans sa poche, l'ouvrit et le montra plein de billets.

—*Partenza!* dit-elle, jugeant que ce mot, crié dans les gares, serait saisi par l'étrangère.

Celle-ci ne comprenait rien à cette mimique et crut qu'elle avait affaire à une véritable folle. Elle prit sa robe pour marcher plus vite et échapper à cette incohérente passante. Soudain elle aperçut le profil de M. Sichem, jusqu'ici inaperçu, et qui semblait guetter. L'apparition du brocanteur alarma tout à fait M<sup>me</sup> Davenant et lui commenta l'inexplicable exhibition du portefeuille, avec le mot «départ». Cette femme lui avait offert de l'argent pour l'éloigner sans aucun doute, à l'instigation de l'antiquaire. Celui-ci n'osait pas s'avancer ni rejoindre donna Sérafina, stupidement arrêtée, le portefeuille à la main.

Vivement, Simone revint sur ses pas, passa comme un trait devant la paysanne et trotta jusqu'à la porte de Pignatelli.

L'abbé disait sa messe à San-Spirito ; elle entra dans l'église parsemée de quelques femmes du peuple et se plaça près de la balustrade.

À l'offertoire, Pignatelli, ayant baisé l'autel, se tourna vers la nef. Il dit : « *Dominus...* » Le *vobiscum* resta sur ses lèvres. Il avait vu Simone elle n'était pas là pour prier. Le rite prit aussitôt une allure fiévreuse, haletante. Le servant, ahuri, n'arrivait pas à suivre cette messe subitement accélérée ; quand il descendit de l'autel, l'abbé fit signe à Simone de le suivre à la sacristie où il entra en coup de vent, la chasuble voletante, le calice oscillant entre ses mains, et cette vue impressionna M<sup>me</sup> Davenant.

Fébrilement, le prêtre posa le vase, congédia l'enfant de chœur et, sans quitter ses ornements, écouta le récit vif et saccadé de M<sup>me</sup> Davenant. Les termes qu'elle employait pour désigner donna Sérafina étaient si méprisants qu'il craignit de nuire à son ami, en avouant la vérité.

Quoi ! cette rustaude endimanchée avait pu croire pendant des années à la possibilité de coiffer la couronne de comtesse, et Ugolino avait subi ses visites, ses offres, et Baptista en avait accepté des provisions ! Quelle perte de prestige pour le pauvre comte, si l'image presque grotesque de la paysanne s'accolait à la sienne dans l'esprit de Simone ! Il accepta donc l'idée que M. Sichem avait envoyé la rustaude et qu'elle était aussi une brocanteuse ; mais il s'inquiéta de l'intervention de ces deux avidités.

— Il faut hâter le mariage, Madame, dit-il ; cela déboutera ces appétits de marchands, très âpres, peu scrupuleux.

— Voulez-vous m'accompagner ? demanda-t-elle. je veux aller à la police...

Le prêtre hocha la tête. L'Italien ne croit pas, comme le Français, à la police, à la justice, ni a son bon droit. Moins naïf, il a pour principe que les pouvoirs publics sont toujours dangereux et qu'il faut se garder de la maréchaussée comme des brigands.

— Il y a quelque machination combinée et un espionnage remarquable... Comment pouvait-on savoir que j'irais chez vous le matin, puisque ce dessein ne s'est formé dans mon esprit que sur les deux heures ? On m'a vue sortir, on s'est averti ; et en vous quittant les deux personnages me rencontraient. Savez-vous que votre pays n'inspire pas de sécurité ?

Ce disant, elle l'aidait à ranger les vêtements sacerdotaux. Quand il fut en soutane, il prit son chapeau et suivit la Parisienne ; dans la rue ils ne virent ni donna Sérafina ni M. Sichem.

— Pourquoi n'avertissez-vous pas la police ?

—Madame, on sait comment on l'aborde, on ignore comment on la quitte. Si on la paye, elle va se faire payer une seconde fois par l'adversaire, comme les agences de renseignements. Lorsqu'il y aura une comtesse de la Gherardesca, Sichem et donna... Sichem s'avoueront vaincus... Au reste, lorsque quelque chose de bien doit s'accomplir, les forces du mal se mobilisent pour l'empêcher. Hâtez-vous! C'est une opération transcendante que votre belle jeunesse insufflant une vie nouvelle à cette vieille race: c'est l'inverse du second Faust. Vous, radieux présent, vous épousez l'illustre passé, vous, Madame Faust. Pour qu'une telle rencontre ait lieu, que de combinaisons obscures! J'assiste à un événement de l'ordre le plus subtil, de conséquences infinies. Le fils de Faust et d'Hélène, quel serait-il?

Et dissertant, il s'efforçait de détourner l'attention de la jeune femme et de lui faire oublier la Sérafina et le brocanteur.

## XXII

### L'ŒUVRE FÉMININE

*Il n'y a rien de plus sûr que la sensation ; sans doute, mais elle est faite en majeure partie d'imagination, et diffère d'un individu à l'autre.*

Tous deux éprouvèrent la même inquiétude, en se retrouvant dans le prosaïsme du déjeuner, lui, en son vieux costume de campagne, elle, songeant que sa chemisette blanche diminuait étrangement la madone en drap d'or de la veille ; et tous deux se trompaient. À un certain degré de tension amoureuse, les formes extérieures n'agissent que faiblement, l'esprit garde un reflet plus coloré et plus vivant que la réalité ; Ugolino était radieux et humble comme à l'ordinaire. Elle remarqua cette contenance si différente de l'habituelle l'amant se hâtant d'affirmer ses progrès et de ne rien rétrocéder de ses conquêtes. Certainement, le noble cœur qui se manifestait pareillement ne savait pas qu'il se rendait irrésistible, en se livrant à une créature, comme on s'abandonne à la grâce divine.

Simone n'était ni pieuse ni développée intellectuellement ; elle ne connaissait ni Pétrarque, ni les troubadours, ni les fidèles d'amour, ni la métaphysique amoureuse. Cela valait mieux ainsi. Elle croyait que le poème de cet amour inspiré par son charme n'avait jamais eu d'analogue ; mais sa féminité suffisait pour qu'elle appréciât la différence du culte au désir et de l'adoration à la passion.

— Seigneur, suis-je vraiment maîtresse ici ?

— Souveraine.

— Ne vous étonnez donc pas si votre palais se trouve envahi par des ouvriers, que Baptista connaît pour de braves gens et qui vont balayer, nettoyer, encaustiquer.

— Mais..., objecta le comte.

— Ne vous ai-je pas promis pendant ma convalescence de mettre de l'ordre ici ?

— Avant de partir ! soupira-t-il.

— Nettoyer et partir n'ont aucun rapport et je ferai d'autant mieux nettoyer que j'ai envie de rester.

Il fronçait les sourcils.

— Il y a un point délicat que je dois aborder.

— Vous allez pour la première fois, comte, dire une sottise.

— N'importe ! Ici, ici seulement, je vous résisterai. Je ne puis accepter que vous fassiez, à vos frais...

— La voilà, la sottise, l'énorme sottise ! Est-ce que je vous parlais, moi, du testament que vous avez glissé sous ma porte ? je pensais que cet ordre de faits ne serait jamais débattu entre nous. Alors que je trouve tout simple ce que vous vous blâmez ce qu'il me plaît de combiner.

— Je ne puis cependant accepter...

— Que je fasse à ma fantaisie ! Voyons, aucune femme, un peu habituée à la propreté, n'accepterait de respirer tant de poussière. Il y a ici d'admirables choses, mais l'humidité et l'abandon sont odieux. J'arrange votre palais pour moi, à mon idée.

— Si vous l'arrangez pour vous, j'accepterai d'en profiter, mais une fois le grand nettoyage accompli vous disparaîtrez et tout retombera dans l'abandon. À quoi aura servi votre peine ?

— D'abord, je n'ai pas encore disparu, je suis présente, très présente ; ensuite, je puis revenir.

Il secoua la tête :

— Vous ne reviendrez pas.

— Si vous le croyez, gardez-moi le plus longuement possible, et pour cela laissez-moi maîtresse de céans.

Un peu pâle, les yeux baissés, la voix rauque, il murmura :

— J'ai fini par faire avouer à Baptista que c'était vous qui payiez tout ici.

— Naturellement ! fit-elle ; installée chez un inconnu, quel qu'il soit, je ne devais pas accepter...

— Je ne suis plus un inconnu, et cependant...

Il regarda la table, convenablement servie, et à la brusque idée qu'elle avait payé ce repas, il repoussa son assiette et se leva, dressant sa haute taille avec un mouvement de colère imprévue.

Elle le plaignit en son cœur, mais sévère d'intonation :

— Si vous ne laissez pas Cendrillon vaquer aux soins qu'il lui plaît pendant le jour, vous n'aurez pas, le soir, la visite de Peau-d'Âne dans sa belle robe tramée d'or.

Il regardait à travers les vitres sales, peut-être pleurait-il.

— Seigneur Ugolino, vous gâtez vos affaires. Infidèle à votre parole, vous m'opposez un sot orgueil. La dignité, c'est la sincérité. Vous n'avez pas plus vos

terres d'autrefois que votre prestige, vous vous appelez vous-même un revenant ; d'après les relations les plus exactes, ces gens de l'autre monde n'ont nulle attache dans celui-ci. Si vous ne vous rendez pas à la raison et restez discourtois, je vous rends votre testament et...

Un sanglot l'interrompit. Elle se leva et vint mettre une main sur l'épaule de l'amoureux.

—Ugolino, un mauvais génie vous conseille : vous gênez mon cœur par cette fierté inopportune. La solitude a faussé votre jugement. La délicatesse voulait qu'ils ne fût jamais question de semblables choses... Je ne veux pas vous affliger ; mais cette résistance à ma bonne volonté arrête ma tendresse qui allait croissante et plus vive que vous ne pouvez supposer.

Il se retourna enfin, le visage sillonné de larmes.

—Je suis un maudit !

—Non un têtù.

Il s'écarta d'elle, fiévreux.

—Penser que, chez moi, il n'y a pas à manger pour vous, que je n'ai pas de quoi nourrir l'être que j'adore, c'est à se briser le font contre les murailles.

—Ugolino, fit Simone, patiente et douce, vous parlez comme une enfant : je n'ai pas dépensé chez vous cent lires, et la boucle que nous m'avez donnée, M. Sichem l'estime à trois mille francs. Je vous redois énormément.

—Vous avez vu M. Sichem ? s'écria-t-il. C'est lui qui vous a renseignée sur ma misère. Que voulait-il ?

—Eh ! vous savez bien ce qu'il veut. Laissons le, lui et les questions d'argent aussi. Revenez vous asseoir comme un étourdi à qui on pardonne, parce qu'il se repent, n'est-il pas vrai ?

Elle le prit par la main, l'amena à sa place, lui demanda à boire et pour le dérider tout à fait :

—Le grand rangement que je commence aujourd'hui aura peut être un effet imprévu. Pignatelli vous a-t-il dit que vous retrouveriez le trésor d'Aragnon ?

Il parut le croire :

—Ah ! fit-il, ce serait le bonheur.

—Et moi qui pensais que j'étais le bonheur pour vous !

—Ô la plus chère des femmes ! le trésor ne serait pour moi qu'un moyen de manifester mon culte et d'orner mon idole.

—Commencez donc par éviter son courroux.

—Je n'ai que cette crainte.

—Quand les circonstances affectent un caractère aussi extraordinaire que celui de notre rencontre, il importe de ne pas juger de façon ordinaire et mesquine.

Lorsque Siegfried apparaît avec les armes de Brunehilde et conduisant Grane, il n'éveille aucune idée désapprobative. À une certaine hauteur, les termes de la délicatesse changent. Vous devez vous en remettre à moi de votre dignité même, et c'est m'offenser que de ne pas m'en croire jalouse. Si je ne suis pas votre conscience vivante, si je ne décide pas de vos scrupules, si enfin vous prétendez vous défendre de ma décision en matière d'honnêteté, vous ruinez notre acte et je ne suis plus qu'une passante qui s'attarde par amusement ou gratitude. Considérez que la vie que vous avez menée vous dispose à mal juger d'un certain ordre de faits ; et, victime du destin contraire, abandonnez-vous au destin favorable, dont je suis, ce semble, la messagère.

Pour obtenir de la docilité, elle employait des expressions trop précises et s'engageait inconsciemment. Il le comprit et s'empara de ces mots qui favorisaient son espoir.

— Oui, je m'en remets à vous de mon honneur, de tout moi-même ; soyez ma conscience vivante, levez mes scrupules ; je vous laisse tout à décider, je m'abandonne à la douce et belle main qui daigne me conduire. Mais votre intervention, même surnaturelle, ne peut changer les pierres en ducats et métamorphoser un misérable en un homme riche.

— Raisonçons, je vous prie, mon cher comte. Un avare n'est pas un pauvre. Celui qui posséderait un amas de pièces d'or, et qui ne voudrait pas en distraire une seule pour sa subsistance, aurait-il droit de se dire gueux ? Vous n'êtes pas un misérable puisque vous possédez une fortune ; pour des motifs de sentiment vous préférez les privations à la perte d'objets précieux. Ne protestez pas... Je ne sais pas moi-même si je n'entrerais pas dans votre sentiment. Je l'épouse au lieu de le juger : je préfère boire de l'eau dans une coupe ciselée que du vin des Iles dans un verre ; je préfère un palais poussiéreux à un appartement confortable, mais je ne m'estime pas pauvre, puisque je parviens à faire ma volonté. Cessez donc, une fois pour toutes, de prétendre que vous n'avez pas de quoi envoyer au marché, quand vous savez que la table, ou la chaise, ou le dressoir, ou ce qu'ils portent suffiraient à payer dix années de bonne chère. Dans la vie, on n'obtient un résultat qu'en échange d'une renonciation proportionnelle. Le mystique n'arrive à l'extase qu'en s'isolant du monde, l'artiste n'obtient la gloire qu'en donnant toutes ses forces à son art. Vous voulez conserver les reliques du passé, acceptez donc les difficultés du présent et n'entravez pas les soins de l'être qui se consacre à rendre possible votre vœu.

La justesse de ces remarques impressionna Ugolino, sans obtenir une adhésion réelle. Ceux qui ont trop vécu, repliés sur eux-mêmes, gardent des plis presque indélébiles et qui résistent même à la passion. Malgré que Simone ne



voulût pas s'en apercevoir, il y avait chez le descendant des capitaines du peuple des idées fixes si profondément endurcies que rien ne les pouvait changer. Ce n'était certes pas un *matto*, un fou, comme avait dit la Sérafina. Toutefois, son cerveau manquait de souplesse pour avoir trop longtemps travaillé sans réplique, dans l'esseulement.

—Ainsi, conclut Simone, notre dissentiment d'aujourd'hui, qui a été le premier, sera le dernier. Vous ne prétendrez plus à mieux juger que moi de votre honneur. Au temps passé, dont vous gardez l'ardent souvenir, je ne sais comment on agissait, mais toujours celui qui aime se confie entièrement à l'élue. Vous allez me promettre de ne plus penser à la question d'argent, au trésor d'Aragon et à tout ce qui s'y rattache. Je réclame votre application pour moi-même et c'est me faire tort que d'en rien distraire ; capitaine du palais, j'assume la responsabilité des affaires intérieures.

—Oui, je me remets entre vos mains angéliques, oui, je m'abandonne à votre discipline. Rien ne vaut la douceur de votre autorité !

Il lui baisa longuement les doigts. Simone se plaisait à son œuvre d'initiative. Il y a un tel plaisir à faire de l'ordre et, dans tous les genres, autour d'un être aimé, à lui assurer la paix et le bien-être ! Un peu d'orgueil se mêlait au zèle, et même, sans ce ferment, M<sup>me</sup> Davenant ne se serait pas attardée à Pise. Flattée, dès l'abord, de comprendre l'architecture, de pénétrer la pensée du Campo Santo ; flattée ensuite d'inspirer un amour vraiment idéal ; flattée enfin de sauver le dernier rejeton d'une famille illustre et d'accomplir une véritable rénovation du précieux palais, elle ne distinguait pas bien entre sa pitié, sa tendresse et sa vanité, qui toutes trois tissaient ensemble un même dessein. Nos motifs ne sont pas toujours ceux que nous donnons ; tel qui se croit mû par le plus clair désintéressement obéit à une idée tout individuelle ; mais par une singulière alchimie, le pur sort de l'impur et l'œuvre parfaite, d'éléments inférieurs.

Le comte de la Gherardesca, rencontré dans une honnête aisance et content de son sort, n'eût pas conquis Simone. Elle avait été séduite par cette destinée perdue où elle trouvait un nimbe, où elle se voyait en héroïne, en magnanime amante ; où son rôle, enfin, lui donnait, à son propre jugement, l'aspect d'une de ces âmes rares et sublimes que l'imagination artistique invente et que la société ne contient pas.

## XXIII

### SINGULARITÉS

*Les circonstances extraordinaires augmentent le contentement  
et tempèrent le déplaisir; sous ce rapport, nous sommes tous  
des aristocrates, soucieux d'abord d'un traitement particulier,  
qu'il soit bon ou mauvais.*

La vie est étrange qu'on mène au palais de la Gherardesca : tout le jour on nettoie et, la nuit venue, les ouvriers sortis, les revenants en prennent possession, c'est-à-dire qu'après avoir joy-eusement combattu la poussière et les toiles d'araignées, Simone prend un bain dans la baignoire de bronze, revêt une robe des aïeules et vient se livrer à l'adoration d'Ugolino, vêtu lui aussi des habits d'antan.

La jeune femme, maintenant, aime le palais d'une façon fanatique, et les parquets qui luisent, les dorures revenues à leur éclat, tout lui rit ; elle a apporté la vie ; les vieux murs ne réverbèrent aucune tristesse. Baptista chante à tue-tête, on le lui a permis. Encore quelques efforts et la gaieté elle-même circulera à travers les salles. On a fait des trouvailles, surtout en fait d'étoffes. Une vieille caisse a livré au jour d'autres robes sur la mesure de celle en drap d'or, des robes d'amour, d'une fantaisie lascive, d'une richesse singulière. Simone empile le vieux point de Venise, elle espère en avoir assez pour une robe entière. Ugolino a découvert d'autres costumes, une cotte où mailles d'or et d'argent se mêlent ; mais sa pensée reste hantée par le trésor.

En un accord tacite, la journée appartient au palais, et le soir à l'amour ; circonstance heureuse, ils sont un peu las, physiquement, quand ils se retrouvent parés ; et la fatigue met sa sourdine à leurs nerfs et purifie les effusions. Sont-ils amants ? Oui, car leurs cœurs se sont donnés, mais ils restent chastes. Sont-ils fiancés ? Oui, mais il n'a pas été parlé de mariage. Cela sera ; ni l'un ni l'autre n'en doute ; mais elle attend d'être pressée, et lui, malgré sa passion, ne parle pas. Souvent il frappe les murs ou descend aux caves et y passe des heures. Déjà la chambre de Simone, la grande salle ont pris un aspect de prospérité ; le petit jardin du palais voit ses allées étroites émondées, ses buis taillés. Simone voudrait restaurer

la petite chapelle, grande comme une chambre, oratoire où on voit, sous le badigeon, des couleurs encore vives. Car ses trois longues fenêtres d'abside n'ont plus leur vitrail, la pluie fouettée par le vent atteint le vieil autel de marbre, et les fissures du toit, quand on lève la tête, semblent des étoiles.

Simone entre dans le passé avec une joie profonde et un singulier orgueil de s'y trouver à l'aise. Elle a maintenant une ouvrière qui retouche les anciennes robes. Pour respecter les beaux tissus, elle fait découdre seulement les manches étroites, les corsages trop serrés et met des crevés de mousseline. Elle pourra changer de toilette tous les jours d'un mois. Ces chiffons si merveilleux la passionnent. Quelle contemporaine en a de si beaux ? Pas même les reines. La vie est étrange qu'on mène en ce palais où le comte cherche un trésor, où la future comtesse se fait une garde-robe de féerie avec les costumes du XVI<sup>e</sup> siècle ; et l'obsession de l'un et l'occupation de l'autre rendent possible, sans effort, cette longue attente entre amants vivant sous le même toit, en perpétuelle intimité.

Leur imagination occupée de mille détails, les moments laborieusement employés expliquent une pareille sagesse. Ugolino retrouve dans les débris d'un passé somptueux une fierté nouvelle et l'espérance ; le vieux fer des hallebardes à ses armes, jeté dans un coin avec d'autres ferrailles, il le tire à part et le mettra au mur, sous l'impulsion du bonheur qui s'affirme chaque jour, non plus comme une minute enchantée, mais durable et pour ainsi dire définitif.

Simone s'ennoblit à entrer dans l'intimité des choses de cette famille très noble et le soir venu, après le repas, quand ils se retrouvent dans la grande salle et qu'ils ont revêtu l'admirable défroque, ils sont, à la fois, las et heureux. Assez las pour jouir d'un calme plaisir d'être ensemble, échangeant peu de mots et charmés pourtant : car leur âme s'épanouit dans une confiance mutuelle ; ils croient l'un à l'autre, ils espèrent l'un dans l'autre et parce que leurs impressions sont très profondes elles empruntent moins à la superficialité.

La caresse n'est-elle pas la forme tâtonnante et inférieure de la communion ? Quand deux êtres se dédient vraiment l'un à l'autre, un phénomène mystérieux se produit. Ils s'entendent sans se parler, ils se sentent sans se toucher. Plus l'amour a de force et moins il a besoin de matière pour s'affirmer.

M<sup>me</sup> Davenant, nature sage, et Ugolino, assagi par le malheur, pouvaient s'aimer en fiancés, de façon presque ingénue. À partir du soir où elle revêtit la robe de drap d'or, d'un accord tacite, les effusions furent pour ainsi dire restreintes aux soirées, à ce moment théâtral où, vêtus d'anciens costumes, ils se rejoignaient dans la grande salle.

Dès neuf heures, Ugolino, travesti, attendait en marchant d'un bout à l'autre, au cri du parquet inégal, ou assis dans une stalle et rêvant. Un long moment

après, il voyait entrer une femme de rêve, semblable à celle des anciens tableaux, qui allait s'asseoir dignement sur la plus haute stalle, tandis qu'il se plaçait à ses pieds. Scène d'un caractère bizarre et hallucinant, où l'imagination exaltée jouait un rôle fantastique !

Chaque soir, Simone changeait de costume. Sous l'éclairage insuffisant et falot, la mise à sa mesure des robes suffisait facilement. Le plus souvent, elle ôtait les manches, et ses bras nus brillaient magnifiquement dans la demi-obscurité, tandis que ses cheveux répandus lui couvraient les épaules. Ainsi elle ressemblait à une fée, et quand elle posait sa main sur la tête d'Ugolino ou qu'elle lui laissait baiser son bras, la faveur se revêtait d'irréalité.

Dans l'impossibilité de se chausser du ton de chaque jupe, elle adopta une sandale qui laissait le pied nu et elle l'abandonna au baiser de celui qui devait être son époux. Ce fut la plus grande faveur accordée en ces soirs passionnés.

Au cours de la journée ils s'étaient dit les mille détails de l'intimité ; à l'heure amoureuse ils n'échangeaient plus que des phrases brèves, des expressions lyriques de sentiments qui s'affirment, des actes de foi et d'espérance en eux-mêmes, avec une exaltation mystique. Lui, à ces moments, croyait ressusciter tel qu'un Gherardesca d'autrefois. Il pouvait croire qu'il commandait à Pise endormie et qu'il était capitaine du peuple ; elle oubliait le petit appartement des Batignolles, Davenant le comptable, et ne savait plus bien qui elle était. Parisienne, bizarre petite bourgeoise, ou très grande dame, et femme d'un podestat ? S'il est vrai que l'amour n'est qu'un effort de renouvellement et que son charme consiste à nous faire sortir de nous-mêmes, les amants de Pise vivaient des joies intenses ; car ils brisaient le cadre réel de leur vie et s'épanouissaient ensemble dans un rêve splendide.

L'arrangement du palais offrait un prétexte aux temporisations. Simone, résolue à devenir l'épouse, Ugolino, convaincu qu'elle ne partirait plus, respiraient harmonieusement la paix du bonheur plutôt que sa fièvre. Leur aventure, commencée en coup de théâtre, se suivait sans aucune incidence, avec une continuité radieuse qui expliquait le point où ils étaient arrivés en vingt jours. Vingt jours où le monde extérieur n'avait plus agi sur eux, cloîtrés dans leur amour moralement comme matériellement dans le palais, et recueillis dans une pensée constante. Ils vivaient à l'état monastique, avec un idéal profane. À qui cela a-t-il été permis ? Ces deux êtres sans famille, sans amis, sans ambition et sans intérêts au monde, isolés des courants sociaux, en se consacrant l'un à l'autre comblaient le vide de leur existence. Tout se présentait étrangement depuis le veuvage de M<sup>me</sup> Davenant, et sa vie antérieure sans relations, jusqu'à ce palais qui avait permis à Ugolino de projeter sur l'imagination de la jeune femme le reflet du passé ;

les meubles et les fresques avaient puissamment collaboré au penchant naturel, et maintenant les robes couleur du temps, les brocarts et les soies se faisaient complices de leur maître. Pour une femme, changer chaque jour de costume, n'est-ce pas un exercice de sa sensibilité particulière, qui s'émeut tant à s'encadrer, à se décorer, fût-ce pour un seul, fût-ce pour elle-même? L'abbé Pignatelli, seul spectateur de cet amour bizarre, le considérait avec une gravité méditative. Jamais une passion ne s'était présentée à son étude avec les caractères aussi précis de fatalité; et il les regardait tristement au point de les inquiéter, quitte à se mettre en grands frais pour effacer cette impression.

— Expliquez-moi la pensée qui vous assombrit, ô devin demandait Simone.

Et lui de répondre:

— Les devins sont tristes par état. La vérité, l'intruse des intruses en ce monde de mensonges, ne se montre que pour effarer les bons comme les méchants; la vérité, l'inutilité par excellence, est un terme qui ne s'applique pas aux événements. Les faits sont authentiques ou non, ils ne peuvent être vrais à moins d'être justes. Or, la justice, qui serait la vérité en acte, ne se manifeste que dans l'autre monde.

— Quoi donc! s'écriait-elle. Chercher la justice, c'est chercher la mort?

— Il n'y a pas de mort, il y a des vies ascendantes ou descendantes.

— La Mort du Campo Santo qui fond sur le bosquet des amoureux figure donc l'injustice? Ah! l'abbé, la sagesse est de vivre et non de philosopher. À quoi sert la méditation, si elle ne donne pas de lumière?

— Certainement, Madame, il faut vivre chaque fois que la vie se présente conforme à l'idéal; philosopher est le pis aller de ceux qui ne peuvent vivre à leur gré; esclaves des circonstances, ils n'ont que la liberté de divaguer, et ils en usent.

— Je crois, répliquait-elle, qu'on peut s'en bien tirer avec quelques principes très nets et peu ambitieux. Une femme ne doit aimer que dans le mariage, et voilà toute la sagesse qu'il lui faut.

L'abbé approuvait de la tête et de quelques adverbess, mais rentré chez lui, il passait des heures à se poser le problème de ces destinées. Il pouvait prédire mais non changer l'événement. À la prophétie il aurait fallu ajouter quelque chose d'analogue à la prophylaxie médicale, qui tend à prévenir les maladies, à les empêcher d'éclore, à les juguler à temps.

La rencontre de Simone et d'Ugolino vérifiait triomphalement l'horoscopie. Vénus était venue, et Vénus aimait le déshérité; mais ce qu'il avait tenté pour aider à l'accomplissement du présage avait été inutile: que ferait-il pour empêcher l'accomplissement de l'autre présage, menaçant celui-là? Pour des biens,

pour de l'or, pour une circonstance de fortune qu'il identifiait avec la légende du trésor d'Aragon, le comte était menacé de démence. Que pouvait-il pour parer à cette menace ? Rien littéralement. Elle se réaliserait donc comme s'était réalisée la promesse, en dehors de lui, inutilement averti et aussi impuissant en son état de prescience que les plus inconscients.

Cet étrange phénomène se produisit que la victoire scientifique à laquelle il tendait avec la ferveur d'un Archimède, une fois obtenue, lui découvrit l'autre étape à parcourir, celle-là, démesurée, désespérante, impossible ; et dans sa tristesse il y avait la douleur spirituelle de l'homme âgé qui se déprend de la recherche sur laquelle il comptait pour passionner et vivifier ses derniers jours.

## XXIV

### LA VOIX DU PASSÉ

*Les vieilles choses ne contiennent pas seulement des microbes  
pathogènes; elles gardent des puissances morales, mais aucun  
microscope ne les prouvera.*

La minuscule chapelle resplendit; du badigeon les fresques sont sorties vives, nettes, très précieuses. Elles sont toutes du même pinceau, peut-être du grand Orcagna, en tout cas, contemporaines du *Triomphe de la mort*. La décoration se divise en trois zones horizontales; à la voûte et jusqu'à la retombée des nervures, des anges font les actes humains symboliques de l'action divine: l'un semble arracher les mauvaises herbes; l'autre arrose un verger, un troisième, portant un calice, se tient au milieu d'une vigne; un quatrième, dans un champ, recueille les épis.

Au-dessous des allégories figurent la vie contemplative, la vie active, la vie familiale et la vie civique: quatre figures de femmes entourées d'attributs. Dans des niches d'architecture enfin, en manière de soubassement, des diables supportent, en des poses grimaçantes, un lourd entablement.

Cet ensemble est intact, sauf la figure de *la Vie familiale* retouchée du sein à mi-jambes, dans l'espace d'un mètre carré, ou plutôt repeinte avec une précipitation visible, comme si le premier enduit avait été nettement détaché.

Pignatelli regarda longuement, à plusieurs reprises, cette partie disparate, et quand Ugolino l'interrogea:

— Cela vous ennuie que cette figure soit ainsi abîmée?

Le comte hocha la tête et parla d'autre chose, mais ses regards involontairement se posaient sur cet espace restauré.

Un jour suivant, Simone apporta, en venant au déjeuner, une petite feuille de parchemin sur laquelle était maladroitement dessiné, mais reconnaissable, la figure de *la Vie familiale*,

— J'ai trouvé, dit-elle, dans la doublure d'une très vieille robe, cette image.

Le comte regarda longtemps le croquis inhabile.

— Cela était cousu dans une robe en drap très solide, une robe d'usage, sans

ornement, Sans doute, ce fut, pour une de vos aïeules, comme une image de piété.

— Sans doute, fit-il, songeur.

Quelques heures après, Simone le trouva dans la chapelle, un grattoir à la main, éraflant la fresque, par endroits.

Elle l'apostropha.

— Êtes-vous fou, Ugolino ? Vous grattez la fresque : je vous le défends bien.

— Mais voyez, dit-il, ce morceau carré a été détaché volontairement. S'il était tombé on n'en verrait pas un rectangle aussi net. Qui sait ce qu'il y a derrière ? Une cachette ?

— Je vous en conjure, ne touchez pas à ma chapelle.

— Si le trésor était là, pourtant ? On n'a pas cousu sans raison la copie de la *Vie familiale* dans une doublure. C'est une indication.

— Une fantaisie de femme désœuvrée ou pieuse vous semble une indication ? Allez-vous détruire les fresques, creuser les murs, enlever les dalles, et enfin tout abîmer, pour une idée aussi fantastique, si en l'air ?

— Tranquillisez-vous, belle amie ! dit-il.

Mais elle sentit qu'il conservait son idée ; et quelques heures après, retrouvant encore dans une doublure un croquis semblable de cette même figure, elle commença à s'énerver.

Les deux robes qui avaient livré l'image de la *Vie familiale* étaient de la même époque, mais non des mêmes mesures : l'une appartenait à une jeune fille, l'autre à une femme mûre. Elle ne put interroger Pignatelli que le lendemain soir : celui-ci tira de son bréviaire un autre exemplaire de la même image.

— Ugolino me l'a apporté dès qu'il a connu qu'un vêtement du quattrocento avait livré cela ; il s'est mis à remuer les costumes d'hommes, et voici ce qu'il a découvert. Ah ! c'est le commencement d'un malheur : tôt ou tard, bientôt je crois, il ne résistera plus à une tentation si vive, car l'indication s'impose comme certaine.

— Certaine !

— Eh oui ! certaine. Si le trésor n'a pas été volé, il est là, derrière la *Vie familiale*, peut-être mêlé au crépi. Des gemmes, des cabochons ne seraient-ils pas bien cachés dans du plâtre ou du mortier, incorporés comme cailloux ? Oui, Madame, le trésor d'Aragon *doit* être derrière la *Vie familiale*, mais si vous croyez à mes prédictions qui, jusqu'ici, se sont toutes réalisées, écarterez-le de cette fresque. Car le seul danger qui le menace est lié au trésor ; et ce danger n'est autre que la folie. Surexcité comme il est par le bonheur, dans l'état d'un misérable qui a



pensé mourir de soif et à qui on verse tout d'un coup un vin trop généreux, il ne résisterait pas à ce surcroît d'ivresse.

— Il faut donc, à tout prix, éteindre en lui le souci de l'argent ; j'y parviendrai.

Le soir même, elle tentait d'agir fortement sur l'esprit de Gherardesca.

— Ami, une seule chose me déplaît en vous, mais elle suffit à jeter de l'ombre sur mon cœur et à en paralyser les mouvements : c'est l'idée fixe que vous cultivez de découvrir dans un coin du palais, une fortune. Écoutez-moi bien. Les poètes sont des devins naturels, ils ne prophétisent pas pour l'individu mais pour l'humanité entière. Vous connaissez l'or du Rhin. Pour s'en emparer, il faut renoncer à l'amour, pour le conserver aussi ; et tout le poème de Wagner ne tend qu'à démontrer qu'il faut choisir entre l'or et l'amour. Vous avez l'amour, renoncez à l'or. Je ne suis pas une Fricka. Je ne demande pas de bijoux. Ce qui m'a séduite, c'est votre injuste détresse. Je ne vous aurais pas aimé, vous rencontrant riche, gai, prospère. Le beau rôle des femmes n'est-il pas d'entrer dans les existences où tout manque et d'y tenir lieu de tout ? Voilà pour le côté philosophique : venons au pratique. Je suis une très bonne ménagère, comme devaient l'être vos aïeules ; je sais faire, non pas beaucoup avec peu, ce qui serait trop beau, mais je me contente de ce que j'ai. Jeune fille, pour mes rubans, femme, pour tout, j'ai dû sans cesse compter ; et je n'ai jamais su ce que c'est qu'une dette. Je connais le prix des choses à Pise, mieux que vous ; et si la restauration du palais représente une vraie dépense, son habitation ne coûtera pas plus que le plus petit ménage à Paris.

— Mais, protesta-t-il, je ne souhaite un peu d'or que pour vous l'offrir, pour...

Elle l'arrêta, impatientée.

— Suis-je une femme qui a besoin d'or, puisque j'accepte l'intimité pour seul horizon ?... J'ai épousé votre pensée la plus personnelle, celle qui étonnerait tout le monde, la conservation à tout prix et quand même de vos objets d'art. Je n'en reparle que pour montrer votre injustice de vous obstiner à la poursuite d'une chimère et, qui sait ? au détriment de belles choses ; je vous vois sondant les murs, soulevant les boiseries, abîmant tout. Un tel état de préoccupation m'éloignerait de vous, je n'admets pas que l'or soit l'idée majeure d'un être. Offrez-moi le sacrifice de cette manie... voilà qui me touchera et que j'accepterai avec gratitude.

Il promet avec effusion de se conformer au désir de la bien-aimée.

— Que me présenterait donc une trouvaille, je vous prie, sinon le moyen de vous offrir quelque chose d'un peu digne de vous ? Moi, ne suis-je pas accou-

tumé à une existence qui me rend indifférent au luxe et au effets de vanité? Je n'ai d'autre désir que notre face à face.

L'affirmation de l'abbé Pignatelli, inspirée par un pur zèle, aurait eu un désastreux effet sur Simone, quelques jours plus tôt. Mais elle était tellement engagée qu'elle rejeta l'appréhension comme un cauchemar. Au reste, le pronostic de Pignatelli était bien improbable; rien n'établissait la connexité de la découverte du trésor avec la démence. À cette découverte, elle ne croyait pas. Quelle apparence qu'une famille nombreuse ait laissé dormir ainsi et qu'elle ait littéralement oublié un tel patrimoine? L'abbé, comme ceux qui s'entêtent d'un premier résultat, avait voulu voir encore l'avenir et en forçant les significations vraies ou fausses était parvenu à les adapter aux circonstances. Elle était aimée de la plus noble façon par un être d'une pureté et d'une noblesse incomparables: à cette pensée elle devait s'arrêter, surtout en songeant à ses banales rencontres de Monte-Carlo et de Gênes et à son retour à Paris, seule et sans orientation.

Par un retour sur elle-même, elle vit que son mérite se diminuait un peu par sa situation, qu'elle aussi se trouvait désemparée et flottante et qu'elle ne sacrifiait rien à Ugolino, puisque nulle part au monde quelqu'un ne l'attendait, même médiocre.

Suivant l'aspect envisagé, son amour lui apparaissait comme un héroïsme ou comme une chose simple et naturelle. Heureusement que la première notion l'emportait dans son esprit: car depuis quelle avait mis le pied sur la terre italienne, elle se déterminait sur des thèmes d'orgueil. Notre personnalité a besoin de confirmations et les événements qui nous les apportent nous dominent. Simone, exaltée par l'impression esthétique du Dôme à son arrivée, avait continué à s'enivrer de sa propre excellence, en se mirant dans le cœur d'Ugolino, persuadée de sa supériorité, enivrée de ce qu'elle inspirait. Elle se sentait séduite par ce cœur douloureux et aussi influencée par les vieilles et magnifiques robes, peut-être fées.

## LES BILLES DE GHERARDESCA

*Que la raison de l'homme résiste à la fantasmagorie de l'existence, c'est un sujet d'étonnement intraduisible. La superficialité seule nous sauve de l'effroi qui frappe les âmes profondes.*

Ce soir-là, Ugolino était nerveux. Il ne buvait pas, avec les mêmes yeux extasiés que d'habitude, la chère présence. Une agitation intérieure se trahissait dans son regard brillant, dans sa parole saccadée. Elle s'étonna :

— Vous n'êtes pas comme je vous veux, mon doux seigneur. À quoi pensez-vous donc ? Je suis là depuis vingt-neuf jours ! Et j'ai plus vécu en ce temps-là qu'en toute ma vie précédente. Est-ce que votre ardeur s'épuise, au moment où je vais y répondre ? Votre enthousiasme s'amollit-il si vite qu'un mois soit l'extrémité de son effort ?

— O chère et douce, sainte et bénie que vous êtes, n'accusez pas mon cœur qui brûle d'un feu sans cesse rougeoyant. J'éprouve une impatience si légitime de voir mon rêve devenir une réalité et mon bonheur s'affirmer ! J'aspire à une certitude et je ne puis la trouver, ô bien-aimée, que sur vos lèvres.

— Mes lèvres de comtesse de Gherardesca ne sont séparées des vôtres que par le signe divin qui les unira. Portez votre impatience à l'abbé Pignatelli.

Jamais elle n'avait été aussi formelle, aussi précise.

Il s'abattit sur ses pieds nus et les cribla de baisers éperdus et puis y posa sa tête, et Simone sentit sur sa chair les larmes de la gratitude tomber une à une. Se pencher, le relever, l'attirer en ses bras, elle y pensa, elle le voulut presque, mais lui la devança et d'un mouvement éperdu chercha sa taille et son visage. Surprise, instinctivement elle se dressa, majestueuse en sa robe archaïque, et dit :

— Non !...

Les bras d'Ugolino retombèrent comme des lianes coupées, il s'affaissa sur la marche, mécontent de lui. Elle reprit en intonation de douceur :

— Non ! Ceux qui n'ont que l'instant le prennent et ils font bien ; ceux qui, comme nous, possèdent tout l'avenir doivent dominer leur désir, afin d'assurer

à leur tendresse la plénitude des bénédictions. Je me résiste à moi-même plus qu'à vous, Ugolino je suis l'épouse, celle qui n'a d'autre honneur que d'enfermer toute sa personne dans la règle du mariage. Votre femme refuse d'être votre maîtresse, Ugolino ; car elle serait indigne de devenir votre épouse, si elle vous acceptait pour amant. En nous, quelque chose de grandiose s'opère ; je réveille de son sommeil un illustre ferment : je ne veux pas que ces portraits, ces murs, ces belles choses, témoins des vertus domestiques, me regardent comme une intruse et une indigne. Je dois succéder à vos aïeules dans leurs vertus, comme dans leurs rôles ; j'ai mis leurs robes, j'ai aussi adopté leurs principes.

— Vous êtes la raison, comme vous êtes la joie ; vous êtes la sagesse, comme vous êtes la volupté. À toutes les grâces, vous unissez tous les mérites.

Malgré ces beaux mots, le comte éprouva un dépit mal dissimulé, et ce soir-là les paroles solennelles de Simone ne suffirent pas à effacer sa déception du baiser refusé.

Quand la prochaine comtesse se leva pour regagner sa chambre, il l'implora encore :

— Je vous ai donné mes pieds et mes mains parce que je borne les pas de ma vie à suivre les vôtres et que je consacre mes actes à votre bonheur : mes lèvres attendent que le sceau divin soit mis sur notre pacte. Je suis la fiancée et je défends contre vous-même la femme à qui je ne veux faire tort.

Ces paroles dites au seuil de la grande salle mal éclairée, entre ces interlocuteurs habillés comme les personnages médiévaux, prenaient un accent grandiose. Il s'inclina et l'écouta traverser le couloir et fermer la porte de sa chambre. Puis, glissant les pieds, pour éviter les craquements, il descendit au rez-de-chaussée et ouvrit la porte donnant sur le petit jardin. Une belle nuit étoilait le ciel et l'air tiède passait doucement. Il regarda vers les combles, aucune clarté ne venait de la chambre de Baptista. Il marcha vers la petite chapelle et en referma la porte sur lui. Il ne venait pas prier ; il se croisa les bras, incertain de sa pensée, irrésolu en son dessein. Un grand moment il resta dans l'obscurité sans bouger, puis brusquement il alla derrière le vieil autel, alluma une lanterne sourde et saisit de l'autre main un pic de maçon.

L'idée fixe, plus forte que son serment, l'amenait devant cette *Vie familiale* dont les images retrouvées dans les vêtements des aïeules s'étaient imposées à lui, comme une indication testamentaire. Il craignait les reproches de Simone l'accusant de parjure ; mais comment résister à l'idée qu'une couche de plâtras le séparait du trésor d'Aragon ?

Pour quel scrupule bizarre renoncerait-il à la fortune ? N'est-il pas proverbial

que les événements heureux ou malheureux se suivent de très près ? Serait-il jamais dans un aussi grand courant de chance ?

Il allait jeter bas une mauvaise répétition de la fresque, un morceau sans valeur artistique et dans quelle enivrante espérance ! À petits coups, il suivit la ligne visible du repeint qui commençait aux seins de la figure et finissait à mi-jambe. Ayant circonscrit le champ de son investigation il se mit à l'œuvre ; l'enduit céda tout de suite. En un moment, il n'eut plus qu'un carré blanchâtre entre les épaules et les cuisses de l'allégorie, tout le corps de la *Vie familiale* avait disparu et jonchait le sol de son enduit. Alors il travailla en profondeur.

Le béton offrait un mélange de mortier et de pierre concassée assez fortement uni mais d'un travail hâtif, et qui tombait par morceaux agglomérés. Inhabitué à l'effort musculaire, il suait et peinait grandement ; il creusa jusqu'à un demi-mètre sans s'arrêter, et puis le pic lui tomba des mains, la sueur lui coulait dans les yeux et l'aveuglait. Il s'affala sur le sol, soufflant et dépité. Même si l'image des vieux vêtements de la fin du XV<sup>e</sup> siècle indiquait cette cachette, il se pouvait que le trésor eût été enlevé et, de là, porté dans un des châteaux de la Maremma.

Une crainte d'enfant qui a désobéi et qui s'affole à l'idée du reproche le secoua ; et cette crainte s'exagéra, prit des proportions de cauchemar ; il résolut, en une sorte de rage, d'aller jusqu'au bout de son désir, et de toutes ses forces plongea le pic dans le visage même de la *Vie familiale*, et il s'acharna, couvert de gravats, haletant et comme ivre de son acte. Les débris s'amoncelaient autour de lui ; ses forces s'épuisaient, sans qu'il cessât son ouvrage, d'un entêtement fiévreux.

Bientôt il n'espéra plus ; il rageait et comme Roland furieux ébrèche sa Durandal sur les rocs de la montagne et frappe pour frapper, par démence, Ugolino attaqua le mur à coups redoublés. Parfois, à la rencontre de la pierre dure, jaillissait une étincelle qui défiait son pic. Malgré la fatigue de ses bras, la douleur de ses reins et un vertige qui lui troublait la vision, il continuait sa démolition avec autant de fougue qu'un prisonnier qui n'a qu'un moment pour atteindre à la liberté et à la lumière. À l'évasion d'une bastille nul ne se battit si désespérément que cet homme contre une muraille qui le séparait d'un rêve.

Ni de la tête, ni des pieds, ni de la figure, ni de la niche, ni des colonnettes de côté, ni de l'escabeau, il ne restait plus trace. Cette plaie au vieux mur, blafarde, terreuse, épouvanta Ugolino. Lui qui avait tout sacrifié à l'intégralité du legs ancestral, il venait de l'entamer, et la figure de la *Vie familiale* gisait éparse, en morceaux, en poussière. Plus redoutable que le reproche de Simone le lendemain, le reproche ancestral, tous les jours, renaîtrait. Il eut un frisson indéfinissable, un frisson qui lui secoua le cerveau et le cœur. Il contemplait avec hébétude ce grand trou béant, semblable au bâillement d'un enfer. Le sien, peut-être ? Il eut

froid et grinça des dents. Tension cérébrale ou fatigue physique, il se sentit défaillir et si las, qu'il resta à terre dans les gravats, haletant.

Soudain, quelque chose bougea dans le trou, tout en haut et du petit gravier grésilla en tombant. Il sursauta, l'œil béant, le cœur battant. Des parcelles de mortier, par instants, se détachaient. Singulièrement attentif, anxieux, attribuant un sens au moindre accident, il aurait voulu fuir, mais le trou le fascinait. Soudain, il se produisit un déplacement dans le haut, comme si une pierre mal soutenue allait se détacher et rouler ; il ouvrit des yeux hagards, déjà hallucinés. Quelque chose d'informe, un moellon, débordait la crevasse d'un côté. Cela allait tomber, cela devait tomber.

Il ne se leva pas, il resta hypnotisé ; des minutes passèrent, le mortier s'égrenait de lui-même et, à mesure, le moellon penchait davantage. Il attendait, le cou tendu, incapable de mouvement.

Tout à coup une masse roula du haut de la crevasse jusqu'à lui. Ce fut fulgurant ; il ferma les yeux. Quand il les rouvrit, un cri strident, terrible, lui sortit de la bouche. Sur lui, autour de lui, cent lueurs stellaires brillaient. Diamants, rubis, topazes, émeraudes, saphirs, étincelaient à la clarté de la lanterne et comme autant d'yeux mystérieux le regardaient de leurs prunelles vermeilles, rouges, jaunes, vertes et bleues. Il éclata de rire longuement et rampa, à quatre pattes, pour ramasser les gemmes inestimables. Il essaya de les remettre dans le sac de peau qui les contenait ; mais, racorni, il creva sous le poids. Alors il ôta son pourpoint de capitaine du peuple pour les recueillir, toujours riant, d'un rire contenu, monotone comme un refrain. Il fit un tri, il mit à part les pierres à peu près rondes, les cabochons, et s'étant placé à l'extrémité de la chapelle, vers l'entrée, là où la dalle n'était pas embarrassée de gravats, il commença à jouer aux billes.

Il était fou.

## ÉPILOGUE

— Et M<sup>me</sup> Davenant ? demandai-je.

— Elle n'eut pas le courage de se faire sa gardienne... Elle laissa emmener le comte à l'hospice, mais elle paya pour lui, elle paye encore. Cela est méritoire, car après la pension du dernier des Gherardesca il ne lui reste à elle que trois mille francs de rente, environ.

— Elle peut vendre, puisqu'elle a hérité.

— Elle ne veut pas vendre, elle ne le doit pas. Un fou, c'est un mort ; et la volonté des morts, cela ne se transgresse pas. Elle n'a rien emporté, pas un souvenir.

— Quand elle revoit, à l'hospice, ce déplorable fiancé...

— Elle ne l'a jamais revu.

— Pourquoi donc revient-elle, tous les ans ; Que fait-elle ici, si elle ne s'inquiète plus de lui ?

— Ici, elle revêt tous les soirs les robes anciennes, va s'asseoir, à la grande salle, dans la stalle du milieu ; et elle se souvient.

— Cela ne frappe point son imagination ?

— Chaque fois, elle s'en va très pâle, déprimée.

— Et le trésor ?

— *Il est... à l'oubli !*

— Je ne suis pas le seul à connaître cette histoire : et songez combien il serait facile à M. Sichem de jeter bas le crépi de la *Vie familiale* qu'on a refait.

Il haussa les épaules.

— Je vous ai dit quelque chose d'analogue à la vérité, mais non la vérité.

— Ce trésor est donc à *l'oubli*, inutile, à jamais perdu ?

— Pour tous. Quatre l'ont vu : Baptista, qui est mort ; Ugolino, qui est fou. Les deux autres ont aimé Ugolino et n'oseraient trouver la richesse dans son malheur.

— Les deux autres ? L'héroïne et l'abbé ?

L'abbé ! je regardais attentivement le narrateur. Même en Italie où la misère du prêtre dépasse l'imagination, celui-là semblait indiciblement gueux ; la soutane tirait sur le rouge, ses souliers étaient lourds et éculés.

Sans aucun doute, j'avais devant moi l'abbé Pignatelli ; il devina ma pensée et

*LES AMANTS DE PISE*

sourit de façon indéfinissable et un peu méprisante. Mon étonnement lui inspirait une sorte de pitié.

Je tirai une pièce d'or et la posai discrètement sur la table de cet homme qui avait aidé une femme à remettre le trésor d'Aragon à l'oubli.



LES AMANTS DE PISE

Si le hasard ou la logique des événements place cette histoire sous les yeux de celle que je nomme M<sup>me</sup> Davenant, j'espère que cette lecture lui sera douce. J'ai évoqué, d'un cœur ému, les *Amants de Pise*, d'après le récit de leur unique et fidèle ami qui a peut-être voulu, en me confiant cette triste et belle aventure, qu'elle ne tombât pas à *l'oubli*, comme le trésor!

PISA-LA-MORTE, 1908SI

## Table des matières

|       |                                 |     |
|-------|---------------------------------|-----|
| I     | « Côte d'azur rapide » .....    | 4   |
| II    | Monte-Carlo .....               | 14  |
| III   | Banales rencontres .....        | 25  |
| IV    | Pisa-la-Morte .....             | 37  |
| V     | L'âme esthétique .....          | 47  |
| VI    | L'esseulé .....                 | 55  |
| VII   | Au soleil de Province .....     | 67  |
| VIII  | L'accident .....                | 77  |
| IX    | Prémises sentimentales .....    | 86  |
| X     | D'amour cristallisation .....   | 94  |
| XI    | Un descendant d'Ugolin .....    | 99  |
| XII   | Science et sentiment .....      | 108 |
| XIII  | Propos sincères .....           | 115 |
| XIV   | Un corbeau .....                | 119 |
| XV    | Convalescence .....             | 125 |
| XVI   | Le fantôme .....                | 131 |
| XVII  | Les trouvailles de Simone ..... | 138 |
| XVIII | La bande noire .....            | 145 |
| XIX   | Revenants .....                 | 152 |
| XX    | Avatar .....                    | 159 |
| XXI   | Chez l'astrologue .....         | 164 |
| XXII  | L'œuvre féminine .....          | 171 |
| XXIII | Singularités .....              | 176 |
| XXIV  | La voix du passé .....          | 181 |
| XXV   | Les billes de Gherardesca ..... | 185 |
|       | Épilogue .....                  | 189 |



© Arbre d'Or, Genève, novembre 2001

<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : D.R.

Composition et mise en page : © ATHENA PRODUCTIONS/DMi